

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<http://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





6000836010





In Deo Spes :

CLÉOMADÈS,

CONTE

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS MODERNES, DU VIEUX

LANGAGE, D'ADÈNÈS LE ROY,

ROY DES MÉNESTRELS DU DUC DE BRABANT AU

TREIZIÈME SIÈCLE,

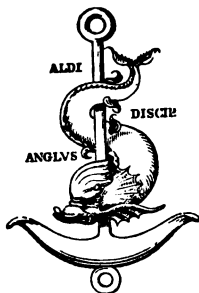
PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

AUTEUR DE "LA FOLLE DU LOGIS," ET

TRADUCTEUR DES "CHAUCER'S CANTERBURY TALES,"

ET DES "SHAKESPEAREAN GEMS."

DEUXIÈME ÉDITION.



LONDON :

BASIL MONTAGU PICKERING,

196, PICCADILLY.

1869.

Traduit en Vers français modernes d'Adènès le Roy.

Cléomadès.

Adsum !





CLÉOMADÈS,









COPIÉ D'UN TABLEAU DE STOTHARD.

“ Avec ce cheval manivelle  
On peut s'élever dans les airs . . . ”

*Cléomède*, page 7.

# CONTE

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS MODERNES, DU VIEUX

LANGAGE, D'ADENES LE ROY,

ROY DES MÉNESTRELS DU DUC DE BRABANT AU

TREIZIÈME SIÈCLE.

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

AUTEUR DE "LA FOLLE DU LOGIS," ET TRADUCTEUR DES "CHAUCER'S  
CANTERBURY TALES," ET DES "SHAKESPEAREAN GEMS."

DEUXIÈME ÉDITION.



BASIL MONTAGU PICKERING,  
196, PICCADILLY.

1869.

205. o. 27.



## TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
Introduction . . . . .	v
Opinions de la Presse sur Cléomadès . . . . .	vii
Préface du Traducteur . . . . .	xxiii
Cléomadès . . . . .	I
Quelques Opinions de la Presse sur la Traduction des Contes de Cantorbery de Chaucer . . . . .	69
Quelques Opinions de la Presse sur les "Shakespearean Gems" . . . . .	94
Contes Drôlichons, par le Chevalier de Chatelain. Prospectus . . . . .	105
On ne saurait enterrer le Remords . . . . .	105
Trois Dames bien nées . . . . .	109
Trois fois dix font trente . . . . .	115





## INTRODUCTION

AUX OPINIONS DE LA PRESSE SUR LA PREMIÈRE

ÉDITION PARUE EN 1858.

**D**ANS notre pensée, la meilleure manière de mettre le public à même de juger du succès d'un livre est de placer devant ses yeux (car le public a de grands yeux continuellement ouverts), les opinions de la Presse favorables, ou non, sur l'ouvrage lui-même; surtout lorsque plus de dix ans ont passé sur cet ouvrage, et que les haines et les jalousies contre l'Auteur, sont sinon éteintes,—il y a des haines implacables et des jalousies qui ne dorment jamais, mais au moins calmées et assoupies.

Dans une collection très bien choisie des œuvres de Stothard nous avons fait une découverte, celle d'un gentil petit tableau de l'illustre peintre représentant la principale scène du Conte de l'Ecuyer... *resté inachevé au grand regret de Milton*. Nous devons à l'obligeance de l'artiste distinguée, possesseur de la collection en question, à Miss Kearsley, de pouvoir reproduire l'œuvre curieuse de Stothard qui sert de frontispice à cette nouvelle édition de Cléomadès.

Cela dit, nous laissons discourir la presse sur notre Cléomadès, en façon de préambule à la préface qui commençait la première édition de notre œuvre, préface que nous reproduisons en son entier, avec quelques additions.

Comme corollaire, nous faisons suivre Cléomadès de quelques extraits des nombreux articles écrits sur notre traduction des Contes de Cantorbéry—la totalité de ces articles formerait plus qu'un volume grand in octavo ;—encore avons nous à regretter la perte faite il y a six ans, pendant un déménagement, d'une liasse de journaux contenant les comptes rendus du troisième et dernier volume ; comptes rendus dont quelques uns étaient fort curieux à plus d'un titre ; ce troisième volume dédié au Pape Pie IX. contenant le "*Laboureur*," "*La joyeuse Aventure du Pardonneur*," et ce joyau des Contes de Chaucer, "*Le Conte de Bérjn*."

Nous terminons ce petit volume, par le prospectus de "Nos CONTES DRÔLICHONS," qui paraîtront, D. V., le 15 Octobre de la présente année, 1869.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





## CLÉOMADÈS.

CONTE TRADUIT EN VERS FRANÇAIS MODERNES DU  
VIEUX LANGAGE D'ADÈNÈS LE ROY,  
CONTEMPORAIN DE CHAUCER,  
PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

### OPINIONS DE LA PRESSE

SUR LA PREMIÈRE ÉDITION, PARUE EN 1858.

#### A LITERARY DISCOVERY.

M. de Chatelain, the translator of the "Canterbury Tales" into French, has just discovered, in the library of the Arsenal, at Paris, the original of the "Squire's Tale," which Milton calls the story of "Cambuscan Bold." The poem is twice as long as the "Iliad," since it extends to 30,000 lines.—*Galignani's Messenger*, January 6, 1858.

The Chevalier de Chatelain, the translator of Chaucer's "Canterbury Tales," has just hit on the solution of the enigma propounded by the great Chaucer, and which has puzzled whole generations of commentators, viz., the source of the "Squire's Tale," which Milton regretted so much had been left untold by the father of English poetry. It was necessary to be conversant with the literature of both countries to make this discovery. Now the great poets, such as Spenser, Milton, Dryden, and other great scholars, were but little versed in French mediæval literature—while French scholars knew Chaucer by name only before the Chevalier de Chatelain's translation made its appearance. Hence the mystery had little chance of being cleared up till our more enterprising century. The original author of the "Squire's Tale" was *Adénès Le Roi*, and the poem alluded

to "Cléomadès," which numbers 19,000 octo-syllabic lines, has been translated into modern French and reduced to the more reasonable proportions of 2,000 lines by the Chevalier de Chate-lain. This curious work will be published in a few months.—*From the American Home Journal, February, 1858.*

#### THE STORY OF CAMBUSCAN BOLD.

Dr. Johnson once observed, with as much truth as wit, that the persons who most lament the loss of ancient writers often neglect to read those that remain. There is, in fact, a sort of pathos in dwelling upon what has passed for ever out of our reach.

"The thing we have, we prize not at its worth;  
But being lost, why, then, we reck the value,  
And see the good, possession would not shew us  
Whilst it was ours."

The history of Chaucer's work supplies a striking illustration of this failing of human nature. Of the "Canterbury Tales," all are complete but one. Yet our great epic poet, when reviewing in a melancholy mood the rank and file of those whom, if he could, he would have fetched back from the realms of death, passes over without a word the perfect stories, to excite and kindle the imagination by dwelling upon that which has been left unfinished. He discusses the subject with himself, and is in doubt whether he shall unsphere the spirit of Plato, or one of the matchless triumvirate of ancient tragedy, or Musæus, or Orpheus:

"Or call up him that left half-told  
The story of Cambuscan Bold,  
Of Camball, and of Algarsife,  
And who had Canace to wife,  
That owned the virtuous ring and glass,  
And of the wondrous horse of brass,  
On which the Tartar king did ride."

From these verses, it is quite clear that Milton had read the "Canterbury Tales" with the eye of a true lover of fiction. What impression Cambuscan Bold might have made upon us, had we been allowed to see the end of him, it is impossible to say; but finding him cut suddenly short in his career, with his two sons, his daughter, and his horse, our curiosity is violently piqued, and we are provoked to throw ourselves out into the vast sea of mediæval poetry in search of some one who may help us to the conclusion of the tale.

Our readers, we daresay, remember the King of Bohemia and his Seven Castles, and what annoyance they experienced when, having had the commencement of the story placed more than

seven times before them, the writer broke off at last without explaining what it was. To this hour, no one knows what took place in those seven castles; or why the king of Bohemia had just that number, and no more; or what became of him—whether he was married to some beautiful princess, or whether he died, as few kings do, in single blessedness. It is quite true that an author of another stamp has undertaken to explain the mystery of the seven castles. But the presumption was as great as his who ventured to continue “Christabel;” and we do not care to get at the knowledge in this surreptitious way. Besides, we feel, while reading the continuation, that we are not conversing with the real magician, but with a sham; and instead of being pleased, we are disgusted accordingly.

No one has had the temerity to attempt the completion of *Cambuscan Bold*, which is fortunate, as of Chaucer it may truly be said:

“Within that circle none durst move but he.”

Yet we know that our poet was a great borrower, that he looked abroad over the whole world of literature, and laid hands on whatever suited his purpose. Sometimes he took three or four plots of stories, and melted them down remorselessly into one; sometimes he took the fragment of a plot, and constructed with it a splendid fabric of verse, to endure till doomsday.

It would be curious to discover what was the nature of his proceeding in the present case. Did he find the whole story ready made to his hands; or did he find part of it in one author, and part in another?

A curious manuscript has recently been found in the library of the Arsenal at Paris. It consists of nineteen thousand verses; and the French translator of Chaucer, the Chevalier de Chate-lain, intends, we believe, to lay it before the public in a modern dress. In obedience, however, to the taste of the day, he will abridge it very much, by leaving out interminable descriptions of tournaments, with other excrescences, and adhering strictly to the story. The author of this voluminous work lived at the court of Mary of Brabant, where, through his superior skill in poetry or flattery, he obtained the appellation of King of the Minstrels. From this terrible production Chaucer is supposed to have derived—in part, at least—the materials of “*The Squire’s Tale*;” but in order to decide how much, we must consider the nature of what has come down to us of the tale itself.

In his magnificent prologue, where all the pilgrim story-tellers are painted to the life, Chaucer gives us a charming description of the narrator of *Cambuscan Bold*. At the invitation of mine host of the “*Tabard*,” he comes forward with a modesty inherited from his knightly father, and commences a very wild and exciting romance, which is evidently of eastern origin, the plan, the incidents, the colouring being all Asiatic in their character. The Arab writers of fiction are fond of selecting, for

the scene of their tales, the country beyond the great mountain of Káff, which we denominate Tatary. The very name, to an Oriental, immediately suggests the idea of magic, strange adventures, and supernatural beings.

The squire plunges at once into the midst of things :

“ At Sassa in the land of Tartary,  
There lived a king who werreied Russie.”

This king holds a great feast on the anniversary of his birthday, which, happening to be in the spring, is celebrated also by the music of birds, telling of their own loves and affections. The poet suggests to us a marvellous idea of the vastness of the regal hall. The king sits at the head of the table under a dais; his courtiers and all the nobles of his kingdom—who, we may well suppose, were not a few—are ranged in order about the board, when suddenly, without announcement of any kind, in rides a strange knight, mounted on a horse of brass. Even in Tatary, such an apparition was considered wonderful. But all the astonishment of the guests was not excited by his horse alone: by his side he wore a naked sword, glittering like adamant; on his thumb, a marvellous ring; and in his hand, a mirror, “all of glass,” which, together with the ring, was designed as a present for Canace, the daughter of the great khan.

When the king and his nobles had sat for some time silent, through amazement, the strange knight from Araby and Inde addressed to Cambuscan an eloquent speech, which, according to the manner of great orators, he accompanied by suitable expressions of countenance. From what he said, we may infer that his master was one of the Abasside caliphs, whose court was celebrated for learning, and where many men resided, whom their contemporaries believed to be profoundly versed in magical arts. He said he brought the horse, the sword, the ring, and the glass as birthday presents from the sultan of Arabistan and the Indies, to Cambuscan, the great king of Tatary. The steed, he said, would bear the rider, in the space of twenty-four hours, to the most distant part of the world, dashing through sunshine and showers with the velocity of an eagle. The ring would confer on the person who wore it the power to understand the language of birds, and to converse with them in all their dialects. On this subject, the Arabs and Persians entertain very strange ideas. According to them, birds know much more than we do, so that the way to possess all philosophy is to learn the secret of conversing with them. Their reasons for this belief are highly poetical. Birds, they say, can soar above the clouds, visit the summits of the loftiest mountains, traverse the ocean, explore the cradle of the dawn, and travel with Night, in her blackest attire, over the surface of the earth. They rest on the pinnacles of the highest towers, and thence survey the streets of great cities, watching while most men sleep, the operations of guilt and crime. They visit the cell of the sage, and by observing

his countenance, follow the current of his thoughts, and anticipate the lessons of his wisdom. They sit down with the mother by the cradle of her child, and enjoy the songs with which she bushes it to sleep. They perch in the lover's bower, and are rapt almost into forgetfulness by the music of his vows and sighs. In short, whatever is, they know.

On this account, a learned Frenchman devoted twenty years of his life to the study of the language of birds, and after all, was supposed to have made but slight proficiency in this wonderful branch of learning.

But the Asiatics have easier methods of accomplishing their designs. Put on a ring, or rub the surface of some precious stone, and you at once comprehend every twitter in the forest.

The magic mirror presented to Canace possessed the most terrible properties—properties which would make its owner in these days shunned as the plague; for, like poverty, it could reveal whether friends and lovers were false or true.

Massinger had evidently been digging in the mine of Cambuscan Bold, where he found the basis of his play called "The Picture." What use Chaucer himself would have made of his mirror is more than we can divine, since the story is left half-told. It seems clear, however, that he meant to accomplish strange things with it. But as far as the tale goes, he has made no use of its powers. It is only the virtues of her ring that Canace immediately puts to the proof. Next morning, before the nightingale is silent, the princess, who has had her sleep shortened by excitement, springs eagerly from her couch, rouses half-a-dozen of her women, and issues forth into the park. All nature, she finds, has put on a new aspect; the birds are singing, and every note they utter carries an intelligible meaning to her.

Laying aside the pleasurable, Chaucer, whose great forte is pathos, conducts us to a scene of bitter wailing and lamentation. On a tree which has been stripped of its leaves and bark, and is consequently blanched and withering in the wind, sits a female falcon, which is tearing her breast with her own beak, until the blood falls over the tree in showers, giving between whiles a tongue to her sorrows, in language which she thinks none can understand. To her surprise, Canace approaches and addresses her in her own dialect. We have no space here for the revelations that follow—but the falcon thus sympathized with, pours forth all her grief. It is the old story: the female's faith, and the male's perfidy.

So far of the princess. Cambuscan himself, and his wondrous horse of brass, are rendered equally interesting to the reader. To show his knowledge of old times, the poet introduces a crowd gathering in the court about the equine marvel. Some of them go back as far as Troy, and speculate on the probability of the magical invention before them containing the nucleus of an army which might emerge from its bowels, and massacre the

good people of Sassa in their sleep. These bewildering fancies are put to flight by the coming forth of the khan, the courtiers, and the Arabian cavalier, who explains the mechanism of the enchanted horse, and gives the prince directions for its management in all emergencies. Until touched by the Arab, the steed had stood fixed as a rock of granite to the ground, but then it immediately began to dance and caper, to the astonishment of all who beheld it, and the infinite delight of the Tatar king, who ordered it to be conveyed to the "master tower" of his palace, and there locked up with a care commensurate to its value.

Here the second part of Chaucer's story breaks off, and as is his custom, he throws out some hints of what we are to expect in the remainder of the narrative. First, Cambuscan is to win many cities; second, Algarsife is to obtain for his bride the Lady Theodora, of whom, unfortunately, we know nothing more; third, the falcon is to have her lover restored to her; and, fourth, some adventurous knight, whose name, by the carelessness of transcribers, has been confounded with that of Camballo, is to win the hand of the Lady Canace, by overcoming in battle her brethren twain.

From this point forward we must look beyond Chaucer for the achievements of the horse of brass; and in the manuscript of the library of the Arsenal, the whole cycle of incidents, so far as he is concerned, is complete. But the King of the Minstrels, as he is called, had not the fervid imagination of Chaucer. His story, however, is interesting; his situations are many of them striking, and his characters contrast with each other in a picturesque manner. From this original, our great poet may have borrowed that part of his relation which belonged to Algarsife; we say belonged, because we make no doubt that Chaucer had finished the story, and that part of the manuscript has been lost. In the French poet, the owner of the horse is King of Hungary, and a great magician. Like our third Richard, as generally described by historians, he is hunch-backed and malignant; in spite of which, on the mere strength of his enchanted horse, he demands in marriage the most beautiful of three princesses who occupy the place of Canace. The scene at the outset is laid in Spain. Cleomades, who represents Algarsife, resolving to try the powers of the horse, mounts his back, and forthwith shoots up beyond the clouds, where, for a while, he feels rather uncomfortable. Beneath him, he beholds the green plains, the black forests, the meandering rivers, cities, towns, palaces, with the broad blue expanse of the sea. When he becomes tired of his aerial excursion, he touches the magic spring, and immediately his Pegasus plunges down through air, and alights on the summit of a lofty tower. Desiring him to wait there patiently for his return, Cleomades, whose journey has given him a sharp appetite, descends the turret, and presently finds himself in a breakfast-parlour, with all sorts of dainties

laid out. He falls to, of course, and thus fortified, proceeds to explore the remainder of the building. In one chamber he finds three ladies asleep; but though he admires their beauty, he has the discretion not to awaken them, and passes on. In the next apartment he finds another sleeping lady, whom he conjectures to be a princess, and stands gazing on her beauty till she wakes. After expressing her natural surprise, the princess—who, in the eastern fashion, is in full attire—consents to walk with him in the palace-garden. They are immediately discovered, and Cleomades is condemned to death. Through the witchery of his eloquence, he prevails upon the king to have his horse brought down from the tower, and to be permitted, in company with the lady, to mount him. The horse is, in this case, of wood, and the courtiers look upon it with ridicule as a toy. While they are indulging in jokes and laughter, Cléomades touches the spring; the horse, in a moment, recovers his vitality, neighs, spurns the ground, and ascends swifter than an arrow into the air, leaving king, queen, courtiers, and maids of honour in overwhelming wonder.

But Cleomades hardly deserves his success—the reason being that if he had, the tale must have closed at once; and therefore, on arriving at his father's palace, he alights in the garden, and with a strange sort of politeness leaves there the steed and the beautiful princess, while he goes to carry the news of his good fortune to his father and mother. By circumstances over which, as the newspapers say, he had no control, he is detained at the palace longer than he expected.

Meantime, the princess being thus left alone among the trees with a horse of which she did not understand the management, becomes naturally very impatient. At length a messenger from Cleomades appears, a little ill-favoured hunchback, who informs her that Cleomades has been seized with sudden illness, and that he entreats her to come to him immediately in company with his faithful messenger. Suspecting nothing, the lady mounts behind the hunchback, who of course is the magician, the King of Hungary, the sworn enemy of her lover. Instead of going to the palace, therefore, they take to the clouds; and on the way the cavalier makes love to the lady, informing her, after the manner of the "Arabian Nights," that he has an enchanted palace and gardens in Africa, where she must spend the remainder of her days with him. Being clever as well as beautiful, the princess affects to feel great pleasure at this idea, but says she is hungry, and would like to descend to *terra firma* for a minute or two, just to get something to eat. The magician, in raptures, consents, and they alight in Italy. Once on the ground, the princess feels her confidence return; and the magician, whose ride in the burning sun has made him hot and thirsty, rushes to a brook to drink. The cold water proves more than a match for his magic; and no sooner has he quenched his thirst, than he drops down, rolls upon the ground, and expires.

The lady now falls into the hands of the Prince of Salerno, who determines upon making her his wife, to prevent which she feigns to be furiously mad, and succeeds so well in her ravings that the ceremony is put off from day to day. As might have been expected, Cleomades does not remain idle all this while; on the contrary, he leaves his father's palace, rides about the world at random, becomes entangled in many adventures; but at length, by that destiny which regulates everything in the world of romance, he comes to Salerno. Here, if we recollect rightly, in a barber's shop, he hears all about the princess, and determines at once upon the course he is to pursue. He disguises himself as a physician, puts on a false beard, and proceeds to the palace to offer his services to the prince. By great good fortune, he possessed one of the lady's gloves which had dropped from her hand when, in her father's garden, she mounted the horse with the magician. This token he carries with him in his bosom. On explaining his errand, he is admitted at once to see the patient, who acts the maniac with surpassing skill. Unobserved of the bystanders, he shows her the glove, upon which she examines his features and recognizes him. The discovery, however, only renders her madness more complete; she laughs at him and his remedies, says she is not mad, and accuses all about her of insanity. Cleomades assures the Prince of Salerno that, having studied this particular disease all his life, he is certain he can perform a cure, and that, too, in a very short time. "But what does she mean," he said, "by raving about a wooden horse?"

The prince answered that it was a toy that had been found with her in a field.

"Is it still preserved?" inquired Cleomades; "because I think the sight of it would do her good."

The prince, by way of reply, ordered it to be brought forth.

"Now, dear old doctor," exclaimed the princess, "do get on that horse, and take me behind you, and I shall be well immediately."

Cleomades looked inquiringly at the prince.

"Humour her," exclaimed the latter; "it is the best way to effect a cure."

"Well," replied the physician, "I obey your highness."

So saying, he mounted the wooden horse; and the lady, with wonderful agility, vaulted up behind him, amidst peals of laughter from the courtiers. She grasped the physician, and with a wild laugh exclaimed: "Dear doctor, let us take a ride."

Looking at one another, the ladies and gentlemen whispered, that they might not wound the prince's ear: "She is madder than ever!"

The prince himself began to despair when suddenly the charger began to prance, and Cleomades, tearing off his beard, made a short speech, touched the magic spring, and away flew the horse to the palace of the prince's father in Spain.

Here ends the manuscript. The reader, we think, will agree with us that Chaucer most likely derived from this source a part of the Squire's Tale, but not the whole. All that relates to Canace and the falcon remains still unaccounted for; but in the prodigious mass of manuscripts existing in various libraries in France, M. de Chatelain fully expects to find the original of the falcon also. It seems to be agreed on all hands that Chaucer would seldom be at the pains to invent; but when he found a plot ready to his hand, he invested it with so marvellous a wealth of poetry, that the original author would scarcely have recognized it.

In the present case, we think the public will receive with much pleasure the charming story of the King of the Minstrels, in M. de Chatelain's abridgment, which is full of grace, vivacity, and interest. What we have said of the sequel to Cambuscan Bold will, we trust, awaken some curiosity. We have ourselves read the manuscript with singular pleasure, and only regretted that it was not three times as long. We feel assured that the readers of Chaucer will all be of the same opinion.—*From Chambers's Journal of Popular Literature*, May 15, 1858.

The Chevalier de Chatelain, who has been long industriously employed in translating the poets of England into the French language, has on this occasion directed his attention into another channel. He has rendered into modern and readable French verse the story of Cleomades, written by Adénès le Roy, a contemporary of Chaucer. In thus placing these old tales and romances within the reach of the public, the Chevalier de Chatelain is doing good service to those desirous of acquainting themselves with the literature of the thirteenth and fourteenth centuries. "Cléomadès," in its modernized dress, is as simple and as graceful as a poem of Lamartine's.—*The Daily Telegraph*, May 23, 1859.

In commendation of "Cléomadès"—an adaptation in the best modern French of the quaint old verses of Adénès le Roy, a contemporary of Chaucer—it is enough to say that it is from the accomplished pen of the Chevalier de Chatelain.—*The Literary Gazette*, June 4, 1859.

M. de Chatelain a lui-même refait "Cléomadès," en reserrant dans un juste cadre la longue et diffuse histoire d'Adénès. Ainsi arrangée, c'est une œuvre pour ainsi dire originale, et au lieu du conte primitif qu'il serait impossible de lire d'un bout à l'autre à cause de ses digressions sans fin et sans intérêt, nous avons aujourd'hui un joli conte, d'un tour intéressant et naïf, et dont l'action marche sans s'arrêter ni s'égarer.—*Courrier de l'Europe*, Septembre 17, 1859.

The Chevalier de Chatelain having translated the "Canterbury Tales," found himself smitten with an insatiable desire to discover the original source from which old Geoffrey had drawn the subject of the Squire's Tale. After many unsuccessful attempts, the Chevalier at length fell upon "Cléomadès," by Adénès, or Adam, King of Minstrels to the

Duke of Brabant, in the beginning of the thirteenth century. The subject of "Cléomadès" is borrowed from the Spanish or Moorish traditions, introduced into the French language by Blanche of France, who married Ferdinand of Castille, and there can be no question about its being the original of the Squire's Tale. Reduced to the modern French dialect, it reads well; there is a beauty and tenderness in the sentiment which smacks of the old long-buried Falernian, and when we announce that the rendering is that of M. de Chatelain, we may spare ourselves the labour of saying that the language is charmingly appropriate, and the measure and rhyme perfect.—*The Illustrated News of the World*, April 30, 1859.

Critics, commentators, annotators, editors, and antiquaries, have long been sorely puzzled as to the source whence Chaucer drew his "Squyere's Tale." The story is not to be found—so has hitherto circulated the report—in any similar or other form in the literature of the Middle Ages. This, however, is a bold assertion, seeing that the Squire's story is not fully narrated. Milton himself has alluded to the brilliant and provoking fragment in his lines in the "Penseroso:"—

"Or call up him that left half told  
The story of Cambuscan bold . . . .

As far as the story runs of Chaucer's Cambynskan, the Tartar king "that werryed Russy," it is but like a scene or two from an Easter piece. He is the husband of Eltheta, father of that Canace, described—

"As rody and bright as is the yonge sonne  
That in the ram is ten degrees i-ronne."

Canace's two brothers are Algarsyf and Camballo. Before this royal family and a splendid court there presenteth himself a knight mounted on a steed of brass, and bringing with him as gifts from the King of Araby and Ind, a glass mirror, a gold ring, and a naked sword. The description of these, and of Canace's pretty adventure in the garden, where she was enabled to understand the language of the birds by virtue of the wonderful ring which she wore on her finger, constitutes the sparkling fragment of this broken jewel. Among the promises of what is to be told hereafter, the Squire names the adventure

"of Algarsif,  
How that he wan Theodora to his wyf,  
For whom full ofte in grete peril he was,  
Ne had he ben holpen by the hors of bras."

This adventure has never been recounted, and the world has not only been disappointed of this episode in the annals of the house of Cambinskan, but has vainly sought for the source whence

Chaucer was to derive the materials for this story. But the Chevalier de Chatelain has come forward to their enlightenment. He has discovered, as he thinks, the original poem, by the light of which the English poet walked a certain space, and proposed to walk further. At least, he has discovered a poem with a wonderful horse in it, the which, though it be but of wood, does, assuredly, bear a wonderful resemblance to the brazen courser of the Squire's half-told story.

The Chevalier has made this discovery in a manuscript work in the Library of the Arsenal, in Paris, by Adam or Adénès, surnamed Le Roy, as being chief, or king, of the minstrels in the service of Henry the Third, Duke of Brabant. The Duke Henry reigned from 1248 to 1261, and Adénès, who had been constantly near his person, passed subsequently into the service of Guy, Count of Flanders. The period of his death is not stated; but we learn that the plebeian Adam, wearing the crown of a minstrel king, sang, as long as he lived, the various excellencies of his numerous patrons. With the vices of the great, like a discreet minstrel, he would have nothing to do, and when there were no virtues to wake the echoes of his harp, he addressed himself to stringing rhymed romances. One of these is this same "Cléomadès," founded on one of the Spanish or Moresco legends brought from Spain by the widowed princess Blanche de France, to the court of her sister-in-law, the patroness of minstrels—charming Marie de Brabant. It is only necessary to premise that Chaucer lived and died a century later than tuneful King Adénès, his period being marked by the years 1328 to 1400,—from Edward the Third to Henry the Fourth.

The question arises, whether this legend of "Cléomadès" be the original from which Chaucer took the bronze horse of the Squire's Story, and on which he intended to found the adventures of Algarsif and his dearly-won bride, Theodora. Adénès has recounted this adventure with remarkable spirit, and the Chevalier de Chatelain has transferred it into modern French with considerable skill. In this ancient lay Cléomadès is a young prince, to the court of whose royal father come three kings, each with a magic gift, to woo and win the three sisters of the prince. Two of the lovers succeed. The third is a savage, hunch-backed, and highly-burlesque potentate, named King Croppart, who presents a wooden horse to the Princess Maxima, and claims her hand in return. The lady looks on the hunchback with horror, and on his steed with contempt; while Cléomadès gets astride the quiescent nag, as if to turn it and its master into ridicule. The turning of a spring, however, causes the charger to rise; and, in a second, Prince Cléomadès is cutting through the clouds at the rate of one hundred and fifty miles an hour.

This notice of the speed leads us to a comparison between the two horses. Here is the steed of the old Brabant minstrel:—

b

“ Avec ce cheval manivelle  
 On peut s'élever dans les airs,  
 Et traverser les vastes mers,  
 Et faire, en tournant les chevilles,  
 Par heure au moins trois fois cinquante milles.”

So much for the old wooden Pegasus. Chaucer's brass horse of the succeeding century flies faster still:—

“ This steede of brass right easily and wel  
 Can in the space of a day naturel,  
 (This to say in four and twenty houres)  
 Wher so yow list, in droughthe or in schoures,  
 Beren your body into every place,  
 To which your herte willeth for to pace,” &c.

The guidance of the aerial courser is the same in both cases; “en tournant les chevilles,” with the wooden horse, while Chaucer's jockey is enabled to “torne agein with wrything of a pyn.” But let us follow the rider. When young princes are carried off as Cléomadès is in the old romance, the anxiety of his friends may be intense, but it is always superfluous. As a matter of course, he discovers the means of descending; and, in the ordinary train of things, he finds himself in presence of a Princess Claremonde, on whom, with the impudence of John Briggs, who married a fair lady under the false name of Elsley Vavasour,—and who is described by the novelist as an honourable man!—he imposes himself as her affianced but hitherto unseen lover, Prince Liopatris! Manifold are the accidents of the story, and the horse has hard work with it, and the Princess tells as many falsehoods as her audacious lover, before the *dénoûment* comes,—when King Croppart is finally disposed of, after very nearly triumphing over everybody, and Cléomadès and Claremonde are united, and the easy-going Liopatris willingly finds consolation for his disappointment in accepting the doubly-willing and rather forward young lady, the rosy Maxima. The story is capitally told, and the details are joyously filled by the “transferrer,” who paints dashingly, groups his figures with skill, lays on his colours rather warmly when he pictures a bevy of frolicsome young girls, or sleeping princesses and maids of honour; and who is particularly demonstrative of modesty when he is about to colour most highly, or suggest most significantly; and, finally, who is never in want of a rhyme, since, if he has not one that will serve, he boldly adopts one that does not. In every respect, however, this glowing little poem is worth the half-hour which may be devoted to its perusal.

What, however, will most interest the English reader is a comparison of the passage in which the Chevalier supposes that Chaucer has followed old Adénès. “After having described the three magical gifts,” says the interpreter of the Brabançon minstrel, “Adénès and Chaucer make exactly similar and varied observations, and place the same thoughtless reflections in the mouths of the people on the three gifts and their manufacture.”

Here is a sample of things generally alike, with a certain difference:—

“Gent de petit entendement  
Demandent à la fois comment  
Teles choses puent estre faites. .  
Aucun en sont tout esbahi :  
Et savés vous que je leur di ?  
Je leur dis que nigromancie  
Est moult merveilleuse clergie,  
Car mainte merveille en a on  
Faite piaça, bien le set on.”

Chaucer's honest folk are equally surprised, but express their surprise at somewhat greater length, as may be seen on reference to the Squire's tale, from line 10,512 to 10,576; within which limits the English poet says or sings:—

“But evermore their moste wonder was  
How that it couthe goon and was of bras ;  
It was of fayry, as the people semed,  
Diverse peple diversly they demed :  
As many hedes, as many wittes been.  
They murmured as doth a swarme of been,  
And made skyles after their fantasies.  
\* \* \* \* \*

Thus janglen they, and demen, and devyse,” &c.

If Chaucer was really acquainted with the poems of the minstrel of Brabant, which is very far from improbable, he made use of his knowledge, as genius is accustomed to do, by turning it to brilliant account. His sketch of the horse, which the Chevalier will have it, he stole from the stable of Master Adam, is proof of the good use he would have made of the legend of “Cléomadès,” by making it the canvas for his picture of the prince Algarsif and his bride. At all events, the gentleman who has modernized and abridged Adam's long romance has rendered acceptable service, not only by the skilful execution of that not very easy task, but by the suggestions he has made as to Chaucer's acquaintance with the works of the older *versifier*. This acquaintance was not confined, it would seem, to the rhymed story which we have been considering; and M. de Chatelain quotes from the oddly-named romance of Adénès, “Berte aus grans Piés,” a passage the echoes of which seem to ring in the opening lines of Chaucer's general Prologue:—

“A l'issue d'Avril, un tans dous et joli,  
Que herbelettes poignent et pré sont raverdi,  
A Paris la cité estoie un venredi,  
Pour ce qu'il est divenres, en mon cœur m'assenti  
Qu'à St. Denis iroie pour prier Dieu merci.”

“When that Aprille with his schowres swoote  
The drought of Marche hath perced to the roote,

And bathed ev'ry veyne in swich licour,  
Of which vertue engendred is the flour ;—  
When Zephyrus eke of his swete breeth  
Enspired bath in every holte and heeth  
The tender croppes . . .  
Thanne longen folk to gon on pilgrimages,  
\* \* \* \* \*  
And specially, from every schires ende  
Of Engelond, to Canturbury they wende,  
The holy blisful martir for to seeke  
That hem hath holpen whan that they were seeke."

The images are here the same, the only difference being that the Cathedral of Canterbury takes place of the Cathedral of St. Denis,—and that the sketch of Adénès is developed into a large and graceful picture by Chaucer. Of both minstrels we take our leave, recommending our readers to make such acquaintance with the former as they are now enabled to do by the good offices of the Chevalier de Chatelain."—*Athenæum*, October 22, 1859.

. . . . We have now under notice the present work, which is a translation—"en vers français modernes du vieux langage, d'Adénès le Roy," contemporary of Chaucer. It has been selected on account of the learned Chevalier having therein discovered, as he believes, and we think with fair reason, the source upon which the "Squeyere's Tale" is founded. As is his wont, our author gives a very interesting preface, and, as will readily be conceded, leaves nothing to desire in his exact and consistent style. Let us not forget to notice that the work is laid to the instance of the Chevalier's friend, Leopold Wray, some of whose elegant lines appeared in this journal a week ago, and leave it to the good taste and discernment of all who chance to meet with "Cléomadès" to enjoy an intellectual treat, which, perhaps, but for the Chevalier de Chatelain, they would never have known.—*Stratford-upon-Avon Chronicle*, September 8, 1864.

Monsieur le Chevalier de Chatelain à qui l'on doit une traduction française des "Canterbury Tales" de Chaucer, ayant été amené à reconnaître que le poète anglais a emprunté au "Cléomadès" d'Adénès le Roy la partie merveilleuse de son conte de l'Ecuyer, a voulu prouver la réalité de cet emprunt en publiant le petit volume que nous annonçons. C'est une traduction ou plutôt une imitation très abrégée, en vers faciles, des épisodes les plus amusants du long roman du trouvère Brabançon. M. de Chatelain n'a voulu que nous donner une idée générale de ce curieux ouvrage. Son travail ne dispensera pas de recourir au texte même du Cléomadès que publie en ce moment l'Académie de Belgique, et dont nous avons annoncé le premier volume dans notre cahier du mois de Juin.—*Journal des Savants*, Paris, Septembre, 1866.



## PRÉFACE DU TRADUCTEUR.







## PRÉFACE DU TRADUCTEUR,

PLACÉE EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1858.

“Chaucer a eu le sort de tous les écrivains qui ont montré du génie dans les premiers temps de la renaissance des lettres. On l'admire et on le loue beaucoup ; mais on le lit peu.”

SUARD, *Biographie Universelle*, Article Chaucer.

**A** PRES avoir traduit les Contes de Cantorbéry de Chaucer, nous avons été comme tant d'autres à la recherche de l'Inconnu, — c'est-à-dire, de l'auteur où Chaucer a puisé le sujet du Conte de l'Ecuyer ; et nous rappelant ce précepte d'un divine essence :

“Frappez, il vous fera ouvert !”

Nous avons été frapper à bien des portes avant d'arriver à celle qui devait nous conduire à la découverte désirée.

A toute personne qui veut être éclairée, nous ne pensons pas qu'il puisse rester, après la lecture du Cléomadès, le moindre doute que ce roman n'ait été connu de Chaucer, et que le grand poète n'ait

basé la partie merveilleuse du Conte de l'Ecuyer sur le dit roman.

Nous avons à dire à ceux qui nous font l'honneur de nous lire ce que fut Adénès.

Adam ou Adénès Le Roy, c'est-à-dire le Roy parce qu'il fut le Roi des Ménestrels du Duc de Brabant, était originaire du Brabant, et naquit, dans la première moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle, de parents pauvres.

Dans le manuscrit de Cléomadès qui se trouve à la bibliothèque de l' Arsenal de Paris, No. 75, folio 72, Adénès dit de lui-même :

“ Menestrex au bon Duc Henri  
Fui : cil m'aleva et norri  
Et me fist mon mestier aprendre.”

Henry III. gouverna le duché de Brabant depuis 1248 jusqu'à 1261, époque de sa mort ; Adénès fut constamment avec lui.

Le Comte de Flandres Gui, fils aîné et successeur de Guillaume de Dampierre, attacha Adénès à sa personne, et de 1270 à 1271 il fut en Italie avec le Comte de Flandre, dont il ne quitta plus la maison jusqu'en 1296.

Adénès est auteur de quatre romans :

Les Enfances d'Ogier,  
Berte aus grans piés,  
Buévès de Comarchis,  
Cléomadès.

Le sujet de Cléomadès est emprunté aux traditions Espagnoles ou Mauresques. La littérature

française ne s'en fut sans doute jamais enrichie, sans le long séjour que fit en Castille Blanche de France, fille de St. Louis. Cette princesse avait épousé en 1269 Ferdinand de la Cerda, Infant de Castille. Elle perdit son époux en 1275, et l'année suivante revint à la cour de sa belle sœur, la Reine Marie de Brabant. Une curieuse miniature, placée dans le beau Manuscrit de l'Arsenal en tête du Cléomadès, représente la Reine de France couchée sur un lit de parade, la tête appuyée sur la main gauche, et tenant dans sa main droite une fleur. Sa robe est entièrement couverte des armoiries de *France parti de Brabant*. A côté d'elles affises sur de riches coussins on remarque deux Princesses, l'une portant les couleurs de l'Artois, c'est Mahaut, fille de Robert II, Comte d'Artois; l'autre est vêtue d'une robe aux armes de *France parti de Castille*: c'est la veuve de Ferdinand de la Cerda. Le geste de sa main indique qu'elle parle; la Reine et Mahaut d'Artois lui prêtent une oreille attentive; cependant qu'Adénès reconnaissable à la couronne qui orne son front (le Roi des Ménestrels portait une couronne semblable à celle du Roi, Comte ou Duc auquel il devait sa magistrature), et au rebec posé sur ses genoux, ne semble pas perdre un seul mot du récit de la Princesse. Cette miniature exécutée sous la direction du ménestrel, suffirait pour faire connaître la destination du poème. Adénès admis à l'honneur d'entendre l'histoire de Cléomadès, aura reçu l'ordre, ou obtenu la permission de la reproduire en vers français. C'est là

d'ailleurs ce qu'il apprend au lecteur dès les premiers vers, oyez plutôt :

Ou nom de Dieu le créateur,  
 Qui nous doinst par sa grant douçour  
 Que les ames li puissions rendre,  
 Vorrâ à rimoier entendre . . . .  
 Moult est l'estoire de grant pris  
 Et à oïr moult gracieuse ;  
 Tant est diverse et merveilleuse  
 Que je croi c'onques nus n'oi  
 Si diverse comme cesti . . . .  
 Mais ce me fait reconforter  
 Que me daignerent commander  
 Que je ceste estoire entendisse  
 Et à rimer l'entreprêise,  
*Dui dames en cui maint la fleur*  
*De sens, de biauté, de valour.*  
 Leur non ne veuil en apert dire ;  
 Car leur pais aime, et dout leur ire.

Mais s'empresse d'ajouter le poète courtisan, "j'avertis ceux qui seront trop curieux d'apprendre ces noms que ne veux dire que *couvertement*, car je mourrais plutôt que de faire ou dire quelque chose qui ne leur fut agréable, que vers la fin de mon livre j'ai l'intention de les satisfaire." En effet dans un acrostiche Adénès choisit pour les initiales de trente-quatre vers les lettres qui forment ces mots :

LA ROYSNE DE FRANCE MARIE ;  
 MADAME BLANCHE.

Le point et virgule remplacés par la lettre N.  
 Voici ces vers curieux :

L es dames qui ce me contèrent  
 A faire c'est livre monfrèrent  
 R oyaume leur humilité,  
 O r me doinst Diex que à leur gré  
 aie ma paine emploié  
 S e li pri qu'il m'y aie (aide);  
 N ommer les vueil, qu'en convent l'ai  
 E n c'est livre, et je le ferai.  
 D ont me convient bien aviser  
 E n ce que l'on ne puiſt trouver  
 F our ne me voie qui enseigne  
 R ien nule qui leur nous enseigne  
 A ceux qui querre les voudront,  
 E dont riens jà n'en trouveront  
 C hoſe eſcrite n'en eſt pas ſoigne,  
 E n quoi l'on me truist en mençoigne (menſonge)  
 M ès en vérité la plaifant.  
 A ce fait bon eſtre entendant;  
 R iens ne vaut choſe mençoignable,  
 J e me tiens à la véritable.  
 E Dieux ! donnez-mois ſens par quoi  
 Nommer les puiſſe ſi com doi.  
 M aintenant, ſe Diex me conſſaut,  
 M i nommée une qui mult vaut,  
 D ont me convient l'autre nommer.  
 A Diex tant parfont à amer,  
 M ult eſt cheſcune bonne et ſage  
 E n fais, en dis et en uſage.  
 B ien doivent à Dieu obéir  
 L iement et cuer et cors offrir.  
 A dès moutplieront en bien;  
 N e croi qu'en ele faille rien  
 C el don leur donna Diex ſans dout:  
 H air leur fiſt mauveſtié toute.  
 E n leur cuer miſt ainſi le croi,  
 Amour pour lui amer en foi  
 Nommées les ai, ce ſachiez,  
 Ne cuit pas qu'entendu l'aïez  
 Ne je ne quier, ne ne l'voudroie.

Le préambule d'Adénès et l'acrostiche que nous venons de reproduire ont fait croire à plusieurs critiques, et notamment à Messieurs Van Praet et Achille Jubinal que la Reine Marie se mêlait de poésie, et pouvait revendiquer une partie des ouvrages d'Adénès. Nous nous rangeons pour notre part à l'opinion de M. Paulin Paris, qui regarde cette supposition comme entièrement dénuée de fondement. Les vers d'Adénès, poète aussi scandaleusement courtisan que le fut depuis Boileau au vis à vis de Louis XIV. qu'il comparait au soleil, que l'est de nos jours non le poète, car il n'est pas poète, mais le faiseur de vers Belmontet, au vis à vis de l'homme du 2 Décembre, ne prouvent d'une part que l'excessive bassesse de l'homme, et de l'autre part que la bienveillance particulière de Marie de Brabant pour la personne de l'être abject qui l'adulait, elle . . . . et tout ce qui était pouvoir et richesse; car selon l'opinion d'Adénès *le devoir des héraults et des ménestrels était de fermer les yeux sur les vices et les actions bonteuses*, et de ne proclamer que les nobles sentiments, les faits héroïques *des Grands dont ils suivaient la fortune*.

Dans Buévès de Comarchis (voir le Manuscrit de l'Arsenal, No. 175, folio 179) Adénès formule ainsi cette pensée :

De cele volonté jà ne me partirai,  
 Se Dieu plaist et ses sains, tant com je vivrai;  
 Ce est que des pseudoms volentiers parlerai;  
 Se d'aus sai aucun bien je le recorderai,  
 Se de nului sai mal, trestout coi m'en tairai.  
 Ainsi le doit on faire, et ainsi le ferai.

Quel contraste entre le caractère si avili du Ménefrel français et celui de Chaucer,\* portant auffi haut fon génie que fa dignité d'homme.

Le Manufcrit de Cléomadès, une des richesses de la Bibliothèque de l'Arsenal, eft dédié par Adénès à Robert Comte d'Artois dans les vers fuivants :

A noble comte preu et sage  
D'Artois, qui a mis fon ufage  
En Dieu honorer et fervir,  
Envoi mon livre por oïr  
Comment il eft fais et dictés.  
Or, veuillez Diex que il foit tés (tel)  
Que li cuens (le Comte) le recoive en gré  
Et lui doinst (donne) par fa grent bonté  
Honnor d'armes, et d'amor joie.  
Si m'ait (m'aide) Diex! je le verroie.  
Ainsi foit-il que je l'ai dit!  
Amen, amen, et *explicit*.

Cléomadès qui fe compofe de dix-neuf mille vers octo-fyllabiques, eft un roman chargé d'incidents. De nos jours ce roman eft à peu près illifible, l'intérêt y étant trop éparpillé pour pouvoir capter la curiofité.

---

\* Voici la définition que donne de Chaucer Monsieur Abel Villemain, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française :

“ Chaucer,” dit-il, dans le *Journal des Savants*, année 1837, mois d'*Avril*, “ eft un poète lettré et populaire, imitant les Latins, les Italiens et les Français, et ayant, au plus haut degré l'*humour*, le tour d'esprit sérieux et moqueur.”

La définition eft affez piquante, fous une telle plume, mais le portrait n'eft pas flatté ; Chaucer fut mieux qu'un imitateur.

C. DE C.

La version que nous avons mise au jour en mil huit cent cinquante huit, et que nous republions aujourd'hui à onze ans de distance, contient la fable principale, défentourée de toutes les divagations qui la déparent. Dans notre narration nous avons fait remarquer en courant les passages qui, selon nous, prouvent que Chaucer connaissait Cléomadès, et nous ajouterons ici les autres romans d'Adénès, car l'un d'eux, "Berte aus grans piés," a un préambule qui ressemble entièrement aux premiers vers du prologue des Contes de Cantorbéry. Au lieu de se rendre à Cantorbéry le ménestrel français se rend à St. Denys, et c'est :

"A l'issue d'Avril, un tans dous et joli,  
Que herbelettes poignent et pré sont raverdi,  
A Paris la cité estoie un venredi.  
Pour ce qu'il est divenres, en mon cœur m'affenti  
Qu'à St. Denis iroie pour prier Dieu merci."  
(*Li Romans de Berte aus grans piés.*)

"Whan that Aprille with his schowres swoote  
The drought of Marche hath perced to the roote,  
And bathud every veyne in swich licour  
Of which vertue engendred is the flour."  
(*Prologue de CHAUCER.*)

Le journal *l'Athenæum*, et nous l'en remercions, dans son article reproduit page xix. a très bien fait remarquer cette similitude.

Du reste entre Adénès et Chaucer il y a toute la distance qui sépare l'indépendance de la servilité, le

Génie de l'agréable difeur de gentils riens, habillés avec art. Molière difait avec raifon un jour où on l'accufait d'avoir emprunté à une légende artéfienne, fi je ne me trompe, fon *Médecin malgré lui*: "Je prends mon bien partout où je le trouve." Molière était dans fon droit, mais il y eut été bien mieux encore, s'il eut indiqué la fource où il puifait; et Chaucer, qui rendait Grifildis à Pétrarque, eut bien mieux fait de rendre à Adénès les faits et geftes du cheval offert à Cambynfkan.

Nous ne fommes pas arrivé tout feul et fans de longues études et recherches à la trouvaille que nous dénonçons *urbi et orbi*, ainfi que dit ce grand faifeur de fyllabus qui a nom Pie IX., cette prétendue *Sainteté* qui, au nom du *Temporel* . . . vient de faire guillottiner le 24 Novembre dernier, deux malheureux Italiens, en leur accordant toutefois, au nom du *Spirituel*, l'absolution de leurs prétendus péchés, leur ouvrant ainfi la porte du Paradis des Sots, en fe lavant les mains, comme Pilate, du Sang versé; nous avons des remerciements à faire principalement à M<sup>r</sup>. le Baron Pichon, à M<sup>r</sup>. Garcin de Taffy de l'Institut de France, et aux excellents articles de Messieurs Paulin Paris, Arthur Dinaux et Achille Jubinal.

Quand nous avons eu le flair d'Adénès à la fuite de Chaucer que nous croyons bien connaître, et que nous aimons comme un ami d'enfance, nous avons consulté nombre d'ouvrages des auteurs français contem-

porains de Chaucer ; aux vivants et aux morts qui nous ont aidé à trouver le mot d'une énigme que n'avait pu deviner Milton, nos remerciements sont acquis.

Nous avons dit !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Castelnau Lodge, 19 *Janvier*, 1869.





## CLÉOMADÈS.

A MON AMI LEOPOLD WRAY.



MI, tu veux que je te conte  
D'Adénès Le Roy le beau conte,  
A ton désir sur le champ je souff-  
cris,

Et sans plus tarder je traduis  
Du Roi des Ménestrels la gracieuse histoire,  
Que Chaucer aimait fort, du moins je dois le croire,  
Car il paraît presque certain  
Que le fameux cheval d'airain  
Qui du Roi Cambynskan fut un jour la merveille,  
Et qui se montait par l'oreille,  
Fut quelque peu parent de ce cheval de bois  
D'ébène,  
Que le bossu Croppart le plus bossu des Rois,  
Un jour donna comme une aubaine  
Au Roi Marchabias  
Pour obtenir de lui jeune objet plein d'appas,  
Qu'il n'obtint pas ; . . . mais n'anticipons pas.  
Si de Chaucer l'aimable plume

Eut de son *Ecuyer* mis à fin le volume,  
Nous laisserions en paix dormir Cléomadès ;  
Mais en ressuscitant le héros d'Adénès,  
Notre projet n'est pas de conter un grimoire,  
Mais, d'éclaircir un point d'histoire,  
A savoir si le grand Chaucer  
N'a point dans Adénès, ménestrel d'outre mer,  
De son cheval d'airain pris finon la monture,  
Au moins les facultés, la forme et la nature.

Mais mettant de côté de plus amples discours,  
J'entre dans mon sujet, en jetant à rebours  
Un coup d'œil pour poser ma scène,  
Et des faits accomplis remonter à la chaîne.

Adonc dans ces temps là, dans ces temps d'autrefois  
Il était une jeune et très riche Princeesse  
Que l'on nommait Ectrive, et dont la gentilleesse  
Ne le cédait qu'à la noblesse ;  
Elle était seule enfant d'une suite de Rois,  
Elle régnait sur l'Espagne, et Séville  
Était sa capitale—une fameuse ville !  
Cette princeesse aimait mieux que tout—la valeur,  
A telle enseigne

Qu'elle avait accordé son cœur  
Au beau Marchabias, héritier de Sardaigne,  
Parce qu'il avait eu l'indicible bonheur  
Dans un tournoi de montrer son courage.  
Il avait en effet fait perdre les arçons  
Au redoutable Astur, et sans trop de façons  
L'avait forcé de faire hommage,  
Et cela non pas à demi,  
De son grand fief des Asturies

A la Reine, sans vespéries ;  
Et qui mieux est d'Astur s'était fait un ami.  
Si bien que l'on conçoit qu'Ectrive  
A lui donner la main n'avait été rétive.

Ne vous étonnez pas qu'à la fin de quatre ans  
Les deux époux amants eussent jà quatre enfants ;  
Quand je dis quatre enfants ! . . . ça n'est pas l'éti-  
quette !  
D'une Reine jamais il ne naît un enfant ;  
Un enfant ! . . . c'est trop peuple, et c'est par trop  
grifette !  
Entre époux Rois le fruit d'une intime caufette  
En Espagne, c'est un Infant,  
Ou bien, selon le sexe, et point ici n'invente  
Une Infante.

Partout ailleurs, oui partout dans les cours  
Le produit de légitimes amours  
N'étant pas des enfants, disons que trois Princesses  
De leur maman ayant en petit les appas,  
Et de plus un beau Prince amenèrent lieffes  
Dans la cour de Marchabias.  
Soliadis, Hélior et Maxime,  
Des filles voilà les trois noms,  
Ou si mieux aimez les prénoms ;  
Maxime était, dit-on, de beauté bellissime,  
Et dans le monde un jour devait faire florès.  
Le Prince fut nommé le beau Cléomadès.

Dès que Cléomadès de la première enfance  
Eut laissé les jours à distance,  
Le Roi lui choisit un mentor  
Auquel il donna beaucoup d'or,

Encore bien qu'il fut un sage,  
Pour piloter le Prince avec plus d'avantage  
A travers les pays divers  
De l'univers.  
Cléomadès d'abord fut visiter la Grèce,  
Terre de l'héroïsme et terre des beaux arts,  
Premier berceau de l'antique sagesse  
Que professaient de sublimes vieillards.  
Puis il s'en fut en Allemagne  
Pour s'exercer dans les tournois,  
L'Allemagne étant autrefois  
Pour les tournois un pays de cocagne.  
Puis de ces magnifiques jeux  
Etant sorti victorieux,  
Il s'en fut galamment en France  
Se frôler à cette élégance  
A l'esprit qui ne laisse un pli,  
Et qui vous rend gentilhomme accompli.  
De la France il pensait poursuivre son voyage  
Jusques en Italie au si charmant langage,  
Au climat si délicieux,  
Lorsque de ses parents il reçut un message  
Le rappelant pour quelque temps près d'eux,  
Afin qu'il put, comme c'était l'usage,  
De ses sœurs assister au triple mariage.

Il est un vieux dicton  
Qui n'est pas trop poli, qui n'est pas trop bon ton,  
Et qui s'exprime ainsi : " Mauvaise herbe croît vite ! "  
Or les Princesses ont croissance si subite  
Qu'on les marie à dix-sept ans  
A des Princes de Prusse,  
Ou bien à quelque vilain Russe,

Quand elles sont encore à peu près des enfants.

Cette mode de vendre

Jeune Princesse en un âge aussi tendre,  
Est une mode affreuse, est une offense à Dieu,

C'est en un mot mode de mauvais lieu,  
Qui ne devrait fleurir qu'aux bouges d'une ville :  
C'était alors la mode au palais de Séville,

Ce qui fait que trois prétendants  
Étaient venus épouser trois enfants.  
Ces trois futurs époux avaient un grand royaume  
Chacun, et n'étaient pas certes nés sous le chaume.

C'étaient aussi de très grands clercs pardieu !  
En science d'astronomie,  
Et de négromancie et voire en alchimie,  
Qui du démon savaient tous trois le jeu.

L'un était Roi de Barbarie,  
Et se nommait Mélicandus,  
L'autre Roi d'Arménie avait nom, par Phœbus !  
Bardigans ; l'autre enfin était Roi de Hongrie,  
Et s'appelait Croppart ; ajoutons qu'il était  
Fort laid,

Qui plus est fort bossu ; qu'il mentait, c'est notoire,  
Comme arracheur de dents, et de plus qu'il avait  
L'âme abominablement noire.

Ces trois Rois étaient convenus  
De se rendre ensemble à Séville,  
D'apporter avec eux, ce n'était difficile,  
Car ils étaient tous trois riches comme Crésus,  
Un superbe présent qui leur rendrait facile,  
Le moyen de clamer un don,  
Et d'être sûrs d'obtenir ce guerdon.  
Tous les trois sont reçus par le Roi, par la Reine,

Avec éclat, et grande mise en scène,  
 Dans la salle du trône, ainsi que c'était l'us.  
 Alors le Roi Mélicandus  
 Présente aux souverains un homme, un petit homme  
 Non pas de chair et d'os, mais de l'or le plus pur,  
 Et qui la nuit, le jour, dans l'éveil ou le sommeil  
     Était le gardien le plus sûr,  
     Et le plus excentrique ;  
 Car il tenait en mains une trompe magique,  
 D'or pur également, et faite avec tant d'art  
 Que si la trahison d'un mille à l'étendue  
 Se tramait au palais, se tramait dans la rue,  
     N'importe où, quelque part,  
 Il l'embouchait soudain, et d'un son fantastique  
     Terrible, aigu, dans ce moment critique  
     Faisait au loin gémir l'écho  
 De manière à donner l'alarme *subito*.

Bardigans à la Reine offrit une géline  
     Avec six petits poussins d'or.  
 Il les dépose à terre ; eux prenant leur essor  
 Se mettent à courir d'une façon lutine,  
 Tandis que la géline, a, d'un air fanfaron,  
 Volé sur les genoux de la Reine surprise,  
     Puis caquetant pond une perle exquise  
     En son giron.  
 " Tous les trois jours," a dit Bardigans à la Reine,  
 " C'est ainsi qu'elle pond, auguste souveraine ! "

On admire ces dons, et la splendeur et l'art  
     Mirobolant de leur structure ;  
 S'avance alors le vilain Roi Croppart.  
     Ce Roi bossu de sa nature,

De bois présente un grand cheval  
Richement harnaché, mais n'ayant d'aventure  
Pour ornement à son frontal  
Que chevilles d'acier, qu'oreilles de métal.  
" Roi !" dit Croppart d'une voix  
grêle,  
" Avec ce cheval-manivelle  
On peut s'élever dans les airs  
Et traverser les vastes mers,  
Et faire en tournant les chevilles  
Par heure au moins trois fois cinquante milles."

Sur parole on crut le Croppart,  
On savait qu'en négromancie  
Comme Mélicandus il avait primatie,  
Et qu'il était adepte du grand art.

Marchabias et son Ectrive  
Etaient des souverains très grands, très généreux,  
Leur reconnaissance fut vive  
En recevant présents si merveilleux,  
Si qu'à leur tour aux trois Rois ils offrirent  
Ce qui pouvait leur convenir le mieux.

Les trois Rois, trois finots, ce moment le saisirent  
Pour requérir un don de la Reine et du Roi ;  
Ceux-ci devinant le pourquoi  
Du don requis, aussitôt l'octroyèrent,  
Si que les trois Rois demandèrent  
Des belles Princesses la main  
Soudain.

Or il est bon ici de dire  
Que les deux premiers Rois étant jolis garçons,



A ravir, ainsi que les merles,  
Les notes de sa voix étant autant de perles.

Adonc Cléomadès à l'appel de sa sœur  
Répond, et dit au Roi son père,  
Que de Maxime étant le défenseur  
Il s'oppose à l'hymen qu'ainsi l'on voudrait faire,  
Qui de sa jeune sœur n'est pas du tout l'affaire.  
" Le don est octroyé !" s'écrie alors Croppart,  
" Mes droits sont reconnus. "—D'un superbe regard  
Le toisant tout à coup, Cléomadès terrible  
Dit : " Cet hymen n'est pas possible.  
Bardigans et Mélicandus  
Par l'effet de leurs dons, aussi de leurs vertus,  
Sont tous les deux dignes de l'alliance  
Que dans peu nous verrons se conclure, je pense ;  
Mais vous, le plus bossu des Rois,  
Vous prétendez avoir des droits  
Par le don fort problématique  
De ce vilain cheval de bois  
Qui vous a fait blaguer une fable excentrique ?  
Nous déclinons de croire à son pouvoir magique.  
Allez ailleurs chercher joli minois,  
Vous n'aurez pas ma sœur . . . bernique ! "

A ce discours brutal l'astucieux Croppart  
Du fier Cléomadès détournant son œil louche,  
Sans s'émouvoir, loin de prendre la mouche,  
Lui répondit d'un air cafard :  
" De mon cheval, Seigneur, daignez faire l'épreuve,  
Et vous aurez bientôt la preuve  
Que ne vous ai trompé ; je vous donne ma foi  
Que mon cheval de bois est de très bon aloi. "

“ Oui, je l'éprouverai ton cheval tout-à-l'heure,”  
A dit le Prince, “ et que je meure !  
Si l'on me trompe impunément.”

Le Croppart fait incontinent  
(Riant dans sa barbe le drôle  
De voir Cléomadès se livrer sans contrôle),  
Dans le jardin apporter le cheval.  
Le petit homme d'or de sa trompe magique  
Tire un son aigu, fantastique,  
Mais il se perd ce son loyal ;  
En vain le petit homme sonne,  
Il n'est entendu de personne,  
Tant de Cléomadès chacun est cette fois  
Occupé seulement. Sur le cheval de bois  
S'est élancé le Prince en son humeur fébrile,  
Mais le cheval reste immobile.  
Cléomadès déjà menaçait le Croppart  
Quand celui-ci lui dit : “ Pour hâter le départ  
Ce n'est pas difficile, et c'est une vétille,  
Veuillez bien tourner la cheville  
D'acier, que le cheval  
Porte au frontal.”  
Le petit homme d'or lors avec violence  
Avec sa trompe fit un son strident, intense,  
Si que le Roi d'Espagne en entendant ce son,  
Dit à Cléomadès : “ Sus ! descends, mon garçon ! ”  
Mais il n'était plus temps, la cheville fatale  
Ayant tourné, jà le cheval détale,  
Plus vite qu'un faucon il monte dans les airs,  
Et bientôt disparaît au séjour des éclairs.

Le Roi Marchabias, et son épouse Eétrive,  
Indignés, font saisir le vilain Roi Croppart,  
Lui faisant voir la mort en perspective,  
S'il ne leur rendait sans retard  
Leur fils Cléomadès. " Je n'en suis pas le maître,"  
Avec sang froid répond le traître ;  
" Votre fils a fait tout le mal,  
Il a voulu tout seul diriger le cheval,  
Sans prendre le temps d'en connaître  
Les ressorts,—un point capital !  
C'est donc tant pis pour lui si son sort est fatal."

L'aplomb de ce Croppart, son impassible audace,  
Sur la Reine et le Roi firent certain effet ;  
Ils pensent toutefois qu'il est plus efficace  
De garder en prison ce vilain paltoquet.  
Avec égards cependant on le traite,  
Une aile du palais fera donc sa retraite.  
Leurs Majestés déclarent aux deux Rois  
Qu'ils sont les gendres de leur choix,  
Mais que dans ce moment ce serait chose atroce,  
Que de chacun de penser à la noce ;  
Le Roi Croppart resterait aux arrêts  
Jusqu'à ce que revint Cléomadès.

Chacun des Rois était trop sage  
Pour ne pas se soumettre à la nécessité.  
Cependant de vers le nuage  
Montait, montait toujours avec rapidité  
Le fier Cléomadès, mais jamais son courage  
Ne fut échec et mat en vérité.  
Le cheval, c'était un prodige,

S'élevait dans les airs à donner le vertige,  
Mais le Prince en selle restait  
Comme s'il était en effet  
Sur un fringant courfier, des plaines de la terre  
Faisant voler au loin la blanchâtre poussière.  
Il conçut l'espoir un moment  
Qu'après avoir de l'air labouré l'élément,  
Ce cheval à la fin reviendrait au lieu même  
Où naguère il était ; mais avec peine extrême  
Il le vit plus encor s'élever dans les airs,  
Et traverser de vastes mers ;  
Il s'aperçut alors qu'il s'éloignait d'Espagne.  
La nuit enfin lui voila la campagne,  
Et tout disparut à ses yeux,  
Cependant qu'il montait sans trembler vers les cieux.  
Que faire néanmoins quand on n'a rien à faire,  
Quand partout il fait noir,  
Et qu'on n'a rien à voir,  
Que faire hélas ! pour se distraire ?  
Quand on est entre terre et ciel  
Penser est assez naturel,  
Adonc Cléomadès planant sur l'atmosphère  
Pensa que son cheval  
Ayant oreilles de métal,  
Ça devait être au moins pour quelque chose,  
Car il n'est pas d'effet sans cause.  
Aux premiers rayons du soleil,  
Dans chaque oreille il vit une cheville,  
Il en chercha le jeu, bref de fil en aiguille,  
Il devina tout l'appareil.  
Si de droite ou de gauche on tournait la cheville  
De l'oreille de droite, aussitôt le cheval,  
Comme un gentil et docile animal,

A droite, à gauche allait sans la moindre castille,  
Et suivait lors à bonne intention  
De celui qu'il portait la résolution.

De l'oreille gauche au contraire,  
Si l'on tournait la cheville—aussitôt  
Le cheval modérait son trot,  
Et tout doucement vers la terre  
Laisant tomber son vol,  
Sans secousse touchait le sol.

Dès que Cléomadès eut reconnu l'usage  
Des chevilles d'acier, il tenta l'abordage.  
Il se trouvait en ce moment  
Au-dessus d'un grand monument  
Qui d'un palais énorme  
Très singulier de forme  
Faisait le complément.

Avec adresse alors se servant des chevilles,  
Il dirigea son vol vers de belles charmillles  
Entourant une haute tour  
Qui paraissait veiller autour  
Des jardins du palais—admirable structure  
De fantastique architecture  
Sur le sommet de cette tour,  
Sans bruit il mit donc pied à terre,  
En y laissant son cheval pour  
Aviser aux moyens de se tirer d'affaire.

C'est que vous concevez, vieillards et jeunes gens,  
Que quoique du cheval très douce fut l'allure,  
Cléomadès était fatigué d'aventure :  
On ne vit pas de l'air du temps !  
Et le jour et la nuit malgré qu'on ait courage,

N'avoir pour appaiser sa faim qu'un froid nuage,  
Et pour se rafraîchir  
Que le vent qui vient à fraîchir,  
Ça ne vaut pas un bon potage.  
Aussi Cléomadès voyant un escalier  
Qui du haut de la tour descendait au premier,  
Le descendit bien vite, je vous jure,  
Dans l'espoir d'y trouver . . . pâture.  
Dans un salon délicieux  
Il s'introduit lui-même,—au milieu d'une table  
Etaient des mets à l'odeur délectable,  
Des vins de Ténédos, et d'autres crus fameux ;  
Cléomadès sans façon et sans crainte  
Fit honneur au repas, mangea, but plus que pinte,  
Et puis après se trouva mieux.

Un sage de bien vieille date  
A dit que d'Arlequin l'homme ne vaut la batte  
Alors qu'il est à jeun, mais qu'il est plein d'esprit  
Alors qu'il a bien bu, bien mangé, . . . c'est écrit !  
Cléomadès repu ne connaît plus d'obstacle,  
Et se met en devoir d'explorer l'habitable.  
Il a franchi le seuil de la salle à manger  
Sans, ma foi, craindre de danger,  
Quand un vilain objet à la face velue  
Un long géant se présente à sa vue.  
Il était gifant sur le sol,  
Cuvant son vin, ronflant, non certe en mi bémol ;  
Il était entouré de ses brocs, de ses armes,  
Armes en ce moment n'inspirant pas d'alarmes,  
Car ce géant dormait profondément.  
Cléomadès lui prend doucement  
Une clé qu'à la main il tenait assez ferme,

Puis guignant une porte il l'ouvre et la referme.  
Il se trouve dans un boudoir,  
Ou pour mieux dire en un dortoir,  
Où sur trois lits pareils, dans le printemps de l'âge,  
Reposaient trois beautés au très gentil corsage,  
Et dont le vêtement léger  
Laissait voir ce qu'on cache à l'œil d'un étranger.  
Pour être chevalier on n'en n'est pas moins homme,  
Et de Cléomadès le cœur battit en somme :  
Mais par bonheur ! à temps retrouvant sa vertu,  
Il détourna l'œil impromptu,  
S'en fut ouvrir une seconde porte,  
Et dans une autre chambre arriva de la forte.

Cette chambre était un palais  
Tout frais  
D'une charmante architecture,  
Et dont verte était la tenture.  
Sur un lit des plus enchanteurs,  
Garni de guirlandes de fleurs  
Était une jeune personne  
D'une beauté divine, et tout à fait mignonne ;  
Psyché qui, nous dit-on, elle, était faite au tour  
Certes ne parut pas aussi belle à l'amour  
Que cette beauté de province,  
Ne le parut aux yeux du Prince.  
Il adorait, silencieux,  
Ce bijou formé par les cieux,  
Lorsque près de cette merveille,  
S'en vint voltiger une abeille,  
Cherchant, c'était bien naturel,  
Sur cette bouche demi-closée,  
Ressemblant au bouton de rose

A colliger de quoi former son miel.  
 A cet aspect notre Prince d'Espagne  
     Battit comme on dit la campagne,  
     Et chassant l'abeille foudain,  
 L'empêcha d'accomplir son funeste dessein.  
 Ce combat toutefois entre l'insecte et l'homme  
 De la dormeuse mit tout à coup fin au somme ;  
 Elle s'éveille donc et dit : — " Audacieux !  
 Quel pouvoir inconnu vous amène en ces lieux ?  
 Dans ma chambre à coucher, malgré la sentinelle  
 Oser venir ainsi, c'est un peu fort ?" fit-elle :  
 " Si vous n'êtes vraiment le Roi Liopatris  
     Que pour époux mon père me destine,  
 Vous n'êtes, cher Monsieur, c'est sûr, qu'un mal  
     appris,  
     Et malgré votre bonne mine,  
 Tenez-vous le pour dit,—vous allez être occis !"  
     Interdit et troublé le Prince  
     Qui ne craint rien tant qu'on l'évince,  
     Répond : " Eh ! bien oui, je le suis  
   Liopatris !  
 J'ai voulu pénétrer dans ces lieux, ô Princesse !  
 Et j'y suis parvenu, mais à force d'adresse,  
     Je voulais voir avant l'hymen  
 Une beauté sans-doute inconnue à l'Eden ;  
     Me retirais charmé, dans le silence,  
     Quand une abeille oubliant tout respect,  
 De s'approcher de vous trop près eut l'impudence,  
     Moi, je l'avoue, à cet aspect,  
 De mon ire, n'ai pas Princesse été le maître,  
 Et quoique maltraité par cet insecte traître,  
     Me trouve heureux d'avoir reçu le dard  
 Dont voulait en partant vous frapper le fuyard !"

Ce discours il le fit avec tant d'éloquence,  
De larmes dans la voix, et tant de pétulance,  
Que la Princesse aussitôt s'adoucit,  
Quoique pourtant elle lui dit :  
" En vérité je vous pardonne à peine  
Cette démarche un peu par trop sans gêne,  
Mais comme cependant, elle ne peut, Seigneur,  
Porter atteinte à mon honneur,  
Quoiqu'elle soit fort indiscrete,  
Je consens à rester encore quelque temps  
Avec vous faire la caufette . . .  
Passez dans le jardin, ne serai pas long-temps,  
Mais il me faut faire un bout de toilette,  
Et mes filles d'honneur que je m'en vais sonner,  
Sauront vite me bichonner,  
Afin que bientôt je puisse être  
Dans cet état décent où me plais à paraître."

Au jardin de ce pas s'en va Cléomadès,  
Cependant que Lyriadès  
Et la douce Gayette,  
Et la fraîche Florette,  
De la Princesse en entendant la voix,  
Se lèvent toutes trois,  
Et viennent promptement habiller leur maîtresse.  
Tout en rougissant la Princesse  
Raconte comme quoi le beau Liopatris  
Est venu se montrer à ses regards surpris,  
Laisant parfaitement entendre  
Que ce futur époux dont le regard est tendre  
Est un époux qui lui paraît charmant.

La Princesse habillée au jardin s'en va vite  
Avec sa suite ;  
Cléomadès éprouve un éblouissement  
En voyant sa beauté, car il ne vit vraiment  
Dans ses courses de par le monde  
Rien de plus beau que Claremonde ;  
C'est là le nom délicieux  
Qu'avec une assez grande adresse  
Il a su découvrir que portait la Princesse.  
Il fait de plus qu'elle a des Rois pour ses ayeux,  
Que de son père elle est la fille unique,  
Que cet honoré père est le Roi de Toufcan,  
Cornuant de son nom, d'humeur assez tragique,  
Qui l'a promise au Roi du pays d'Afracan,  
Nommé Liopatris. Le Prince se reproche  
De ce Liopatris de prendre le nom pour  
De Claremonde être plus proche :  
Mais il faut bien pardonner à l'amour  
Ces petites supercheries,  
Qui ne font au total que blanches menteries.

Ma foi, vivent les jeunes gens  
Pour savoir employer le temps !  
Du beau Cléomadès la suave éloquence  
De la Princesse a su gagner le cœur,  
Et la Princesse aussi, sans la moindre doutance,  
Laisse voir dans ses yeux et dans sa contenance  
Que cet amour pour elle est source de bonheur.  
Lyriadès et Gayette et Florette  
Pour laisser les amants faire mieux la caufette  
Se lèvent pour cueillir des fleurs  
Que la rosée encore imbibait de ses pleurs.

Cléomadès lui qui connaît son monde,  
 Profite du moment pour faire à Claremonde  
     Le serment de l'aimer toujours,  
 Et se jette à ses pieds pour clore son discours.  
     Il lui jurait d'être fidèle  
     Pour le moins jusques au trépas,  
     Et de n'adorer jamais qu'elle,  
 Ce qui charmait la noble damoiselle,  
 Quand tout à coup patati patatras !  
 Les portes du jardin s'ouvrent avec fracas,  
     Et le Roi Cornuant s'avance  
 Avec sa cour,—suivi de gardes à distance.

“ Quel est cet étranger que vois à vos genoux ? ”  
 Vivement dit le Roi, “ dites-le moi, Princesse ! ”  
 — “ Mais, votre Majesté, c'est mon futur époux !  
 Et c'est de votre aveu que reçois son adresse ! ”

“ Traître ! ” . . . a dit Cornuant lors à Cléomadès,  
 “ Qui dans ces lieux a pu te faire avoir accès ?  
 Insensé ! crois-tu donc que c'est une vétille  
 Que d'avoir pénétré jusqu'auprès de ma fille,  
     Pour abuser de ses esprits  
     En te disant Liopatris ? ” —

“ Seigneur ! ” répond le Prince avec noblesse,  
 “ Plaiguez un malheureux et jeune chevalier  
     Victime d'un puissant forcier  
     Qui le persécute sans cesse.

Sachez d'abord que suis né fils de Roi,  
 Mais que pendant trois jours, et cela chaque année,  
 Je dois être exposé,—sans ressentir d'effroi  
 A d'immenses périls.—Telle est ma destinée !

Si jamais sentiment de peur  
 Pouvait s'infiltrer dans mon cœur,  
 De moi ce serait fait, et soudain de mon âme  
 Pour toujours s'éteindrait la flamme !  
 Après avoir erré sur un cheval de bois  
 Et le jour et la nuit du ciel jusqu'à la cime,  
 Sur votre tour mon cheval aux abois  
 S'est abattu de lui-même . . . Est-ce un crime ?  
 J'avais faim, j'avais soif, en quête d'un repas,  
 Du sommet de la tour ai cherché jusqu'en bas  
 Une cuisine, un réfectoire,  
 Pour assouvir ma faim, pour boire,  
 Et j'ai bu, j'ai mangé, ce qui m'a fait plaisir,  
 Je le dis ici, sans mentir ;  
 Puis après en cherchant ma route  
 Pour regagner la tour, me suis trompé sans doute,  
 Et me suis vu, sans la chercher  
 De votre auguste fille en la chambre à coucher.  
 Je venais d'arriver, alors que la Princesse  
 En s'éveillant, me dit avec rudesse :  
 ' Audacieux !  
 Quel pouvoir inconnu vous conduit en ces lieux ?  
 Si n'êtes point envoyé par mon père,  
 Si vous n'êtes vraiment le Roi Liopatris,  
 Craignez l'effet de ma colère,  
 Dans un instant vous allez être occis !'  
 Quoiqu'en mon cœur n'eut pénétré la crainte,  
 Je l'avouerai, j'eus recours à la feinte,  
 Pour adoucir, et pour calmer l'émoi  
 De votre fille—ô Roi !  
 Cette feinte quoiqu'excusable,  
 A dire vrai de l'employer j'eus tort,  
 Je la condamne et dois en être responsable,  
 Et maintenant j'ai dit, ordonnez de mon sort !”

A Cornuant ce récit semble étrange,  
Selon lui c'est mensonge de rechange,  
Cependant il donne ordre au sommet de la tour  
D'aller chercher pour l'amener au jour  
Ce grand cheval de bois,—qu'on apporte à grand'  
peine,  
Il lui paraît avoir si mauvaise dégaine,  
Etre si peu facile à s'ébranler,  
Que certe il ne le croit apte à pouvoir voler.

Cependant, entre nous, la jeune Claremonde  
Sentait au cœur douleur profonde  
D'avoir si peu de temps connu  
Ce séduisant, ce charmant inconnu,  
Son doux regard disait qu'en sa belle âme humaine,  
Existait un grand fond de peine.

De sa fille, malgré le chagrin sans pareil,  
Cornuant cependant assemble son conseil.  
Le Prince est condamné, nul n'ose le défendre,  
Et le Roi Cornuant, qui n'a daigné l'entendre,  
Lui dit : “ Sur l'heure il faut s'apprêter à mourir ! ”  
“ J'y suis tout préparé,” lui répond sans pâlir  
Cléomadès,—“ mon fort est bien digne d'envie,  
Pour un fujet plus beau ne puis perdre la vie !  
Mais, Roi, n'oubliez pas que je suis chevalier,  
Et que le sang qui coule dans mes veines  
Est un illustre sang de Maisons souveraines,  
Et que ne dois laisser tache à mon bouclier.  
Or, dans le pays que j'habite,  
Un chevalier que l'on condamne à mort  
A droit,—oui c'est un droit licite,

De recevoir le coup qui doit finir son sort  
Sur son bon cheval de bataille ;  
Le mien n'est pas ici, mais ce cheval de bois  
Me servira vaille que vaille  
Pour cette fois ;  
Mon nom du moins restera dans sa gloire,  
Mon honneur sera sauf, vivrai pur dans histoire."

Qui froidement brave la mort  
Est sûr d'intéresser tout le monde à son sort.  
Donc le Roi Cornuant accorde la requête  
Du chevalier, qui monte sur sa bête,  
Et qui faisant semblant de flatter l'animal,  
Porte soudainement la main à son frontal.  
La cheville est tournée, et le cheval s'élance  
Dans l'air si brusquement, à si haute distance,  
Qu'à peine a-t-il le temps le beau Cléomadès  
De s'écrier : "ô belle Claremonde !  
Je reviendrai vous voir fut-ce du bout du monde,  
De mon amour un jour vous connaîtrez l'excès !"

On peut s'imaginer sans peine  
Quel fut l'étonnement du Roi,  
Et de la Princesse l'émoi,  
A cette fuite si soudaine ;  
Enfin le Roi rentra dans son palais  
Avec son monde,  
Et la Princesse Claremonde ;  
Ce que voyant, Cléomadès  
Se dirigea devers Séville :  
Vingt-quatre heures après il découvrait la ville.  
Il descendit dans un petit castel  
Mettre en sûreté sa monture,

Et puis joyeux s'en fut au palais paternel  
Embrasser ses parents, bienheureux d'aventure  
De posséder encor dans leur royal manoir  
Un fils qu'ils n'espéraient revoir.

Bientôt dans le palais, suivant l'antique usage,  
On célébra le mariage  
Des deux sœurs avec les deux Rois.  
Quant au Croppart, à ce Roi si fournois,  
Quoiqu'on l'eut en fort peu d'estime,  
On lui rendit la liberté ;  
Mais comme il prétendait être époux de Maxime,  
On le bannit de la cité,  
Ce Roi pufillanime  
N'ayant voulu combattre avec Cléomadès  
Qui menaçait l'envoyer *ad Patres* !

Ce fut pour le Croppart une grande avarie  
Que se trouver ainsi forcé de s'en aller,  
Car ce vilain Roi de Hongrie  
Il le faut dire ici, s'était fait sabouler  
Par ses sujets. Alors, nous dit l'histoire,  
Quand en Hongrie, un Roi, c'était notoire,  
Avait été félon, avait tué des gens,  
Il était obligé de quitter pour sept ans  
Son trône et sa patrie,  
Et s'il mettait avant ce temps  
Un pied, un seul pied en Hongrie,  
On vous tirait dessus sans aucune façon,  
Et puis après du traître on brisait l'écusson.  
Si parmi nous vivaient encor ces vieilles modes,  
Que de Rois de chez eux seraient aux antipodes ! . .

Donc le Croppart forcé d'abandonner la cour,  
Et qui pis est d'abandonner la ville,  
S'en alla vers la fin du jour  
Dans un assez grand bourg pas très loin de Séville,  
Où ce vilain magicien  
Se présenta, jamais il ne doutait de rien,  
Comme un médecin Indien,  
Vantant aux payfans, bonnes gens, et bien simples,  
Le grand faveur qu'il avait dans les simples ;  
Et les purgeant, et les droguant morbleu !  
Tant, qu'ils n'y voyaient que du feu ;  
Ayant soin de faveur par eux, c'était facile,  
Ce qui se passait à Séville.

Revenons à Cléomadès.  
On conçoit bien qu'il dit à la Reine sa mère  
Quel était son amour pour la belle étrangère  
Dont il avait admiré de si près  
Les séduisants et les piquants attraits ;  
" Rien n'était," disait-il, " aussi frais dans le monde  
Que Claremonde !"  
Si qu'Éctrive en voyant son fils  
Aussi profondément épris,  
Dut consentir, et c'était sage,  
A ce que vers sa belle il fit nouveau voyage  
En lui prescrivant cependant  
D'être prudent.

Voilà Cléomadès en route,  
De bois sur son pauvre alezan,  
Vers le royaume de Toufcan ;  
Il arrive de nuit, c'était son plan, sans doute,

Au milieu du petit jardin,  
Le plus joli jardin du monde,  
Qui conduisait à ce gentil Eden,  
A la chambre à coucher où dormait Claremonde.  
Sous un bosquet il cache son cheval,  
Puis à tâtons tant bien que mal,  
Le noble fils d'Ectrive  
Dans la chambre à coucher arrive.  
La Princesse dormait d'un paisible sommeil,  
En l'admirant, il attend son réveil.

Vraiment c'est le bonheur suprême  
Que contempler dormir celle qu'on aime,  
Surtout quand la dormeuse est perle de beauté.  
Sur son front pur s'effleuroit la majesté,  
Sur ses lèvres le doux sourire  
Qui donne un avant goût de cette volupté  
Que les mots ne sauraient décrire.

Depuis assez long-temps déjà Cléomadès  
Admirait la belle endormie,  
Et ne se lassait mie  
De graver en son cœur ses suaves attraits,  
Quand d'une émotion profonde  
Il se sentit atteint en voyant Claremonde  
Ouvrir doucement les yeux,  
Et puis balbutier ces mots délicieux :  
" Est-ce toi, mon aimé ! que je vois dans ces lieux ?  
Si c'est un songe,  
Fais, ô mon Dieu ! qu'il se prolonge !  
De toi seul mon cœur est épris,  
Et ne puis désormais être à Liopatris.  
Mais vaine hélas ! elle est mon espérance !

Reviendra-t-il jamais cet inconnu,  
 Son nom même ne m'est connu,  
 A-t-il de moi gardé la souvenance ?”  
 —“ Oui, Princesse, et je viens de ce pas tout exprès  
 Vous affurer de ma constance,”  
 A dit le fils d'Étrive, “ à vous suis désormais !  
 Voyez en moi Cléomadès,  
 Je suis le fils du Roi d'Espagne,  
 Pour vous reconquérir me suis mis en campagne,  
 Et mes parents instruits de mon amour  
 Dans leurs bras vous attendent pour  
 Vous élever, ô belle Claremonde,  
 Sur le trône d'Espagne, un des plus beaux du monde.”  
 —“ Quoi ! vous seriez Cléomadès !”  
 Dit soudain la Princesse, “ ah ! je le connaissais  
 Ce beau nom parfumé de gloire,  
 Et l'ai thésaurisé souvent dans ma mémoire,  
 A quoi servirait le nier,  
 Comme le nom d'un parfait chevalier.”  
 Le Prince alors présente à la Princesse  
 Un magnifique bracelet.  
 “ Serai bienheureux s'il vous plait !”  
 Dit-il ; “ Ma mère vous l'adresse,  
 Voyez plutôt cachés sous ce secret  
 L'un et l'autre portrait ?”  
 De diamants en ouvrant un ovale  
 Soudain du côté droit  
 La Princesse aperçoit  
 De Reine un beau portrait, puis, écrit en spirale,  
*Étrive à Claremonde.*—En regard se trouvait,  
 Et lui ressemblant trait pour trait,  
 Ce n'était pas chose conjecturale,  
 Le portrait de Cléomadès

Avec ces mots que je signale :  
“ Son cœur à Claremonde appartient à jamais ! ”

Notre Princeſſe, elle était femme,  
Penſa qu'à ſi conſtant amour  
Ne fallait réſiſter, auſſi du fond de l'âme :  
“ Oui, j'accepte ce don, et puiſſe-t-il un jour  
Du bonheur entre nous être le premier gage.”  
Elle n'en dit pas davantage,  
Mais de la Reine embraille le portrait,  
Et puis fermant le bracelet  
A ſon beau bras ſoudain le met.

Nos amants ſ'oubliaient à faire la cauſette,  
Quand Claremonde en perſonne diſcrète,  
Fit connaître à Cléomadès  
Que c'était comme un fait expreſ,  
Mais que ce jour, ſi bien fait pour lui plaire,  
On attendait hélas ! le Roi Liopatris,  
Et qu'avec lui rendez-vous était pris  
Pour faire et pour parfaire  
Cet hymen odieux que preſcrivait ſon père.

Cléomadès était beau garçon, fort bien fait,  
Il parlait aiſément, avait  
Ce qu'on nomme de la faconde,  
Et de plus il était  
Aimé de Claremonde ;  
Si qu'elle conſentit, je n'y vois pas de mal,  
A tenter le trot du cheval,  
Et faire avec ſon amant la campagne  
D'Eſpagne.

Pour mieux affurer le succès  
De son projet, et de sa fuite,  
La Princesse mande sa suite,  
Et Gayette et Florette, aussi Lyriadès,  
Et les informe  
En peu de mots, et pour la forme  
De son immuable vouloir.  
Les trois suivantes  
Sur ce, se mettent en devoir  
Comme de fidèles servantes  
De la parer de ses plus beaux atours,  
Sans se permettre aucun vilain discours,  
C'eut été contraire à l'usage  
Des cours ;  
Ne fait-on pas qu'une Princesse est sage  
Toujours !  
Son magnifique écriin Gayette  
Va le chercher dans sa cachette,  
Florette met dans un petit panier  
Les provisions du voyage,  
Et puis s'affiure auprès du Chevalier  
Que le cheval n'a besoin de fourrage.  
Tout était prêt, lorsque Lyriadès  
Fit observer au beau Cléomadès  
Qu'il serait à propos d'enlever la Princesse  
Bien ostensiblement, avec assez d'adresse  
Pour que le Roi Cornuant du jardin  
Voisin,  
Put de ses yeux appercevoir la chose,  
Afin qu'étant bien au fait de la cause,  
Le Roi ne put dans son ressentiment  
Les punir de l'enlèvement.

D'un unanime accord l'affaire ainfi s'arrange.  
 En croupe du cheval de bois  
 L'héritière de tant de Rois  
 Se place, et son amant lui dit : " Il faut, mon ange,  
 Pour ne rifquer de nous jeter en bas,  
 Etroitement m'entourer de tes bras."  
 Claremonde ne répond pas,  
 Mais de fes bras charmants pour mieux tenir en selle,  
 Serre fon cher Cléomadès ;  
 Et du départ étant faits les apprêts,  
 Mife en ordre la manivelle,  
 Le bon cheval s'élève au-deffus de la tour,  
 Tandis que Lyriade et Gayette et Florette  
 Sans bruit regagnent leur couchette.

Dans ce même moment au milieu de fa cour  
 Cornuant prenait l'air, admirant la campagne  
 Si fraîche au premier point du jour.  
 " Je fuis le fils du Roi d'Espagne !"  
 Lui dit Cléomadès du haut de fon cheval ;  
 " Sire ! ne foyez pas en peine  
 De la Princeffe,—elle eft des cœurs la Souveraine,  
 Son établiffement fera certes royal ;  
 A Séville l'attend ma mère,  
 Et pour la couronner l'attend auffi mon père,  
 Le jour, je l'efpère prochain  
 De notre hymen.  
 Sur fon fort donc ici ne verfez pas de larmes ;  
 Si le Prince Liopatris,  
 Qui ne connaiffant pas fes charmes,  
 Comme moi ne peut être épris,  
 Veut recevoir ma fœur Maxime  
 Pour fon époufe légitime,

Je ferai très heureux de cet arrangement ;  
Mais s'il n'est pas content suis prêt assurément  
A me trouver avec lui face à face  
Et d'un champ clos à mesurer l'espace,  
La lance au poing avec ou bien sans bouclier,  
Comme il convient à noble chevalier."  
Et ce disant, Cléomadès salue,  
Tandis que le cheval plus haut prenant son vol  
S'éloigne ainsi de plus en plus du sol  
Et se perd enfin dans la nue.

Le voyage se fait sans aucun accident.  
Pour satisfaire aux vœux de la Princesse  
Très fatiguée après course de cette espèce,  
Le lendemain Cléomadès descend  
Dans le jardin du castel de plaisance  
Qu'il possédait à fort peu de distance  
Et de Séville et du Palais Royal.  
Sous un bosquet il a remis le cheval,  
Et pour laisser à la Princesse  
Quelque peu de repos, de lui dire il s'empresse  
Qu'il la quitte un instant, qu'il se rend de ce pas  
Auprès du Roi Marchabias,  
Pour l'instruire ainsi que sa mère  
Qu'il est le plus heureux chevalier de la terre.  
Et sur sa main imprimant un baiser,  
" A bientôt ! " lui dit-il, " à moi daignez penser ! "

Cléomadès fut bientôt près d'Êtrive  
Et de Marchabias ; leur attente était vive  
De savoir son retour, et surtout son succès.  
Ordre est donné de faire les apprêts,  
Et d'atteler les chars avec prestesse,  
Pour aller au devant de la belle Princesse.

C'est une vérité de tout temps, de tous lieux,  
 Qu'il n'est rien de plus ennuyeux  
 Au monde,  
 Qu'attendre son amante, ou bien son amoureux.  
 C'est ce que pensait Claremonde.  
 Après un court repas frugal  
 Fait des provisions que portait le cheval,  
 Elle se mit, à courir d'aventure  
 Dans le jardin ; et puis d'admirer la verdure,  
 Et puis de s'amuser à colliger les fleurs  
 De la rosée ayant encor les pleurs,  
 Et de ces beaux joyaux de la nature,  
 Formant soudain un chapelet,  
 Elle chanta ce gentil triolet  
 De sa voix et suave et pure :

“ Diex, trop demeure mes amis,\*  
 Tart m'est que je le revoie,  
 Li biaux, li courtois, li jolis,  
 Diex, trop demeure mes amis.  
 Puisqu'en lui sont tous biens affis,  
 Pourquoi ne l'ameroie ?  
 Diex, trop demeure mes amis  
 Tant m'est que je le revoie !

“ Revenez, revenez,  
 Dous amis ; trop demorez ;  
 Trop longuement m'oubliez  
 Revenez, revenez !

---

\* Les deux couplets ici rapportés sont d'Adènès Le Roy.—  
 Voir vers 5489, folio 22 du MS. de l' Arsenal, déjà cité.

Fine amours, car le haftez,  
Priez-li ou commandez ;  
Revenez, revenez,  
Dous amis, trop demorez !”

Tandis que de refter feulette  
Se plaignait Claremonde ainfi,  
Et chantait pour calmer fon chagrin, fon fouci,  
Le Roi boffu Croppart d’une façon difcrète  
Dans le fond du jardin, lui, faifait fa cueillette.  
En entendant cette fuave voix,  
A pas de loup, doucement il approche,  
Et que voit-il d’abord dans le bofquet tout proche ?  
Son bien aimé cheval de bois ;  
Et puis un peu plus loin la belle Claremonde  
Fraîche comme Vénus la blonde.  
Il s’avance attentif, plus près, encor plus près,  
Puis alors il entend la belle  
Pleurant amèrement ainfi que Philomèle,  
Dire : “ Cléomadès ! mon cher Cléomadès !  
M’as-tu donc oublié ? . . . Que me laiffes pauvrete  
M’ennuyer dans ces lieux feulette !”

Le Roi Croppart n’était certe pas un oïfon,  
Au contraire il avait de l’efprit à foïfon ;  
Mais fon efprit c’était de l’efprit de malice,  
Qu’ont toujours ceux qui cultivent le vice.  
Il a pris fon parti foudain.  
“ Ne pleurez plus, calmez votre chagrin,  
Belle et très noble Damoïfelle,”  
Dit-il en l’arbordant ; “ votre amant eft fidèle,  
Qui vous a vu peut-il vous oublier jamais !  
Mais en arrivant au palais

De fatigue épuisé fans doute,  
Après avoir fait aussi longue route,  
Il s'est tout à coup trouvé mal,  
Mais il va beaucoup mieux, ainsi n'ayez de crainte ;  
Lors il m'a dit, étouffant une plainte :  
‘ Au jardin va là bas, fers-toi de mon cheval  
Pour m'amener à l'instant même  
L'adorable beauté que j'aime.’  
Et le Prince aussitôt m'a donné le moyen,  
Et ce fut l'affaire d'un rien,  
De guider le cheval ; montez-y donc, Princesse,  
Et laissez-moi conduire votre Altesse.”

Claremonde,—une enfant de Roi,  
N'ayant encor la moindre expérience,  
A ce discours ajoute foi,  
Et très légèrement s'élance  
Sur la croupe de l'animal.  
De nouveau le Croppart enfourche le cheval  
Dont il fut tout d'abord le maître,  
L'odieux et le vilain traître !  
Ses longs bras de bossu s'étendent au frontal,  
Cric, crac, il tourne la cheville,  
Et s'élève dans l'air de Cornuant la fille,  
Qui certes fut morte de peur  
Tant sa pudeur eut été revoltée,  
Et se fut sur le fol au moins préciptée,  
Si des projets de ce vil ravisseur,  
Elle eut pu prévoir la noirceur.

L'effor que le cheval prit à travers le monde,  
Fut tel dans les premiers moments,  
Que l'innocente Claremonde

D

Eut sur le champ des éblouissements.  
Mais environ au bout d'une heure,  
De son Cléomadès ne voyant la demeure,  
Mais planant sur des lacs, des forêts et des monts  
Et sur des abîmes profonds,  
Et ce, du plus haut de la nue,  
De son affreux malheur elle vit l'étendue ;  
Mais il n'était plus temps, le vilain Roi Croppart  
Lui dit : " Madame, il est trop tard ;  
Vous ne le reverrez votre amant héroïque,  
Car de ce pas nous filons vers l'Afrique.  
Voyez ! bien vif est notre vol,  
Jà les montagnes du Tyrol  
Sont loin de nous ;—aussi l'Adriatique . . . .  
Oh ! voyager ainsi c'est vraiment magnifique !"   
Claremonde entendant ces mots  
D'un cri perçant fit vibrer les échos,  
Puis le Croppart sentit aux mains de la Princesse  
Qu'elle perdait l'usage de ses sens.

Le Roi Croppart soudain avec vitesse,  
Pour éviter les accidents,  
Fit sur le sol descendre sa monture  
Dans un pré qu'arrosait l'eau pure  
D'un clair ruisseau.  
Puis doucement il posa sur la terre  
Son précieux fardeau.  
La Princesse bientôt retrouva sa misère  
En reprenant l'usage de ses sens,  
Le Roi Croppart, ému de ses plaintifs accents,  
Lui dit : " Princesse, il faut cesser ces larmes,  
N'ai pu, vous le voyez, résister à vos charmes,  
Mais il sera beau votre sort ;

Je suis Roi, donc vous ferez Reine,  
Notre Hongrie en vous verra sa souveraine,  
Car je vous aime,—et je suis le plus fort !”

A ce discours assez peu fait pour plaire,  
Claremonde soudain répondit sans colère,  
Croyant devoir diffimuler  
Avec le traître, et non se rebeller :  
“ Ah ! fire ! y pensez-vous ? de moi faire une Reine,  
Et de vos états souveraine ?  
Ne suis qu’une fille de rien,  
Qui naquit dans une chaumine,  
Et qui grâce à sa bonne mine,  
Son seul trésor, et son seul bien,  
Par ses pauvres parents fut naguère vendue  
Au jeune fils du Roi d’Espagne, en vérité,  
Pour en faire à sa volonté,  
En tant que lui plairait sa vue.”  
—“ N’importe !” répondit Croppart,  
“ Votre beauté de vous fait un objet à part,  
Je le répète, et j’en suis pour mon dire,  
Vous êtes digne d’un empire !”  
Toutefois en disant cela  
Croppart ne pensait plus déjà  
La placer certes sur le trône,  
Mais bien à la croquer l’affreux, le vilain faune !

Ce Roi bossu donc la requiert d’amour  
D’une façon moins tendre qu’effrayante,  
Nul être humain n’était dans ce séjour  
Que faire ? Dans son épouvante  
Pour se sauver des doigts crochus de cet oseur  
Et ne tomber aux mains du ravisseur,

La Princesse pensa qu'il était nécessaire  
De feindre encore, et de douce manière  
Elle dit : " Arrêtez ! Seigneur !  
Ou j'expire à vos yeux de honte et de douleur ;  
Puisque vous l'ordonnez, je serai votre épouse,  
Mais de mon honneur suis jalouse,  
Donc j'y consens, emmenez-moi  
Vite de cette plaine  
Vers la cité la plus prochaine,  
Où je pourrai du moins recevoir votre foi  
Aux pieds des saints autels, et désormais sans crime  
Accéder à vos vœux de façon légitime."

Alors qu'il aime, et c'est vraiment heureux,  
Le plus fieffé coquin n'est rien qu'un imbécile,  
Et le duper n'est difficile.  
Notre Croppart quoique peu scrupuleux,  
Était tellement amoureux,  
Qu'il ne voulut risquer en refusant la belle,  
Le grand bonheur d'amour qu'il espérait par elle.  
Mais se sentant échauffé par l'ardeur  
De ce beau soleil d'Italie,  
Aussi par les efforts qu'il avait cet oseur  
Tenté pour mettre à fin sa brutale folie,  
Il courut tout d'abord étancher au ruisseau  
La soif qui l'oppressait ardente,  
Mais à peine eut-il bu que la fraîcheur de l'eau  
Glaça ses sens et sa tête brûlante,  
Et qu'il tomba sur le préau  
Les quatre fers en l'air en perdant connaissance ;  
Tandis que, non loin du cheval,  
Claremonde épuisée aussi se trouvait mal  
Et de ses maux n'avait plus conscience.

Ce fut en cet état que quelque temps après  
Des chasseurs du Roi de Salerne,  
En cherchant un faucon tombé dans la luzerne  
De ne le trouver stupéfaits,  
Furent bien plus surpris de voir dans cette plaine,  
Ayant l'air de lutter contre une mort prochaine,  
Un tout vilain petit bossu  
Ayant vêtement peu coiffu,  
Pour ne pas dire misérable,  
Non loin d'une beauté de fait incomparable,  
Très richement vêtue, à lui bien difformable.  
L'un des fauconniers fut avertir Mendulus,  
Qui régnait alors à Salerne,  
Pour le consulter là-dessus  
Et s'éclairer de sa gouverne.

Ce Mendulus était un brave Roi  
Aimant fêter les plaisirs de la table,  
Toujours prêt à sentir émoi  
Pour nouvelle beauté, n'eut-elle par ma foi !  
Pour tout piquant que la beauté du diable !  
Pas trop méchant, bonhomme au  
fond,  
Pour la science ayant mépris profond,  
A ne rien faire il occupait sa vie,  
Pour nul de ses voisins n'étant objet d'envie,  
Dans la paresse il croupissait  
Et dans l'ennui souventefois vivait.

Vous jugez bien qu'aventure pareille  
A ce Roi fainéant, d'ailleurs fort curieux  
Du merveilleux,

Ainsi qu'on dit, mit la puce à l'oreille :  
 Il voulut voir le fruit nouveau  
 Qui gifait là bas dans la plaine,  
 Et lors se décida, non pas sans quelque peine,  
 A monter à cheval pour le bord du ruisseau.

Bientôt il fut à la prairie  
 Où se trouvait Claremonde et Croppart,  
 Celui-ci dont l'aspect fuait la fourberie,  
 L'autre dont enchanteur était le doux regard.

Le bossu tout d'abord Métulus l'interroge.  
 " Il est," dit-il, en faisant son éloge,  
 " Homme libre et non serf—c'est en buvant de l'eau  
 De ce charmant et frais ruisseau  
 Quand il avait trop chaud, du moins il le soupçonne,  
 Qu'il s'est trouvé soudain fort mal ;  
 Quand à cette jeune personne,  
 C'est sa femme, a-t-il dit, sa charmante mignonne,  
 Ou plutôt son bel idéal."  
 Claremonde a bientôt d'un seul mot de sa bouche  
 Mis à néant le dire du Croppart,  
 Qui la regarde en vain d'un air farouche.  
 " Sauvez-moi de ce monstre, il mérite la hart !"  
 A-t-elle dit au Roi, qui sur le champ ordonne  
 D'arrêter le Croppart, qu'aisément il soupçonne  
 D'avoir menti comme un frocard.  
 Cela fait, Mendulus retourne avec son monde  
 Vers son palais royal,  
 Après avoir placé sur un char Claremonde,  
 Et fait emporter le cheval  
 Qui bien que d'un bois assez terne,  
 Fit, malgré, son entrée au palais de Salerne,

Où, dans le garde meuble, il fut mis au secret  
Comme un joujou pas trop mal fait.

Avec beaucoup d'égards, il connaissait son monde,  
Le Roi fit placer Claremonde  
Dans un superbe appartement,  
Quand à Croppart, il fut conduit au corps de garde,  
Et comme il était bien malade  
Il créva dans la nuit,—bon débarras vraiment !

Tandis que du Croppart on fait l'enterrement,  
Ami lecteur je veux vous parler un moment.  
L'histoire que je vous raconte  
Vous le savez, n'est pas absolument *mon* conte ;  
Le Chevalier Cléomadès  
Eut pour père autrefois Adam,—dit Adénès :  
Non pas Adam le premier homme  
Qui bêtement nous fit damner pour une pomme,  
Mais Adam,—Adénès *Le Roy*,  
*Le Roi* . . . des Ménestrels,—jadis charmant emploi,  
Car aux belles il savait plaire,  
Et quant on plait au sexe . . . on peut ma foi tout  
faire  
Impunément,—surtout quand on est courtifan ;  
C'est le moyen gagner bon an, mal an  
Beaucoup d'argent, ou bien d'or d'aventure,  
En vivant aux dépens . . . . . de toute la nature !  
Ainsi tant qu'il vécut fit Messire Adénès,  
L'auteur original du beau Cléomadès,  
Il flattait tout le monde, et voire la mégie  
De ces titrés qui dans leur compagnie  
Daignaient l'admettre . . . étant le serviteur  
Très humble, disait-il, de tout noble seigneur ;

Ayant pour sentiment de n'avoir de sévices

Jamais, oh ! non jamais !

Pour les grands, ni pour leurs grands vices,

Le vice ayant le droit d'habiter les palais,

Avec impunité ! . . . — Suivant Mons Adénès

Le ménestrel devait voiler, c'était logique,

Toute action honteuse et satanique,

Si Princes, Ducs, Rois ou bien Empereurs

Daignaient s'en rendre les auteurs ;

Il devait seulement de leurs faits héroïques

Enregistrer, enfler les statistiques,

Pour imposer dans des vingt mille vers

Leur joug honteux au stupide univers !

Dans l'âge où nous vivons la vie,

Le poète vraiment ne ferait guère envie,

S'il choyait les vices des grands !

La noble indépendance est l'âme des talents :

Des grands choyer le vice, il ne faut qu'on l'oublie,

C'est plus qu'une insigne folie,

C'est un crime, une offense à Dieu,

Que sans miséricorde il faut siffler morbleu !

Et poursuivre au delà même de l'existence,

Pour détourner de ce haut mal

Ceux là qui, pour faire bombance,

Seraient tentés trotter sur si vilain cheval.

Toutefois ce n'est pas pour un motif frivole,

Que me donne ici la parole

Pour m'inscrire contre Adénès,

Et lui décocher *ad Patres*

Cet *a parte* quasi diabolique ;

C'est pour faire voir aux lecteurs

Qu'Adénès . . . le Roi des Flatteurs

Et le Flatteur des Rois ! dote de foi punique

Ses héroïnes, ses héros,  
Qui tous, à chaque instant, plus ou mal à propos,  
Ont chacun recours au menfonge,  
Ce qui n'est pas beau, quand on songe  
Surtout, ma foi, que notre auteur  
Faisait des Grands le type de l'honneur !

Mais Croppart maintenant, du moins j'aime à le  
croire,  
Est dûment enterré ; — reviens à mon histoire.

Mendulus en buvant attendit le demain  
Avec assez d'impatience.  
Nous l'avons dit, son cœur était humain,  
Et fort enclin à la concupiscence,  
Un bien vilain péché que fait naître la chair  
Et que gourmande fort Chaucer  
Dans son traité de Pénitence.  
Donc aussitôt qu'il fit ce qu'on appelle jour  
Pour entrer chez une maîtresse,  
Pour entrer décemment lui faire un doigt de cour,  
Mendulus fut chez la Princesse,  
Et puis de but en blanc ce royal libertin  
Mit à ses pieds sa couronne et sa main.  
Mais Claremonde, une maîtresse femme,  
Ainsi dans son giron lui fit rentrer sa flamme  
Par ce méchant petit discours.

“ A fotte me tenez,” lui dit-elle, “ beau fire !  
Quand vous venez ici m'étaler vos amours,  
Pensez-vous m'allécher ! . . Mais vous me faites rire !  
Pour devenir la compagne d'un Roi,  
Il faut certe un je ne fais quoi

Que ne pourrai jamais posséder—moi !  
 Ne naquis point d'honorable mesgnie,  
 Oh! mon Dieu! non!—Par moines et nonnains  
 Je fus trouvée au milieu des chemins,  
     Et placée en leur compagnie  
 Par charité ! . . . Ce fut pour moi bonheur !  
     Plus tard quand devins grandelette  
 Comme j'étais, disait-on, gentillette,  
 Pour époux je reçus d'eux un bon vavasseur  
 Auquel vint m'enlever, il faut bien vous le dire,  
 Ce bossu, savant clerc, physicien et mire,  
 Qui lui, me conduisit dans des pays lointains,  
     Faisant partout d'assez beaux gains,  
 Ayant l'art, entre nous, d'empaumer le vulgaire ;  
     Et pour guérir à peu près tous les maux  
     Vendant philtres médicinaux,  
     Et quantité de vulnéraire.  
     Monté sur son cheval de bois  
     Il ébahissait le bourgeois  
     Par des tours de toute nature,  
     Car il avait un grand chic, je vous jure.  
 Il me nourrissait bien, ne m'habillait pas mal,  
     Et n'était pas trop méchant au total ;  
 Si que le supportais comme un mal nécessaire  
 Qu'il fallait supporter, car n'y pouvais que faire !  
 Hormis pourtant hier qu'il prit sous son bonnet  
     De me battre le paltoquet !  
 Si que je ne veux, plus ici je vous l'atteste,  
 Le revoir ce maraud, car vrai ! je le déteste !”

    Un tel aveu carrément fait  
     D'une façon aussi peu louche,  
 Sur un amour bien chaud, c'était bien froide douche,

C'était de quoi l'éteindre et l'occire en effet.  
 Mais Mendulus était, de le dire me hâte,  
 Affez peu délicat dans ses menus plaisirs ;  
                                 D'ailleurs d'une très bonne pâte,  
 Son plus grand soin était contenter ses désirs !  
                                 Donc il assemble pour la forme  
 Son conseil.—Il était composé de flatteurs,  
 C'est à dire de gens, comme lui suborneurs  
 De faciles beautés.—Bref, l'avis est conforme  
                                 Au sien ; il peut épouser sans retard  
                                 La soi-disant veuve Croppart,  
                                 La belle et l'aimable *treuvée*,  
                                 Quoique de vertu peu prouvée !  
                                 Sur ce, Mendulus tout joyeux  
                                 Et de plus en plus amoureux  
                                 Vient raconter à Claremonde  
                                 Le bon vouloir de tout son monde,  
 Et la prier de lui donner le lendemain  
                                 Sa main.

Claremonde n'était certe pas à la noce  
 En entendant l'aveu de cet amour—féroce ;  
                                 Que faire pour retarder cet hymen ?  
 Elle cherche d'abord sans pouvoir trouver rien ;  
                                 Enfin comme au délire en proie,  
 Elle feignit qu'une indicible joie  
                                 Mettait sa cervelle à l'envers,  
                                 Et se mit à parler en vers ;  
 Et puis à Mendulus fit d'horribles grimaces,  
                                 Et l'accabla, qui plus est, de menaces !  
                                 Si que le pauvre Roi  
                                 En voyant un tel désarroi,  
 Et combien les esprits de la future Reine

Couraient la pretontaine,  
Fut forcé d'ajourner, y perdant son latin,  
A des temps meilleurs son hymen.

Pendant ce temps la cour d'Espagne  
Était plongée en de bien vifs regrets,  
C'est que du Prince à la campagne  
Quand la Reine, le Roi, leur fils Cléomadès,  
Furent pour chercher la Princesse,  
On ne trouva point Son Altesse.  
On fouilla, mais en vain, tenants, aboutissants,  
On ne trouva—qu'un de ses gants.  
Le cheval enchanté n'était plus sous l'ombrage,  
Mais sans doute envolé par delà le nuage.  
Qui fut désespéré? . . . Ce fut Cléomadès;  
Si que ce ne fut qu'à grand' peine,  
Tant faible il se trouvait, que le Roi, que la Reine  
Le ramenèrent au Palais.

De tous et d'un chacun grande était la tristesse,  
Et de Cléomadès l'angoisse et la détresse,  
Quand du Roi de Touscan advinrent les Seigneurs  
En qualité d'ambassadeurs.

Ce fut je le suppose  
Bien déplaisante chose  
Que de leur narrer comme quoi  
On avait enlevé la fille de leur Roi.

Mais toutefois le chef de l'ambassade  
Homme sage et savant autant et plus qu'alcade,  
Du fier Cléomadès sut ranimer l'espoir.

“ Vouloir,” lui dit-il, “ c'est pouvoir !  
Un Prince tel que vous ne doit perdre la tête,  
De votre femme il faut achever la conquête.

Allez donc la quérir par delà l'univers,  
Qu'est-ce que parcourir le monde,  
Lorsque l'objet qu'on cherche est une Claremonde ?  
Un grand cœur n'est-il pas au dessus des revers ! ”

Adonc Cléomadès reprit force et courage,  
Si bien qu'un beau matin le jeune chevalier,  
Monté sur un bon destrier,  
Entreprit fans émoi son long pèlerinage.  
Guidé par son instinct le noble Castillan  
Fut vers le pays de Toufcan,  
Espérant qu'il pourrait par hazard, par adresse,  
Obtenir,—c'était là son plan,  
Des nouvelles de la Princesse.

Il chevaucha pendant d'assez longs jours  
A fa belle penfant toujours,  
(Car il avait pour Claremonde  
Certes l'amour la plus profonde,)   
Et par monts et par vaux, côtoyant dans leur cours  
Des fleuves, des torrents, ou de folles rivières,  
Des volcans mal éteints, ou d'immenses cratères ;  
Or, il arriva, certain soir,  
De fatigue épuisé, près d'un sombre manoir,  
Le temps lourd étant à l'orage,  
Il pensa qu'il était plus sage  
De s'arrêter dans ce castel,  
Que s'aventurer sur la route  
Où déjà le vent en déroute  
Mettait et le chêne et l'ormel.  
Dans cette pensée il approche,  
Et quand il se trouve plus proche,  
Son œil est tout à fait surpris

De voir levé le pont-levis.  
 Cléomadès foudain appelle.  
 Sur les créneaux de la tourelle,  
 De nuit apparaît le veilleur,  
 Qui dit : " Etranger ! serviteur !  
 Oyez ! n'en prenez d'amertume,  
 De ce vieux castel la coutume :  
 ' Nul chevalier—fut-il de nos amis,  
 En ces murs ne peut être admis,  
 Sans laisser son cheval, et sans laisser ses armes,  
 A moins qu'il ne trouve des charmes  
 A combattre le lendemain

Matin,

Contre deux chevaliers d'humeur assez farouche." "  
 —" Votre coutume peu me touche,"  
 Répond Cléomadès, " mais soit dit, entre nous,  
 Elle est fort peu courtoise, et faite pour des loups !"  
 —" Seigneur !" dit le veilleur, " si désirez entendre  
 Le pourquoi de ceci je m'en vais vous l'apprendre.

Un soir que noir était le ciel  
 Comme il l'est maintenant, advint à ce castel  
 Un noble chevalier—que du castel le maître  
 Reçut avec honneur. C'était pourtant un traître,  
 Il occit, le fait est certain,  
 Pendant la nuit le Châtelain,  
 Et puis s'enfuit. Dès l'aube matinale,  
 Les deux neveux du fuzerain  
 En entrant dans la grande salle  
 Découvrirent leur oncle assez près de la mort.  
 Lui, faisant un dernier effort,  
 Leur dit, non sans quelqu'amertume,  
 L'affassinat qui le rendait posthume ;  
 Et puis leur fit jurer en expirant,

Car il avait l'esprit belligérant,  
D'établir dà cette coutume,  
Depuis lors imposée à qui dans ce castel  
Veut entrer—serait-il l'archange St. Michel !”

A Cléomadès cette histoire  
Ne fit pas rebrousser chemin.  
“Eh bien ! je me battrai demain !”  
Dit-il, “je veux entrer, assez de ce grimoire !”  
Le pont-levis descend soudain.  
On le conduit au réfectoire.  
Il est fort bien reçu ; fait honneur au repas,  
Et puis comme il était fort las  
On le mène avec obligeance  
A sa chambre à coucher, où, sur un fort bon lit,  
Il dort avec grand appétit,  
Le dormir est si bon dans telle circonstance !  
Le lendemain matin au lever du soleil,  
A peine il sortait du sommeil,  
Et d'un songe ébauché goûtait encor les charmes,  
Qu'on vint lui dire : “Il faut laisser vos armes,  
Ou combattre à l'instant !”—“Au combat, menez-  
moi !”  
A dit Cléomadès montant son palefroi.  
Il est conduit à l'esplanade,  
Où dans la lice étaient prêts à faire estocade  
Deux chevaliers,  
Tous deux très vigoureux sur leurs fiers destriers.

Cléomadès le premier les défie.  
Tous deux courent sur lui ; mais l'amour vivifie !  
Leur lance ils l'ont brisé contre son noble écu ;  
Sans en être ébranlé, mais il reste vaincu,

Tandis qu'au loin va mordre la poussière,  
Celui des chevaliers qu'atteint sa lance altière.  
Le chevalier resté, charge Cléomadès  
A coups d'épée et de très près ;  
D'estoc aussi bien que de taille,  
En un mot comme en cent, très crânement bataille ;  
Le combat est long et douteux,  
Enfin d'un coup prodigieux,  
Cléomadès vainqueur faisant tomber son arme,  
Et le saisit et le défarme.  
Alors le vaincu sur le champ  
Lève son casque de lui-même,  
Et le Prince d'Espagne, avec plaisir extrême,  
Reconnait dans ce combattant  
Un noble chevalier qu'il aimait comme un frère,  
Qu'il connut autrefois sur la terre étrangère ;  
Ils s'embrassent tous deux, et puis vont au secours  
Du chevalier blessé—qui gifait à rebours  
Sur le sol, ayant eu dans cette dure emprise  
Une épaule démise.  
Son compagnon, après quelques mots de regrets,  
Lui présente Cléomadès.  
“ Seigneur ! ” dit le blessé, “ chacun doit être juste,  
Or, je l'avouerai sans effort,  
En vérité je ne plaindrais mon sort,  
Car malgré moi tenais une coutume injuste,  
Que vous venez, et c'est vraiment heureux,  
De détruire à jamais par un coup valeureux,  
Si n'avais la douleur de ne pouvoir défendre  
Damoiselle au regard bien tendre ;  
Accusée, et cela sans rime ni raison,  
De trahison ! ”

Dans le castel aussitôt on rapporte  
Le chevalier blessé, d'une façon accorte.  
Puis les deux chevaliers après  
Racontent à Cléomadès  
Que le jour qui suivit le rapt de Claremonde  
Chez le Roi de Toufcan advint Liopatris  
Qui se disoit toujours épris  
De cette belle sans seconde.  
Si que trois chevaliers du dit Liopatris  
Avaient fait un empris  
Contre Lyriadès et Florette et Gayette,  
Les accusant, c'était fort mal appris,  
D'avoir favorisé par intrigue secrète  
De la Princesse l'amourette.  
Ces chevaliers tous deux  
S'avouent fort amoureux  
De Lyriadès, de Florette,  
Qu'ils devaient épouser sans tambour ni trompette,  
Dans assez court délai, ma foi !  
Lorsqu'advint tout ce désarroi :  
Le Chevalier blessé fit grande doléance  
De nouveau, ne pouvoir défendre l'innocence  
De la belle Lyriadès.  
Sur ce, le fier Cléomadès  
A dit au chevalier blessé :—" Soyez tranquille,  
Vous ai fait impotent, à mon corps défendant,  
Mais comptez sur moi cependant,  
Ne vous ferai pas inutile :  
Car avec votre ami si je pars en ce jour,  
C'est pour vous ramener l'objet de votre amour."

Cléomadès voulant dans un but légitime  
A la cour de Toufcan préserver l'anonyme,

B

De ce noble caſtel choiſit dans l'arsenal  
Des armes ſans éclat, et ſur ſon bon cheval,  
Avec ſon compagnon, qui déjà plus ne doute  
De leur ſuccès, vite ſe met en route.  
Ils arrivent au bout d'un jour,  
Après un chemin difficile,  
De Cornuant dans la grand' ville.  
Cléomadès reſte dans le faubourg,  
Tandis que ſon ami, lui, ſe rend à la cour  
Pour annoncer qu'il ſe préſente  
Deux chevaliers d'humeur entreprenante,  
Qui viennent, ſe moquant, par ma foi, d'être occis,  
Pour combattre les trois du Roi Liopatris,  
Et défendre et prouver la vertu ſans ſeconde,  
Et l'innocence, et la candeur  
Des trois jeunes filles d'honneur  
De Claremonde.

Si je ſuivais ici pas à pas mon auteur  
En intrépide traducteur,  
Des trois beautés je dirais les alarmes,  
Et des cinq chevaliers les grandes paſſes-d'armes ;  
Je ferais les additions  
Des nombreux coups et horions  
Que reçut tour à tour chacun des adverſaires,  
Même les mieux faiſant ; car ces fureurs guerrières  
Que l'on appelait des tournois,  
Étaient de vilains jeux parſois,  
Qui laiſſaient après eux des miſères atroces,  
Outre une infinité de boſſes ;  
Ce que blâme fort Adénès  
Dans trois mille vers faits exprès  
Pour prouver que le jeu de bague

Vaut mieux que le jeu de la dague,  
De la lance et de l'épédon,  
Dont on eut dû faire abandon.\*  
Ce qui n'empêche pas qu'Adénès, point ne blague,  
Je vous le jure sur l'honneur,  
Raconte dans ses vers très tirés en longueur,  
Comme quoi d'un bon coup de lance  
Cléomadès perça le haubert et le cœur  
De part en part, à toute outrance,  
D'un des trois chevaliers du Roi Liopatris,  
Le plus fringant en apparence,  
Mais qui de fait n'était qu'un mal appris.  
Ce chevalier étant occis,  
Les deux autres vaille que vaille  
Se défendirent, . . . mais perdirent la bataille.  
Si que Cléomadès, sans le moindre bobo,  
Mais toujours sous l'incognito,  
Délivra les trois jouvencelles,  
Ce qui fut fort du goût des demoiselles,  
Entre nous, trois morceaux de Roi !  
Chacune sur un palefroi  
Portant haut maintenant sa nouvelle innocence,  
Suivit, en grande pétulance,  
Vers leur castel les deux heureux vainqueurs,  
Pour elles devenus plus que des Dieux fauveurs !  
  
Lyriadès . . . . L'acteur, ne prenez pas la mouche,  
Dès son arrivée au castel,  
N'eut rien de plus pressé qu'aller voir sur sa couche.  
Le chevalier blessé ; c'était bien naturel !  
La présence de ce qu'on aime

---

\* Folio 26, Manuscrit de l'Arfenal, vers 6585.

Est pour un amoureux un dictame suprême,  
 Aussi le chevalier en ressentant l'effet  
 Déclara se porter mieux qu'avant par le fait.

Pendant que ce brave homme à l'épaule démise,  
 Se gaudissait près de Lyriadès,  
 Dans un salon voisin le beau Cléomadès  
 Se désarmait. Jugez de la surprise  
 Qu'éprouvèrent soudain les trois filles d'honneur  
 En reconnaissant le vainqueur.  
 Elles veulent baiser ses mains victorieuses ;  
 Il ne le permet pas : " Ainsi vous voir heureuses,"  
 Dit-il, " est pour moi le bonheur."  
 Mais bientôt sur sa joue un pleur  
 Se fait jour en pensant à sa belle Princeesse,  
 Pour lui perdue—ô cruelle détresse !  
 Et qu'il lui faut chercher où ? . . . . dans le monde  
 entier !  
 ue doit-il faire hélas !—Lors un vieux chevalier,  
 Qui depuis fort long-temps ne porte plus les armes,  
 Mais de Cléomadès qui comprend les alarmes,  
 Lui dit que dans Salerne, il s'en souvient très bien,  
 Il existe un sage astronicien  
 Dont la science est très profonde,  
 Il peut savoir par lui le sort de Claremonde.  
 Ce doux rayon d'espoir Cléomadès soudain  
 L'embrasse, et dès le lendemain, .  
 Il ne balance pas à se mettre en campagne.  
 Les trois filles d'honneur, avec leurs trois époux,  
 Plus tard viendront le rejoindre en Espagne,  
 Si le destin pour lui devient plus doux  
 Et lui fait retrouver sa perle sans seconde,  
 Sa Claremonde !

Voilà donc chevauchant et par monts et par vaux  
Notre Cléomadès en songeant à ses maux.  
Quand on promène seul une douleur interne,  
On s'inquiète peu dans ses tristes humeurs  
Du pays qu'on parcourt d'admirer les splendeurs.  
Or de Cléomadès le but était Salerne.

Au bout de quelques jours  
Il arrive dans les faubourgs,  
Et de St. Julien il descend à l'image.  
Près de son hôte, il s'informe du sage :  
" Ah ! nous l'avons perdu depuis un an, Seigneur !"  
Répond l'hôte, " et pour nous c'est un bien grand  
malheur,  
Il eut rendu, sur ma parole,  
A la raison une bien belle folle,  
Dont notre prince est amoureux,  
Et qu'il veut épouser quand même,  
Quoiqu'elle soit, dit-on, d'assez bas lieux,  
Mais lui ne s'en soucie . . il l'aime !"

Du beau Cléomadès ne dirai la douleur  
En apprenant la mort du sage,  
Il s'en fallut bien peu qu'il ne perdit courage  
Oyant un aussi grand malheur.  
Si que son hôte en le voyant rêveur,  
Lui raconta pour le distraire  
L'histoire du bossu, de la belle étrangère,  
Et comment le Roi Mendulus  
De l'adorable fille a juré *mordicus*,  
De faire incessamment sa Reine,  
Et de tous ses Etats la noble Souveraine ;  
Comment en apprenant un aussi grand honneur,  
Et pour elle un si grand bonheur,

Cette personne si jolie  
Sur son chemin a trouvé la folie.

De Cléomadès ce récit  
A calmé la douleur, a raffaini l'esprit.

On doit penser qu'il ne se fait pas faute  
Sur tous les tons d'interroger son hôte,  
Qui, charmé de trouver un auditeur courtois,  
Finit par lui parler de ce cheval de bois  
Trouvé près du bossu, que le Roi de Salerne  
A fait ferrer comme un joujou moderne.

Notre Prince à ces mots  
Saute au cou de son hôte, et lui dit plein de joie :

“ Dans ce pays c'est le ciel qui m'envoie,  
J'ai des secrets certains pour guérir tous les maux  
Qui dérivent de la folie ;

Votre fortune est faite, ici je le publie,  
Et la mienne aussi donc !—Il faut mettre soudain  
Cette énorme affaire en bon train,  
Et m'aboucher à votre Souverain.

Mais comme à l'aspect de mes armes,  
Il pourrait bien n'avoir confiance en mes charmes,  
Procurez-moi robe de médecin,

Et le bonnet avec ;—couvrirai mon visage  
D'une barbe postiche,—et passerai pour sage.

Quand au succès il est certain,  
Ou bien j'y perdrai mon latin :

Je réponds de la cure,  
Et ta fortune est faite, ami, la chose est sûre,  
Car des présents du Roi  
Une égale moitié sera ta part à toi !”

L'hôte bien vite a fait le nécessaire.  
Cléomadès est un savant en us ;

Notre hôte alors se rend chez le Roi Mendulus,  
Et lui conte, en faisant mousser son savoir-faire,  
Qu'est descendu chez lui ce matin un docteur  
Qui dit qu'il est certain de guérir sa maîtresse.  
"Chez toi, va le chercher," dit le Roi, "le temps  
presse,  
Vite amène-moi sa grandeur!"

Cléomadès, muni du gant de Claremonde,  
Marchant comme un docteur de science profonde,  
Et non comme un olibrius,  
Portant en main une longue baguette  
Qui possède, dit-il, mainte vertu secrète,  
Est conduit au palais devant le Mendulus.  
Ce prince au grand docteur fait un accueil honnête.  
"Il pourra des grandeurs atteindre jusqu'au faite,"  
Lui dit-il, "s'il parvient à rendre à la raison  
Des belles la plus belle—oui, sans comparaison."  
"Sire! ma science est profonde!"  
A dit le modeste docteur :  
"Je suis connu de par le monde,  
Et nul de mon savoir ne fut à la hauteur."  
Le Roi donc le conduit soudain à Claremonde ;  
Mais la Princesse en voyant l'étranger  
Redouble de fureur, redouble de folie,  
Et tout à coup retombe en sa mélancolie,  
Dit qu'elle veut mourir ;—qu'elle ne veut manger,  
Puis après dit au Roi : "Me trouvez-vous jolie ?  
—'Oui,' dites-vous, eh ! bien faisons donc chère-  
lie !"  
Et puis elle lui tient des propos amoureux  
Suivis bientôt de cris affreux.  
"Vous le voyez, docteur!" dit le Roi de Salerne ;

“ Elle est folle, voyez ! . . . comme son œil est terne  
Maintenant !—regardez ! le voici tout hagard !  
En son repos pourtant si doux est ce regard ! . . . ”

“ Ne vous étonnez de rien, Sire,  
Mon pouvoir est si grand,—si grand est mon empire  
Sur les fous,—que dans un instant  
Je m'en vais la calmer,—en lui montrant ce gant ! ”

Et ce disant, il s'en vient auprès d'elle,  
Et porte le gant sous ses yeux,  
Pour le lui faire sentir mieux.  
A l'aspect de son gant, la belle  
Du médecin envisage les traits,  
Et de suite, malgré la robe,  
Et malgré le bonnet, et le tout qui l'englobe,  
Reconnait son Cléomadès.

Aussitôt, ô prodige !  
Elle se calme, et du faux médecin  
Nonchalamment prenant la main,  
Comme pour s'appuyer contre un dernier vertige,  
Elle la presse tendrement,  
Et comble ainsi de bonheur son amant.

“ *Phyficien !* ” tout à coup lui dit-elle,  
“ Ton gant m'a fait grand bien—ce n'est pas bagatelle  
Pour moi ; c'est plus que le Pérou  
C'est sûr ! . . Mais te tiens aussi fou,  
Sur ma parole,  
Qu'on dit que je suis folle.

Tu fais ici l'important, je le vois,  
Et pourtant mon cheval de bois  
En fait plus que toi d'aventure,  
Tant est savante sa nature !  
Je voudrais bien le voir disputer avec toi  
Devant le Roi !

Il raisonnerait mieux qu'un moine,  
S'il pouvait de Séville encor manger l'avoine !”

En tenant ces propos comme en son désarroi,  
 La jeune Claremonde  
 Levait au ciel les plus beaux yeux du monde,  
 Son frais visage avait repris  
 Sa céleste beauté, son charmant coloris,  
 Et Mendulus, de plus en plus épris,  
 Disait au médecin : “ Sauvez tout ce que j’aime !  
 N’est-ce pas vrai qu’elle est d’une beauté suprême ! ”  
 — “ Oui, certes, ” dit le médecin,  
 “ En elle tout paraît divin !

Et j'ai vu rarement un si joli visage.  
Mais votre Majesté comprendra, je le gage,  
Que tout d'abord il faut avoir, en vérité,  
L'air de faire à sa volonté,  
Pour pouvoir arriver à l'instant favorable  
Où son esprit n'étant plus irritable,  
Il deviendra facile lui donner  
Ce qui de la raison doit lui rendre l'usage,  
Et pour jamais désarçonner  
Ses propos discordants si mêlés d'alliage." Mendulus du docteur trouve l'avis fort sage,  
Et lui dit qu'en ce sens il est bon d'ordonner.  
Alors le faux docteur lui dit : " Belle Treuvée,  
Je ne refuse point, ce n'est pour moi corvée  
De disputer avec votre cheval ;  
Il m'est arrivé dà, c'était original  
Converser avec carpe œuvée  
D'un tour d'esprit très libéral.  
Contre tels animaux soutenir une thèse  
Est, soit dit entre parenthèse,

Chose assez difficile en ce qu'ils sont toujours  
Aux raisonnements un peu sourds,  
Mais si sur ce terrain on ne peut les convaincre,  
Par l'adresse, le crois, on peut souvent les vaincre,  
Adonc faites ici venir votre cheval !”

“ Ah ! pauvre bête ! ah ! drôle d'animal ! ”  
Dit Claremonde, en éclatant de rire ;

“ Mon cheval, je dois te le dire,  
Vaut mieux, rien qu'en son front, que ta carpe au  
total.

Il ne se laisse pas conduire,  
Ni par nul paltoquet séduire,  
Mais il aime, c'est là son goût,  
A se faire porter partout  
Par des ânes de ton espèce ;  
Adonc va le chercher et bien le tiens en laisse,  
Et puis reviens pour calmer mon ennui,  
Si tu l'oses, grigou, disputer avec lui.”

Cléomadès alors à Mendulus dit : “ Sire !  
Rien ne résiste à mon savoir,  
Et dans cette folie il m'est aisé de voir  
Que cette jeune femme a vu dans son délire,  
Et c'est cela qui lui fait mal,  
Un cheval !  
Daignez donc pour complaire à sa mutinerie,  
Ordonner qu'on amène ici  
Un cheval de votre écurie,  
Et bientôt nous aurons vu si  
Cette douce condescendance  
Met fin à son extravagance.”

Mendulus, qui se croit très fort,  
Lui répond : “ Cher docteur ! je crois sans nul effort  
Deviner mieux que vous, ce qu’elle veut nous dire.

Vous aller voir ! je suis malin Messire ! ”

Alors il ordonne en sournois  
D’apporter au jardin fus ! le cheval de bois.

Puis s’approchant de la Princesse :  
“ Belle Treuvée ! ” a-t-il dit, “ le cheval  
Dans votre appartement, et ce serait fatal,  
Pourrait se conduire assez mal,  
Descendons au jardin doucement, rien ne presse,  
Il fera là dans un moment,  
Puisque tel est votre agrément ! ”

“ Petit Roi ! mon ami, ” rétorque Claremonde,  
“ Tu raisonnes bien mieux, meilleure est ta faconde,  
Que ce benêt physicien  
Qui, je le crois, n’est bon à rien.  
Viens, mon enfant, ” ajoute-t-elle,  
Avec un regard enchanteur,  
“ Et donne-moi le bras, ne suis-je pas ta belle ?  
N’es-tu pas mon adorateur ? ”

Mendulus, enchanté d’être dans sa faveur,  
Prend son bras, sur lequel elle appuie avec grâce,  
Tandis qu’elle menace  
De son autre main le docteur,  
Qui, lui, très gravement s’avance sans rien dire ;  
Et tous les courtisans de rire !  
On arrive au jardin tout le monde à la fois.  
Bientôt sur la pelouse est le cheval de bois.  
Sitôt que le voit la Princesse

Elle l'embrasse et lui fait grand salamalec :  
 " Oh ! mon cher ! " lui dit-elle, avec vive tendresse,  
 " Comme te voilà maigre et sec !  
 On t'a laissé mourir de faim, c'est chose sûre,  
 Mais je vais t'en donner du foin, de la verdure,  
 Que c'est méchant à vous, ô Roi !  
 D'avoir ainsi laissé mourir mon palefroi ! "

Sur ce, la belle Claremonde  
 Aux yeux de tout ce monde,  
 Va ramasser des herbes et des fleurs  
 Pour le cheval de bois objet de ses faveurs.  
 Pendant ce temps avec mystère  
 Cléomadès va trouver Mendulus,  
 Et lui dit à l'oreille : " En cela seul j'espère,  
 Car dans cette bouteille est l'esprit, le virus,  
 Ou, si mieux vous aimez, la lie  
 De la folie.  
 Or, quand on a trop bu, le seul remède au mal  
 Est de reboire encor pour le moins un bocal.  
 Ça paraît épatant ! que méthode pareille ! . . .  
 Il n'en est pas moins vrai que c'est une merveille,  
 Qui portera mon nom, ma gloire, et cætera  
*Sæculorum per sæcula.*  
 Adonc si nous pouvons à votre chère amie  
 Faire avaler dans peu ce trésor de chimie,  
 Sitôt que son gosier sentira la chaleur  
 De cette adorable liqueur,  
 A la raison elle sera rendue,  
 Aussi vite, c'est sûr, que l'éclair fend la nue ! "

Pendant que se brassait ce sublime *a parte*,  
 Claremonde de son côté

De sa raison semblant recouvrer l'étendue  
A changé de folie, et feint d'avoir enfin

Grand' confiance au médecin.

“ Oh ! cher physicien ! ” lui dit-elle, “ ô grand  
homme !

Si du savoir voulez gagner la pomme,  
Secourez-moi, j'ai confiance en vous.

Sur ce cheval prenez-moi, vertuchoux !  
Et tirez-moi des mains de cette populace  
Qui me fatigue et qui me lasse.  
Sur son front trouverez, corbleu ! ma guérison,  
Et de suite au galop reviendra ma raison ! ”

“ Que faut-il faire ? ô Roi ! je vous con-  
sulte, ”

A dit Cléomadès.—“ Monter sur le cheval, ”  
Lui répond Mendulus, “ et le remède occulte  
Le lui faire avaler, ma foi, tant bien que mal ! ”

Sur ce, le Roi prend la Princesse  
Et la passe au docteur avec assez d'adresse ;

Lui, l'asseoit bien sur le cheval,  
Et puis il feint d'aller chercher à son frontal

L'indicible merveille  
Qui bien tranquillement gifait dans la bouteille.

Cric crac !

Il tourne vite la cheville ;  
Et le cheval quittant aussitôt son bivouac  
S'élève dans l'air et frétille.

Qui fut étonné ? . . . Mendulus !

Sa cour et lui pouffent des cris confus ! . . .  
Cléomadès alors jetant sa barbe à terre,  
Dit au Roi Mendulus : “ Je suis Cléomadès,  
Prince d'Espagne et d'autres lieux, exprès

Venu pour enlever cette belle étrangère,  
Elle même fille de Roi,  
Qui m'aimant ne pouvait vous épouser, ma foi !"  
Disant ces mots, jusqu'à perte de vue  
Il laissa son cheval monter devers la nue,  
Et très surpris le Mendulus  
Rentra chez lui, passablement confus ! . . .

En traversant ainsi le monde,  
Cléomadès et Claremonde  
Etant l'un de l'autre amoureux  
Conjuguèrent à qui mieux mieux  
Dans presque tous ses temps le gentil verbe : "J'aime !"  
Ce fut pour eux plaisir extrême.  
A Séville nos amoureux  
Le lendemain descendaient tous les deux  
Frais et dispos. Le Roi d'Espagne  
Et la Reine qui l'accompagne  
Bien tendrement les pressent dans leurs bras,  
Car les revoir pour eux était un grand soulas.  
Comme les jeunes gens, ma foi, grillaient d'envie,  
Au plutôt de marcher à l'amble dans la vie,  
On accéléra leur hymen,  
Et l'on mena les choses de la sorte  
Que de l'amour, de son Eden,  
L'archevêque le lendemain  
Saintement leur ouvrait la porte.  
Si je voulais allonger mon récit,  
Et vous prouver à tous que je suis érudit,  
Je vous dirais comment passa la matinée,  
Les jeux divers aussi de la journée,  
Comment fut le repas, les mets qu'on y put voir,  
Mais ce serait trop long ;—je passe vite au soir

Pour vous parler de la musique  
Qui, m'assûre-t-on, fut unique,  
En abrégé voici ce qu'en ai pu savoir.

A ce concert des épousailles  
On entendit d'abord harpes, rotes, canons,  
Tabours sarrafinois, cymbales, tympanons,  
Puis estives de Cornouailles ;  
Puis rubélès, cors, et demi-canons,  
Doucines et grosses araines,  
Ce qui plut beaucoup aux deux Reines ;  
Puis le psalterion,

Le roi des instruments, leur damant le pion,  
Puis la flûte de Béhaigne,  
Et la mandore et le flaios,  
Voire la gigue d'Alemagne  
Qui fatiguaient parfois les doux échos.

Avec des instruments de nature pareille  
On prétendait jadis qu'on plaisait à l'oreille,  
Mais je ne fais vraiment si l'on plaisait au cœur,  
Qu'en pensez-vous, ami lecteur ?

En sortant du concert la belle Claremonde  
Se retira dans un boudoir bien frais,  
Où dès qu'il eut dit bon soir à son monde,  
Vint la rejoindre enfin le beau Cléomadès.

Ma plume chaste ici ne veut inscrire  
Ce qu'en cette nuit là ces gens purent se dire ;  
Ils étaient amoureux, vous ne l'ignorez pas,  
Je les laisse entr'eux causer bas.

Une vieille chanson d'un faire assez précoce,  
Adresse aux conviés ce refrain aigre-doux :  
" Allez-vous en, gens de la noce,

Allez-vous en chacun chez vous,  
Notre fille est mariée,  
Nous n'avons plus besoin de vous !"  
De mon pupitre à la criée  
Je proclame ce fait en vers :  
Un tel dicton est un—outrage à l'univers !  
Aussi de mes héros après le mariage,  
Ne veux vous renvoyer, Messieurs, chacun chez vous,  
Sans vous en dire davantage,  
De vous en dire plus, voyez ! je suis jaloux.

Donc on fit envoyer un bien pressant message  
A Cornuant Roi de Toufcan,  
Lui disant que la belle Claremonde,  
Après avoir erré de par le monde,  
Était enfin sur le sol castillan,  
Et de Cléomadès l'épouse bien aimée ;  
Que de revoir son père elle serait charmée.  
Cornuant pour partir ne perdit pas un jour ;  
Puis à Séville avec sa cour  
Il arriva pour embrasser sa fille,  
Qu'il trouva, ma foi, bien gentille.  
Comme le Roi d'Espagne était un Roi courtois,  
Il y eut fêtes et tournois.  
Dans un de ces tournois de ce Roi de Castille  
On vit paraître une belle quadrille  
De chevaliers superbement vêtus,  
Mais qui, tous les quatre têtus,  
Persistaient à vouloir, sans raison ni sans rime,  
En ces lieux garder l'anonyme.  
Leur chef, moi je le fais, était Liopatris,  
Qui de Cléomadès voulait dans cette escrime  
Se venger,—mais alors il n'avait vu Maxime.

Quand il la vit, d'elle il devint épris,  
 Impunément on n'est pas bellissime !  
 Si que Liopatris dit à Cléomadès,  
     Un jour en levant sa visière :  
     " Votre sœur à mon cœur est chère,  
     J'admire beaucoup ses attraits,  
     Et si de Monsieur votre père,  
     Et de Madame votre mère,  
 Je pouvais l'obtenir j'en serais très charmé,  
 Surtout de votre sœur si pouvais être aimé."  
 Le Roi Liopatris était un fort bel homme,  
     Ce qui fit que Maxime en somme  
 L'agréa pour époux. Il fut très bien reçu,  
 C'est qu'il valait bien mieux que le vilain bossu !  
 Or, quelque temps après on fit les accordeilles,  
     Et puis bientôt les épousailles,  
 En sorte que ce fut des fêtes tous les jours,  
 Si que de peuple vint, ma foi, fameux concours.  
     Lyriadès et Gayette et Florette  
 Qui d'un époux chacune avait su faire emplette,  
     Toutes trois avec leurs maris  
 Qui de les posséder n'étaient du tout marris,  
     Vinrent aussi racheter la promesse  
 Faite à Cléomadès, et revoir la Princesse,  
     Et tous ces époux fortunés  
     Tous très satisfaits d'être nés,  
     Formèrent une cour aimable  
 Où l'on trouva toujours l'utile et l'agréable !

En quelques mots maintenant je finis,  
     Et comme un conteur bien appris,  
     Je vous dirai que la Géline  
 Qui, dit-on, possédait la voix la plus divine

F



Voire les trois gentils pouffins  
 Restés toujours bien enfantins,  
 Et le petit homme à la trompe,  
 Furent placés, si ne me trompe,  
 Ainsi que le cheval de bois  
 Dans le garde-meuble des Rois  
 D'Espagne.

De nos jours on le fait, on joue à qui perd gagne.  
 Or, comme feu monsieur Vautour,  
 Me suis laissé dire qu'un jour  
 Au palais il y eut un immense incendie,  
 Au beau milieu duquel on entendit  
 Délicieuse mélodie,  
 C'était notre Géline hélas ! rendant l'esprit.  
 On entendit aussi lorsque se tut la pompe,  
 Un son strident, perçant l'écho,  
 Puis s'éloignant piano, piano,  
 C'était le dernier cri du pauvre homme à la trompe.  
 Enfin on entendit encore cette fois  
 Un bruit de vent épouvantable,  
 Un hennissement effroyable,  
 C'était le hurlement, c'était la triste voix  
 Modulée en mourant par le cheval de bois.  
 Tous ces faits là sont véritables,  
 N'allez les prendre pour des fables !  
 Depuis dans nos près, nos vallons,  
 Nous avons vu ce courfier non magique  
 Grimper dans l'air, c'est un fait authentique,  
 En forme d'immenses ballons.  
 Maelzel dont le nom est en si grande pompe,  
 A fait bien mieux encor que notre homme à la trompe ;  
 Et des Gélines donc ! . . . il en est jusqu'à trois  
 Qui chacune du chant dominant souveraine

Eussent pu certe au giron d'une Reine  
Tous les trois jours pondre trois fois,  
Une perle de choix.

Et maintenant il faut conclure au bout du compte,  
Et vous dire pourquoi vous ai narré ce conte  
De Claremonde et de Cléomadès  
Que nous tenons, le savez, d'Adénès.  
C'est pour vous dire et vous redire,  
Dussé-je un peu vous ennuyer,  
Que Chaucer, le premier Baron de cet Empire  
Y fut *puiser son Ecuyer*.

Et n'allez pas refuser de me croire,  
De l'Ecuyer daignez re-parcourir l'histoire,  
Vous y trouverez le grimoire  
De son cheval d'airain, dans mon cheval de bois,  
Tous les deux ont même harnois.  
Ne puis admettre, chose sûre,  
Comme un simple effet du hazard,  
Ou, si mieux vous aimez, comme un effet de l'art,  
Les mêmes faits, la même texture,  
Qui dans Chaucer ou bien dans Adénès  
Produisent les mêmes effets.

Après avoir décrit les *trois* merveilles,  
Adénès et Chaucer font *tout à fait pareilles*  
*Nombreuses observations,*  
*Et stupides réflexions,*  
Qu'en la bouche *du peuple* ils mettent d'aventure,  
Sur les *trois* dons, sur leur manufacture.  
Voyez Chaucer, du vers dix mille cinq cent dix  
Jusqu'au cinq cent soixante fix,\*

---

\* "Thus seyen the peple, and drawn hem apart."  
CHAUCER'S *Squyere's Tale*.

Et veuillez écouter Maître Adénès lui même  
Dont je cite ici le poème :

“ Gent de petit entendement  
Demandent à la fois comment  
Teles choses puent estre faites . . . .  
Aucun en sont tout esbahi :  
Et favés vous que je leur di ?  
Je leur dis que nigromancie  
Est moult merveilleuse clergie,  
Car mainte merveille en a on  
Faite pieça, bien le set on.”

Après cela, lecteurs, si ne voulez me croire,  
Ne vous enverrai pas, car ne suis un brutal,  
A Bath—à Coventry—dans quelque'endroit notoire  
D'une façon imprécatoire !  
Mais je vous enverrai d'Adénès au cheval,  
Au Manuscrit de l'Arsenal,  
Folio sept.—Sur ce, n'aurez pas de déboire.  
Et maintenant croyez ou non, ça m'est égal,  
De vous je prends congé mon benin auditoire,  
Car ici finit mon histoire :  
Jusqu'au revoir  
Bonsoir !

FIN.

# CONTES DE CANTORBÉRY



Traduits en Vers Français de Chaucer,  
par le Chevalier de Chatelain, trois volumes, avec  
un portrait de Chaucer d'après Stothard, et quinze  
illustrations sur les dessins de Ph. Calderon, R.A.,  
et H. S. Marks, gravés par George Dorrington.

Price ONE GUINEA, Basil M. Pickering,

196, Piccadilly, W.

---

## QUELQUES OPINIONS DE LA PRESSE.

SUR LE PREMIER VOLUME PARU LE

PREMIER JUIN, 1857.

EVERY true lover of poetry will remember with joy the first time he read the works of Chaucer. No poet more thoroughly English ever lived. His eye was open to all the noble and to all the humorous characteristics of our people, and he possessed the power of permanently impressing those characteristics upon his country's literature. Like a true poet, also, he was keenly alive to all the beauties of nature; and bird and flower, and all the changing aspects of the ever-changing year, had a charm for him. So sweetly has he sung of the daisy that a great modern poet has called it "Chaucer's flower." With all our best poets, in olden and in modern times, he has been an especial favourite. This "Morning starre of English poesie" was the delight of Spenser; Shakespeare honoured him; Milton revered him; Dryden loved, and, unfortunately, translated him into modern English. Later down in time, Keats, Scott, Coleridge, Words-

worth, and our own Tennyson have sung his praises; and now, as a quaint historian has it, "his fame is woxen great in the lond."

To introduce these noble tales to French readers—to lay open to them this great treasure-house of our riches—to make them acquainted with an author who is, we are sorry to say, too little known to his own countrymen, who owe him so much—to add this glorious poetry to the literature of his own country, is the object of M. de Chatelain in this noble translation. It must have been a labour of love, otherwise no foreigner could have overcome the difficulties which beset such a translation. Englishmen are too often kept away from the beauties of Chaucer by the obsolete nature of his language; yet here is a Frenchman who has overcome them all; who has drunk deeply of this "well of English undefiled," and now gives his countrymen the opportunity of sharing his delight. All lovers of our literature owe a large debt of gratitude to M. de Chatelain.

It would be out of place to occupy much of our space with French extracts; but we must give one or two specimens of this admirable and faithful translation. Here is a passage from Chaucer's well-known picture of the Clerk of Oxenford:—

"Yet hadde he but litul gold in cofre;  
But al that he might of his frendes hente,  
On bookes and his lernyng he it spente,  
And busily gan for the soules pray  
Of hem that gaf him wherwith to scolay.  
Of studie tooke he most cure and heede.  
Not oo word spak he more than was neede;  
Al that he spak it was of heye prudence,  
And schort, and quyke, and ful of gret sentence.  
Sownynge in moral manere was his speche,  
And gladly wolde he lerne, and gladly teche."

M. Chatelain's translation of the above is:—

"Tout ce qu'il recevait  
D'argent, de ses amis, toujours il l'employait  
En érudition, en livres d'importance,  
Priant bien entendu, pour tous ceux qui par chance  
Ouvraient à son esprit les portes du savoir.  
L'étude était pour lui l'aimant de son vouloir.  
Sobre de mots, tranquille était son éloquence,  
Et tout ce qu'il disait d'une haute prudence:  
Enseignant volontiers, volontiers apprenant,  
Et toujours et dans tout d'un bon sens surprenant."

The other passage which we shall quote is from Chaucer's portrait of the Mellere:—

"The mellere was a stout carl for the nones,  
Ful big he was of braun and eek of boones;

That preveede wel, for over al ther he cam,  
 At wrastlynge he wolde bere awaye the ram.  
 He was schort schuldred, broode, a thikke knave,  
 Ther was no dore that he wold leve of have,  
 Or breke it with a rennyng with his heed.  
 His berd as ony sowe or fox was reed,  
 And thereto brood, as though it were a spade.  
 Upon the cop right of his nose he hade  
 A werthe, and thereon stode a tuft of heeres,  
 Reede as the berstles of a sowe's eares."

The difficulties of such a passage can scarcely be over-rated: yet has the Chevalier succeeded, as our readers will perceive:—

"Solidement bâti d'os, de muscles, de chair,  
 C'était un fier luron que le meunier! C'est clair  
 Qu'il gagnait le bélier chaque fois à la lutte.  
 Epais, trapu, noueux, ayant tout de la brute,  
 Nulle porte pour lui n'avait trop lourd barreau,  
 Et de sa tête il eut jeté bas un poteau.  
 Sa barbe rouge avait le crépu, le revêche  
 De celle d'un renard, et de plus d'une bêche  
 Elle avait la largeur; sur le haut de son nez,  
 Perchait une verrue, et c'est en dire assez  
 Que dire qu'elle était de rouges poils couverte  
 Comme oreilles de porcs, et ce n'était beau certe."

In the same admirable manner, with the same large knowledge of the very idioms and peculiarities of our language, and with the same deep insight into the true spirit and meaning of the poet, has the Chevalier de Chatelain accomplished the whole of his work, which is a monument of skill, industry, and learning, and deep and reverential love. We wish the book all the success it so richly deserves: a better fate we could not desire for a publication which deserves so much.

We must not close this brief notice without calling attention to the excellent manner in which this English specimen of French printing is "got up." The type employed is that for which the name of Whittingham has become famous. M. Philip H. Calderon has supplied several characteristic and good illustrations; the frontispiece is the beautiful portrait of Chaucer by Stothard; and everything has been done which translator, artist, and printer could do to make the work worthy of the great name of our glorious old poet.—*Birmingham Daily Press*, June 5, 1857.

This is a translation of Chaucer's "Canterbury Tales" into French verse, by a perfectly competent person. It is a work of labour, but it is likewise a work of love; and, as such, it must be ever regarded with satisfaction. The present volume commences with the Prologue, and terminates with the Merchant's Story. The reader must not expect the simplicity of the original, or the power which dwells in the ancient poet's page;

but he will find the sense duly rendered into metre of various values, and he will find also a great undertaking—for such it is—and a very difficult task satisfactorily accomplished. There are some well executed woodcuts in the volume, by Geo. Dorington, from designs made expressly for the work by P. H. Calderon; and, taken altogether as a literary and illustrated production, it is of a highly creditable character.—*The Observer*, June 7, 1857.

Of the first named work ("Les Contes de Cantorbéry") however, we have to say that we look upon it as the Chevalier de Chatelain's *chef-d'œuvre*. To render English prose into French, so as to give full effect to the idiom, is no easy task, but to turn English poetry into pure and elegant French phraseology, so as to make the work as clear and decisive in meaning as it is in the original, is a task of such immense difficulty, that any one attempting it may be excused, if he should in many respects fail. The Chevalier de Chatelain, however, so far from failing, has made our old and valued father of poetry so French by this translation, that his countrymen may take up the "Canterbury Tales" and understand them just as easily as an Englishman can by reading the original. No one but a master of the two languages could have effected this result; but the Chevalier, having so done, proves himself to be such a master in every respect and particular.—*Bell's Weekly Messenger*, June 13, 1857.

The Chevalier is an indefatigable scholar, and literature owes him much gratitude for the various new ways he has pioneered and opened for the general benefit. His translation of "Gay's Fables" has been worthily eulogised by the entire British press; and an equal amount of praise is now due to the version of the "Canterbury Tales" from the original of quaint old Chaucer. The volume is handsomely got up, and is embellished with a good steel engraving of Chaucer's portrait.—*Reynolds's Newspaper*, June 13, 1857.

We have already noticed the successful translation into French verse of "Gay's Fables" by the Chevalier de Chatelain; and we this day announce an undertaking by the spirited translator of far greater magnitude and more difficult execution. We verily believe that no foreigner but M. de Chatelain could have accomplished it, for it required not only a thorough and intimate knowledge of both languages, joined to poetic genius, but entailed on the translator a previous laborious study of the obsolete idiom of Chaucer—an author whom Englishmen themselves scarcely take the trouble to read and understand, and thus remain in ignorance of the great poetical endowments of the Father of English poetry. The "Contes de Cantorbéry en vers Français" will stand as a lasting monument of M. de Chatelain's skill, industry, and learning. He did not shrink from attempting a most extraordinary literary feat, and has succeeded, with imperishable honour to himself, and will meet, we do not

doubt, with the deserved approbation and applause of all enlightened friends of literature.

The volume is embellished with a fine portrait of Chaucer, by Stothard, with admirable illustrations by Calderon, and the famous Whittingham type has been employed, so that it also possesses every outward requisite to recommend it.—*Maidstone and Canterbury Journal*, June 13, 1857.

The difficulty of rendering the English of Chaucer into French verse will be understood by a trial. Take any dozen lines and try to translate them into good French, and yet to preserve the English ideas, and the formidable nature of the task, so boldly undertaken and so successfully accomplished by the Chevalier de Chatelain, will be understood. It is a monument of industry, taste, and skill, and will introduce to thousands of his countrymen works hitherto unknown to them, and which, indeed, few Englishmen have read through.—*The Critic*, June 15, 1857.

This volume, containing as it does, the one half of our own Chaucer's poems translated in a most masterly manner, illustrated with some very spirited engravings, and with a beautifully finished portrait of the author after Stothard, R.A.—*The Epworth Herald*, June 18, 1857.

About a dozen of the rare and beautiful "Canterbury Tales" of Chaucer, ably rendered into French verse by a gentleman of known tastes and admitted ability, is a novelty as flattering to us as it must be a worthy and acceptable boon to the translator's own countrymen. In everything the volume does him the greatest honour.—*The Weekly Dispatch*, June 28, 1857.

We have for some time intended to call attention to a clever and most praiseworthy attempt to make our friends on the other side of the Channel acquainted with the poetic talents of Geoffrey Chaucer. To the Chevalier de Chatelain, the translator into French of Gay's "Fables," is due the credit of being the first to translate into "French of Paris," any of the writings of that quaint humourist and true poet. His first essay was *La Fleur et La Feuille, Poème, avec le Texte Anglais en regard, traduit en Vers Français de Geoffrey Chaucer*: and the success which has attended this short work has tempted him to the bolder task of translating the "Canterbury Tales;" and we have now before us *Contes de Cantorbéry, traduits en Vers Français, de Geoffrey Chaucer, par Le Chevalier de Chatelain*, Vol. I. The work, as a mere literary curiosity, is deserving of some attention; but it has also in the skill exhibited by the translator, yet higher claims to notice.—*Notes and Queries*, July 4, 1857.

We have been startled in our time by a transformation of Shakespeare into French. The present volume, exhibiting the quaint tales of the Father of English poesy in the garb of the Gallic tongue, is, at first sight, not less startling; but on closer inspection it exhibits a far greater congruity of tone and style between the original and the translation than might have been

expected. The credit of this belongs to the translator, who is evidently perfect master of both tongues, and who has cast his translation in the mould of an idiom admirably adapted for the story he had undertaken to reproduce. The English reader who has French enough to appreciate the points of this translation will be not a little entertained by thus meeting an old friend with a new face. The pictorial illustrations of the volume, too, are admirably executed.—*John Bull*, July 11, 1857.

We give a cordial welcome to the first volume of Chaucer's "Canterbury Tales," translated into French verse by the Chevalier de Chatelain (Pickering), who has brought fine faculties and much culture to a task which he says has been the labour of his life. Apart from the merits of these translations, and their interest to scholars and poetic students, the volume is a handsome one, and has numerous characteristic illustrations from the pencil of Mr. P. H. Calderon, engraved by Mr. Dorington.—*The People*, July 11, 1857.

There was an English author who translated "Hudibras" into French, and an English lady who translated Voltaire's "Pucelle" into English. The feat accomplished by the Chevalier more surely resembles the latter, but it is one more difficult of accomplishment. The performer of it expresses his belief that it was his duty to raise an European monument to the Father of English poetry, by translating his "Canterbury Tales" into French verse. The chief difficulty in the Chevalier's way lay, he tells us, in this. Immorality being more lively than usual now-a-days, prudery is more the fashion than ever, and the Chevalier dares not venture to fling into the very face of this prudery terms which he found in Chaucer, "*trop peu vêtus*." This is good discretion; but, as he adds, the book is still not one for young ladies, though it may be read by women not too far advanced in that untranslatable science of *begueulisme*. The volume contains about a dozen of the stories, and it is a literary curiosity. There is, indeed, great inequality, but some of the lines are happily rendered, others are cleverly paraphrased; and if we object, here and there, to a passage or a turn of expression, we are not the less willing to acknowledge the taste, industry, and zeal which the Chevalier has devoted to his creditably-achieved enterprise.—*The Athenæum*, July, 18, 1857.

The name of Chaucer is sacred to the English nation as a most dramatic painter of the manners, and a profound satirist of the morals of his day. With his usual wonderful facility and skill, M. de Chatelain has given us this curious old writer in a French dress. And the publisher has, with infinite spirit, made the getting up of the volume—type, size, and illustrations, so admirably in accordance with the subject, that nothing further remains to be wished . . . . . the French nation will justly welcome this specimen of strong old English artists to their acquaintance, and will, doubtless, give it a place by Rabelais and Boileau.—*The Era*, July 19, 1857.

The translation is spirited, and in places follows the original only too closely. Whole tales might have been omitted with advantage.—*The Guardian*, July 22, 1857.

Peu d'Anglais connaissent les beautés de Chaucer. Le style vieux et suranné de ses œuvres, et la difficulté de comprendre un très grand nombre de mots est un empêchement pour plusieurs. La majorité des Français auront grâce à cet habile et courageux traducteur, M. de Chatelain, un avantage immense sur les Anglais eux-mêmes; ils pourront réellement goûter Chaucer sinon dans son style, du moins dans ses idées, dans sa forme; car de même que dans toutes ses autres traductions, M. de Chatelain s'est cramponné à l'original d'une manière vraiment admirable. Dans les "Contes de Cantorbéry" toutes les beautés de l'original ont été magnifiquement conservées, et la mesure des vers cadre beaucoup avec celle des vers anglais.—*Gazette de Guernesey*, 1 Août, 1857.

To undertake to convert Chaucer into French was a very bold thing. Even to English readers of the present day this joyous old poet is no easy companion. Five hundred years have so changed the character of our language, partly by adding new words, partly by dropping old ones, but chiefly, perhaps, by altering the terminations and the orthography, that it is some time before we recognize our present forms of speech in the poet of the fourteenth century. M. de Chatelain has been at great pains to understand his author, and has generally succeeded. This version, therefore, may assist many readers in getting at the general scope of Chaucer's stories. He has been very careful to make himself master of Chaucer's points, though afterwards he manages the narrative in his own way. He does not translate word for word, or line for line, though he has always the original before him, and is evidently swayed by extreme anxiety to represent faithfully the ideas and images of the poet.

Considerable allowances must be made for the different geniuses of the two languages. Here in England we enjoy far greater liberty, in a literary as well as in a political sense, than our friends over the water. Strictly speaking, they are not a poetical people, but when they do write poetry, they are cabined, cribbed, confined by so many laws, and usages possessing the force of laws, that it is difficult, if not impossible, for them to express certain natural and homely ideas, which to an English poet occasion no difficulty at all. A Frenchman, only, perhaps, can be aware of the extent to which this cast-iron system is carried. In *Hamlet*, to express the absolute stillness of midnight, Francisco says, "Not a mouse stirring." This the French consider mean and trivial, and one of their own poets clothes the same idea in the following amplification:—

"Tout est calme et l'armée et la flotte et Neptune."

This sounds equally absurd to us, because we never seriously

apply the name of Neptune to the ocean. The word sea, or main, or deep, would certainly have been used by an English poet. M. de Chatelain is not quite free from these conventional notions of his countrymen, as we discover immediately on opening the "Canterbury Tales." Chaucer says:—

"Whenne that April with his shoures sote,  
The droughte of March hath perced to the rote."

Here we have an allusion to the character, which, according to agriculturists, that month should have. "A peck of March dust," said our ancestors, "is worth a king's ransom." But this, we suppose, suggests very little poetry to the French mind, and therefore M. de Chatelain drops the idea of the month, and introduces the god of war, who, in the mythology, presided over it.

"Lorsque le jeune Avril a de ses douces larmes,  
Humecté le cœur sec de Mars, le Dieu des armes."

Thus again, in the character of the Shipman, Chaucer says:—

"By many a tempest hadde his berd be shake."

For which M. de Chatelain substitutes

"De tempêtes sans nombre étant sorti vainqueur."

Little touches like these, we here and there miss in M. de Chatelain's translating; but, upon the whole, he has rendered the original with great vigour and success. Whoever is acquainted with the "Canterbury Tales" must know that the rendering of them into any language suited to the taste of the present day is beset with extraordinary difficulty—especially the tales of "The Miller," "The Sompnour," and "The Reeve." These obstacles M. de Chatelain has surmounted very skilfully. Perhaps, in the whole work, there is nothing more ably managed than the early part of the Sompnour's tale: the preaching of the Limitour is described with extreme vivacity, as well as the arts of insinuation, the solemn hypocrisy, the affectation of learning, and the intrepid confidence with which the seller of pardons undertakes to forgive sins. The sick man's tale, the return of the pretty wife from church—her eagerness to rush into the kitchen, to provide all sorts of delicacies for the good man,—these points are brought out with singular ability by the translator. He slides over the denouement as well as he can, but all the story is given.

Perhaps the most remarkable part of the "Canterbury Tales" is the prologue. Here Chaucer exhibits his wonderful knowledge of character by bringing twenty-nine individuals before us, each with his peculiar idiosyncrasy, and the whole is grouped together, by mine host of the Tabard, so as at once to produce a complete picture, and a series of distinct portraits. Upon this

point M. de Chatelain has bestowed the greatest pains, and he has brought out very ably the features and colours of the original. Here we have laid open before us, as in a panorama, the grotesque aspect of the fourteenth century, side by side with its chivalry and its simple piety. The Knight is the model of his order, dwelling perpetually on feats of love and chivalry, the more sorrowful and tragical the better. The Squire, his son, more impassioned but less poetical than his father, flashes by us like a meadow of May, full of songs and flowers. The country parson may have been the original of Parson Adams and Dr. Primrose—at least, he is as simple and as good as either of them, and has still less, perhaps, of this world's goods. Near him stand the Pardoner and the Friar, the Wife of Bath, the Prioress, and the Franklin, all epicureans in their way, intent on making the most of their opportunities. These individuals with their confessions, their jokes, their bantering of each other, their gloomy devotion or their boisterous drunkenness, make short the road to Canterbury.

In the volume before us, M. de Chatelain has advanced as far as "The Merchant's Tale," and may therefore be said to have familiarized himself with his author, who, until now, has been a sealed book to continental readers. As far as translation can reveal a poet's character, they will see what the genius of England could achieve in the fourteenth century. Chaucer was determined to lay the whole world under contribution—he borrowed materials from all sides, from ancient history, from Italy and France, and, occasionally, even from the Bible. If he was not always serious, he was always in earnest. Sometimes he has recourse to the lowest comedy, or even farce, to excite merriment, and sometimes he touches upon the deepest and tenderest pathos. At some of his pages it is impossible not to laugh, at others it is equally impossible not to shed tears. His *Griselda* lays hold of your sympathies as powerfully as *Lear* himself. We have not compared every part of the translation with the original, but it everywhere reads pleasantly, and never suffers us to forget that we are reading Chaucer. This, in our opinion, is a very great merit. We ought to remark that several of the illustrations are clever and characteristic.—*Sunday Times*, August 2, 1857.

Some weeks ago we noticed a translation, by the Chevalier de Chatelain, of Chaucer's tale of the "Leafe and the Floure." Since then the first volume of the translation of the "Canterbury Tales" has appeared. Highly as we thought of the first-named work, we must confess that the latter has far surpassed any conception we might have formed of the attempt to translate the quaint old style of the Father of English poetry into a language so little adapted to the style as the French. The Chevalier, however, has succeeded most completely, and we have no doubt that his book will be eagerly read by his countrymen. For the English student of French we can recommend it as a

perfect treasure, since the manner in which it is written will afford a pleasure in the perusal, and a purity of French rarely to be met with, which he may study with great advantage. Apart from the merit of the translation, it is a work of a very high literary character, and one which we can heartily recommend to the lovers of French literature, and to those of our English readers to whom Chaucer's magnificent poem is unknown, as a very excellent substitute for the original. We sincerely congratulate the Chevalier upon his great success.—*The Lady's Newspaper*, August 8, 1857.

Although no mention is made of the fact in the title-page or preface of this volume, we believe M. de Chatelain is the author of a charming translation of the "Flower and the Leaf," which appeared some months since. The present volume contains a portion of the "Canterbury Tales," ending with "Griselda." The rest, it is to be hoped, will follow in due course. The best things in Chaucer, that is to say, the spirit and form, which make himself unlike all others, as in every great genius, are untranslatable. That being granted, we are willing to give all attention to the adventurous lover of letters who has given the necessary labour to such an undertaking as a translation of the "Canterbury Tales." Let no reader think our translator is unfit for his task, because he spells Canterbury wrong. It is a French peculiarity to spell all proper names of other nations improperly.

The translation appears to us not only faithful to the spirit of the original, but generally to the form. An air of fourteenth-century strength and quaintness pervades the French. It is but fair to show the reader how some of the most famous passages are rendered. Take, for instance, from the death of Arcite:—

"Quel immense chagrin ! Quelles cruelles peines  
J'ai dû souffrir pour vous, et pendant si long temps !  
Las ! Reine de mon cœur que d'espérances vaines !  
Et pour mourir pour vous encore avant le temps !  
Oh ! qu'est-ce que le monde ? Et que demande l'homme ?  
Hier joyeux avec l'objet de son amour,  
Et puis demain tout seul faisant un dernier somme  
Dans le tombeau, privé de la clarté du jour.  
Adieu ma douce amie ! Adieu mon Emilie !  
Et tenez, doucement prenez-moi dans vos bras,  
Et pour l'amour des Dieux hélas !  
Oyez ce que je dis, oyez, je vous supplie !"

Compare this with our own well-known

"Alas ! the wo ! Alas, the peines stronge  
That I for you have suffered, and so long ?  
Alas the deth ! Alas mine Emilie !  
Alas departing of our compaignie," &c.

The whole of this passage is almost adequately rendered, with the exception of those matchless lines,—

“What is this world? What axen men to have?  
Now with his love, now in his colde grave  
*Alone withouten any compaignie.*”

To quote a different kind of writing, M. de Chatelain's translation is perfect. In such as the following. The description of the Miller in the prologue:—

“Solidement bâti d'os, de muscles, de chair,  
C'était un fier luron que le meunier! C'est clair,  
Qu'il gagnait le béliier chaque fois à la lutte.  
Epais, trapu, noueux, ayant tout de la brute,  
Nulle porte pour lui n'avait trop lourd barreau,  
Et de sa tête il eut jeté bas un poteau,” &c. &c.

This and the rest of it are as like the original as anything written in French can be to anything in English. The book is beautifully printed, and the few engravings scattered through it are good both in design and execution. M. de Chatelain seems to be fully aware of the difficulty of his task, and has well studied all the best English editions of Chaucer. He includes the story of “Gamelyn” in the “Canterbury Tales,” which is, however, omitted by most of them.—*The Globe*, August 6, 1857.

It is evident that the Chevalier undertook no light task in attempting to translate the work, and in our opinion he has achieved a success commensurate with the difficulty and greatness of the undertaking.—*The Englishwoman's Review*, August 22, 1857.

This work is truly a literary curiosity, the magnitude of the task can hardly be over-estimated, the way in which the gigantic task has been performed can hardly be too highly praised. Truly and admirably has it been said by Newman, “that translation in itself is a problem, how, two languages being given, the nearest approximation may be made in the second to the expression of ideas already conveyed through the medium of the first. The problem almost starts with the assumption, that something must be sacrificed, and the chief question is, what is the least sacrifice?” This truly is the question, and this question, assuredly, the Chevalier de Chatelain must oftentimes have asked himself; for in the translation the original suffers the least possible injury; indeed, to many an Englishman Chaucer will be more clear, and be found to possess more beauties, if read in this translation than in the original: and this is no slight praise.

We are by no means unaware of the idiomatic difficulties and the difficulties in the language of Chaucer to many an Englishman, but yet it is not without the most sincere regret that we confess how few of us strive to master these difficulties, more especially do we regret that Chaucer is almost universally neglected here in Oxford; and it is partly in the hopes that this noble translation may introduce some members of the University to an ac-

quaintance with the beauties of Chaucer, partly because we desire to pay this slight tribute to the talented translator, that we have noticed this book, which at first sight might appear to be one of but little interest or value in Oxford: here let us add that it would be eminently suited to any who propose studying the French language.

But to return to the book itself. The difficulties of Chaucer are so great, that by them, as we have said, many of his own countrymen are deterred from drinking of the sweet waters of that "well of English undefiled;" yet, in spite of all these difficulties, a foreigner has not hesitated to read his poetry—has mastered its numerous idioms, and has opened up to his own countrymen these old English stories, which so faithfully portray the customs and feelings of our ancestors in Chaucer's day. Now may the French share in the delight which English readers of Chaucer feel; now is this most glorious poetry added to the literature of France, and greatly is France enriched thereby. Before we give any specimens of the translation there is one peculiarity of Chaucer's verse to which we particularly desire to draw attention, as it adds but little to the difficulty of reading it, but must have been a most serious difficulty in the way of the translator: we mean the ruggedness and irregularity of the metre: but this, too, has the Chevalier completely overcome.

The first passage we shall quote is the well-known and faithful description of the Clerke of Oxenford:—

"Yet hadde he but litul gold in cofre;"<sup>1</sup>

The translation is as follows:—

"Tout ce qu'il recevait"<sup>1</sup>

This passage is full of difficulties, difficulties we are not afraid of over-rating, and yet how worthily has M. de Chatelain accomplished his task, which will remain as a lasting monument of his vast learning, his untiring energies, his consummate skill, and his deep and reverential love for this "Morning Starre of English poesie."

We will give one more quotation:—The passage we have selected is that with which the Prologue to the "Canterbury Tales" opens:—

Whanne that April with his shoures sote  
The droughte of March hath perced to the rote,  
And bathed every veine in swiche licour  
Of whiche vertue engendred is the flour;  
Whan Zephirus eke with his swete brethe  
Enspired bath in every holt and bethe  
The tendre croppes, and the yonge sonne

<sup>1</sup> Voir dans un article précédent, page 70, ce passage cité en entier.

Hath in the Ram his halfe cours yronne,  
 And smale foules maken melodie,  
 That slepen alle night with open eye,  
 So priketh hem nature in hir corages;  
 Than longen folk to gon on pilgrimages,  
 And palmeres for to seken strange strondes,  
 To serve halwes couthe in sundry londes;  
 And specially, from every shires ende  
 Of Engelond, to Canterbury they wende,  
 The holy blisful martyr for to seke,  
 That hem that holpen, whan that they were seke."

The passage is thus beautifully rendered:—

" Lorsque le jeune Avril a de ses douces larmes  
 Humecté le cœur sec de Mars, le Dieu des armes,<sup>1</sup>  
 A la terre infiltrant ces sucs, cette liqueur  
 Qui font verdoyer l'herbe, et font poindre la fleur;  
 Lorsque le frais zéphir a de sa molle haleine  
 Avivé le bosquet et chatouillé la plaine,  
 Eveillant le bouton, que soudain le soleil  
 Caresse gentiment de son regard vermeil:  
 Quand les petits oiseaux de leurs voix dégourdies  
 Font redire aux échos leurs folles mélodies  
 Sans penser à dormir, tant de ces gais causeurs  
 La nature émue, et les sens et les cœurs,  
 Lors les gens tout dispos pour longs pèlerinages,  
 S'en vont courir la palme en de lointains rivages,  
 Vers des saints en renom, vers de sacrés parvis,  
 Venant de tous les points, et de tous les pays,  
 Et de chaque comté de la vieille Angleterre  
 Il s'en vont tous les ans devers le sanctuaire,  
 Où Thomas à Becket le glorieux martyr  
 Aux pieds des saints autels descendit pour mourir."

The foregoing quotations will give the reader some notion of the power and the beauty of the translation: we regret that there is one thing of which we can give him no adequate idea, namely, the perfection and beauty of the typography: the volume is such as can only be issued from the Chiswick Press, and this only when the name of Whittingham is joined with that of Pickering: attempts have been made of late to imitate Pickering's far-famed style, but these imitations have been far from successful: we know not how to explain it, but so it is.

<sup>1</sup> Si notre ouvrage a jamais une seconde édition, nous rem placerons ces deux premiers vers par ceux-ci qui se rap prochent plus du texte:—

" Lorsque le jeune Avril de ses douces ondées  
 A du cœur sec de Mars rafraîchi les idées," &c., &c.  
 LE TRADUCTEUR (Décembre, 1868).

Those who admire a really beautiful book, adorned with Stotthard's exquisite initial letters, would do well to possess themselves of the book before us.

The present volume contains about a dozen of the "Tales," and the concluding volume is shortly to appear, which we shall look for anxiously: in the meantime we must bid adieu to M. de Chatelain and his charming book.—*The Oxford Critic and University Magazine*, November, 1857.

## QUELQUES OPINIONS DE LA PRESSE

SUR LE SECOND VOLUME PARU LE

PREMIER JANVIER, 1858.

EVERY Englishman owes a debt of gratitude to the translator of Chaucer's "Canterbury Tales." He more than any other man has given his countrymen the means of obtaining a knowledge of English literature. A complete master of our language, and having a thorough acquaintance with all our best writers, he brings to his task the power of a master. To this we may add, that he has an intense love for his work, and thus enters thoroughly into the spirit of the author he translates. We cannot conceive a more difficult thing than the translation of Chaucer into French. It is bad enough, as has been amply proved by repeated failures, to put him into modern English. The labours of such men as Dryden, Pope, Wordsworth, and Leigh Hunt, are a standing proof of the small amount of good resulting from such attempts; and if they fail—as failed they have—who shall hope to succeed? Yet M. Chatelain has admirably succeeded in his more difficult task of clothing the old poet in a French dress. His translation is a monument of industry, of patience, of reverence, of love, and of skill. We have rarely read a better rendering of any author.

Believing, as we do, that the two nations will be more firmly united by this interchange of thought and learning, than by political combinations only, we most heartily rejoice in the execution of such works as the present. An exile cannot confer a greater blessing upon his native country, nor better show his gratitude to and admiration for that of his adoption, than by doing such work as M. Chatelain is now engaged in. He has already translated many of our poets, and now he introduces the Father of English poësie, the "Well of English undefiled," to France. We wish him every success, and trust that this version of Chaucer will be an encouragement for him to continue the work he has so admirably begun.

We cannot conclude this brief notice of a great undertaking without a word of commendation on the characteristic illustrations, from the pencil of P. H. Calderon and H. S. Marks. They add greatly to the attractiveness of the volumes.—*The Birmingham Journal*, January 9, 1858.

Chaucer will now, perhaps for the first time, be thoroughly appreciated in France; and M. de Chatelain has shown a wise judgment in reference to passages which, in our day and generation, are not considered fit for every eye.—*The Morning Star*, January 11, 1858.

We know of nothing of late years in the way of translation that has more scholarly merit and poetic beauty than the translation of Chaucer's "Canterbury Tales" into French verse, by the Chevalier de Chatelain. The second volume is before us, and upon perusing its pages we have found that the translator has fully maintained the high character he has gained, as one of the most arduous and untiring writers of the time.

We consider these volumes to be a noble monument of learning, research, taste, poetic skill, and unwavering perseverance; and we hail them as a valuable addition to our literature.—*The Epworth Herald*, January 21, 1858.

"LOOK ON THIS PICTURE

Tome I. 1857.

The Chevalier de Chatelain is greatly increasing in favour with English scholars, for he presents to them, in the most elegant French, the choicest compositions of their own language. Already has he tried his hand at the Fables of Gay and the Poems of Burns; and now the quaint old-fashioned verse of Geoffrey Chaucer is metamorphosed into admirable French by the painstaking Chevalier. Chaucer in French is indeed a curiosity; but whoever reads him page by page with the original, will find the spirit of the poem beautifully preserved, and the metre as exact as could be by any possibility be produced. The first volume of the "Canterbury Tales," which is now before us, contains about a dozen of those old English stories, most faithfully translated—and the second, on the eve of publication, will include the remainder of the series: thus completing one of the most classical works

AND ON THIS."

Tome II. 1858.

"Nothing gains by a translation but a Bishop," said the wit, and, therefore, even the cleverest endeavour to reproduce nationality in another language must fail. Indeed, Byron made it an earnest request, accompanied by a large bribe—that most cogent argument of all—that his poems might not be tortured by the "infernal" genius of one who rendered

"Wisp on the morass"

"a bundle of hay!" Shakespeare we have seen lately subjected, in Paris, to have "Romeo and Juliet" broken on the wheel of French "petit-maitre"-ism; in fact, it appears as if our great poets suffer posthumous penalties for sins done in the body by their intellectual remnants being "mouthed and mangled without mercy" by every alien linguist who thinks himself a master of our language, if he can only put the question "Did it rain to-morrow?" or reply to it, "Yes, it vas."

of the age, in a fresh and popular dress. It is impossible to compliment M. de Chate-lain too highly on his performance; and, great a favourite as old Chaucer always has been in this country, we very much question whether he will not find more readers now that he is in French costume, and embellished with some cleverly-executed illustrations.—*The Court Circular*, June 13, 1857.

Now, the idea of poor old Chaucer, with his thorough Anglo-Saxon quaintness and antiquely national phraseology, being "done" into French, puts us in mind at once of a pig in ruffles, a Yorkshire farmer in a harlequin's suit, or an old mastiff in a cocked hat, shirt-front and sword. The thing is incongruity personified, and even when well done, so grotesquely violates the consonance and harmony of the writer and the medium, by a breach of the Horatian maxim "*Denique sit quidvis simplex duntaxat et unum*," as to entail an inevitable assent to the censorious question—

"*Spectatum admissi, RESUM  
TEMATIS amici?*"

The Chev. de Chatelain has done his best, but translation, in such a case, can only be travesty. We can allow him to put Gay into Gallican periwig, and so long as he does not venture on Shakespeare or Swift, will even strain a point of liberality, and throw him in Pope, who had a good deal of the pouncet-box about him naturally; but to convert Chaucer's old trunk-hose poetry into silk-stocking flummery, and to put Spenser into French tights and patent leather is wretched. They never did the Chevalier any injury in their lives, and England has deservedly a great esteem for them; in mercy, therefore, to both the writers and their country, we entreat the gentle Frikell of the press not to juggle with their fame by his confoundedly dexterous transformation, but in mercy to let them alone!—*The Court Circular*, January 23, 1858.

[Inutile de dire que le RESUM TEMATIS appartient au *Court Circular*, il faut laisser à César ce qui est à César. Seulement nous hazardons une interprétation de ce fameux RESUM TEMATIS; cela pourrait bien vouloir dire (traduction très libre) CRAIGNEZ LE RESEAU: ce serait alors une sorte d'avis donné par le *Court Circular* aux publishers à ce qu'ils aient à ne pas envoyer à son office des ouvrages écrits en grec, en français ou en latin (le latin de cuisine excepté toutefois), le *Court Circular* ne sachant aucune langue morte, et presque pas la sienne, attendu . . . . attendu sa noblesse morbleu!—C. DE C.]

The same commendation which we bestowed upon the first volume of this most elaborate, accurate, and perfect translation, must be given to the last portion, which has only appeared within the last few days. All the characteristics, which we then defined, are presented with equal fidelity and force, making Chaucer quite as much a French as he has hitherto been exclusively considered a genuine English author. The Chevalier de Chatelain proves, indeed, by every new effort, that he is a master of English idiom, and he is as well versed in all the tropes and figures, rhythm and measure, of our household poetry, as he is in the literature of his own country; whilst he is never content unless turning the peculiar qualities he possesses to a good purpose, in making English talent as much appreciated in France as it has been for years past on its own native soil.—*Bell's Weekly Messenger*, February 6, 1858.

The industrious Chevalier de Chatelain has completed his most difficult task of translating into French the Canterbury Tales of Chaucer. This second volume is as cleverly executed as was the first. It will probably introduce England's earliest poet to a greater number of readers in France than he finds in England, where, like many others of our old authors, he is much more talked about than read. The translation is not literal—that would be impossible—but the translator has caught the spirit of the poet, and rendered his meaning, so far as it was capable of being expressed in a language whose genius is so essentially different as the French.—*The Critic*, February 15, 1858.

We record the simple fact, that the second volume of his translation of the "Cantorbéry" Tales, as he renders the title in French, does him great credit. There are evidences of great industry in it, and still more of sound judgment and good taste.—*Athenæum*, February 27, 1858.

An enterprising foreigner, the Chevalier de Chatelain, has now achieved a work which will greatly assist Englishmen in becoming acquainted with the hidden treasures of their greatest poet. The Chevalier has, in fact, removed the dust and cobwebs which prevented many a one from peeping into this treasure-chamber, by translating Chaucer's "rugged rhymes" into smooth French verse, softening down the grand old poet's crudities to suit modern delicacy, and, in short, offering a

version by which every person acquainted with French may assume the full credit of having waded through Speght's or Tyrwhitt's black-letter editions, without having undergone so formidable a task.—*Bownas's Pontefract Pictorial Magazine*, February, 1858.

This very handsome volume, printed in Mr. Pickering's best style, completes the arduous undertaking of the Chevalier de Chatelain, who, avoiding all that is literal or paraphrastic, has found wonderful equivalents to the nervous diction and quaint and playful spirit of the old poet. It is a little surprising to find the difficulties and the idioms of Chaucer so effectually understood, but to see them translated in so elegant and appropriate a manner is a triumph on the author's part not to be easily rivalled. The volume is also cleverly illustrated.—*The Weekly Dispatch*, February 28, 1858.

Comparatively few persons are aware of the imaginative riches to be found in old Geoffrey Chaucer. We have almost ceased to look upon poetry as a study, and take it up as we take up the last new novel, simply for the amusement of the hour. The best recommendation, therefore, we can now give a poet, is, to say that he is full of fun and amusement; and this we can, with the greatest truth, affirm of Chaucer, as every one will confess who has read the "Canterbury Tales." Spenser speaks of this great poet's works, as a pure well of English undefiled. This has ceased to be true. His English is no longer our English, and hence it is, that we neglect him. It may be all very well to maintain that an educated and intellectual people seeks in literature ideas rather than words; experience forces us to the conclusion, that the fact is exactly the reverse, because, if it were the case, we should be seen flinging aside our flimsy modern versifiers, and betaking ourselves to Master Geoffrey, with the greatest possible earnestness and enthusiasm. Let us just hear what Milton said of him, at a time when he was preparing himself to take the loftiest and most dangerous flight known to modern poetry. Looking in lone meditation over the world of song, he considers with himself whom, among the great makers of ancient and modern times, he would have the muse, like the witch of Endor, fetch from the realms of golden sleep, and bring bodily before him. After scanning the merits of Musæus and Orpheus, whom he dismisses in two or three lines, he comes to the great bard of London, and, as a sample of his works, alludes to the wildest, most strange, and fanciful of all the Canterbury Tales. He does not think it necessary to mention Chaucer's name; he deems it enough to allude to two or three characters and incidents in one of his extraordinary stories. He says:—

"Or call up him that left half told  
The story of Cambuscad bold,  
Of Cambell and of Algaïsife  
And who had Canace to wife,

That owned the virtuous ring and glass;  
And of the wondrous horse of brass,  
On which the Tartar king did ride."

With this tale M. de Chatelain judiciously commences his second volume. He has studied it very carefully, and renders its turns of thought and singularity of incident with great ingenuity and success. We regard this, in fact, as a very excellent specimen of translation. The only thing we miss, and must inevitably miss in all modern versions, is that archaic simplicity of style for which Chaucer is distinguished. This, in him, is not a mere affair of epoch. He would have exhibited much the same qualities had he lived in the Poultry, and written now. It is the natural expression of the mind, strong, clear, but full of singular fancies, odd comparisons, and vivid reflections of contemporary manners. When the horse of brass takes up his station in the courtyard of Cambuscan's Palace, and defies the whole population of the capital to stir him one inch, Chaucer takes occasion to show his reading, as also a little touch of his ignorance, by the remarks he puts into the mouths of the bystanders. He gives the name of Simon to the Trojan horse, but, in spite of this slip of the pen, he continues to awaken in the minds of his readers an immense variety of antique associations. However, let the reader take up M. Chatelain's volume and read all we unfortunately have of the story for himself. It is only a fragment, but a fragment which we would not give for any complete story of any other writer, if we except the marvellous author of the "Arabian Nights," where we find brazen horses endowed with equally wonderful powers. It was from, in fact, the same marvellous and prolific East that this splendid invention came to Chaucer. He learned it, probably, from some pilgrim or knight, who in the Holy Land, "had listened to it under the shade of palms, or among the Cedars and springs of Lebanon." When we have passed this story, and entered further into the volume, we come upon adventures of a very different kind. With some of these it was extremely difficult for the translator to deal. They belong to the same class with the story of the "Miller and the Two Clerks," and with that of Hendry Nicholas, the Carpenter, and the Carpenter's Wife," in the early part of the collection. But M. de Chatelain has thrown over the too startling ideas of the old poet a mantle of that peculiar phraseology, in which the French language excels. There, as Milton expresses it, more is meant than meets the eye. Our ancestors were a plain people, and called a spade a spade; but we, their descendants, though not at all disinclined to make use of the spade, prefer calling it by another name. M. de Chatelain has done his best to accommodate himself to the taste of our times, but without sacrificing the naive and primitive beauties of his original. A task, perhaps, more difficult still remained to be accomplished: we mean,

that of turning into verse the story of "Melibœus," and "The Parson's Tale." The latter, in point of fact, is a treatise on penance or penitence, and not a story at all. But the manner in which it is treated renders it highly interesting. Perhaps it is altogether impossible to understand, on several points, the character of our forefathers, without studying thoroughly what Chaucer calls "The Parson's Tale." M. de Chatelain has displayed great ingenuity in converting Chaucer's massive English prose into light and lively French verse. This he has done, partly by gliding easily over certain portions of the tale, and accommodating others to the necessities of metre. In one place, and in one place only, he found himself compelled to omit a passage, though of no considerable length. It has often been observed, with great truth, that the people of one country can never enter completely into the system of thought prevalent in any other. For example, it is impossible for us to appreciate the reasons which induce the French to maltreat or alter the proper names in use among other nations. But they always have done it, and we suppose will always persevere in their plan. Here is M. de Chatelain, who understands English better than most foreigners, but with Chaucer before him he changes names to suit French ideas. This Cambuscan is transformed into Cambynskan, and Elfata into Eltheta. But to be fair, we must confess that he has indulged very seldom in this fancy. His countrymen have destroyed some of the noblest names of antiquity, endeavouring to make them French. Thus the hero of the "Iliad" is transformed into Achille, Titus Livius, Tite Live, Quintus Curtius into Quinte Curce, and the greatest of all the statesmen of Hellas comes to us in French literature, with the ludicrous designation of Temistocle, for the h, though printed, is entirely dropped. The name of our capital, which in English makes a mouthful, dwindles down into Londres, and that of Shakespeare into God knows what. It is highly creditable to M. de Chatelain, that he has, generally, resisted the temptation to metamorphose the names he had to deal with, for which reason his translations possess a merit which we can attribute to no other French translations with which we are acquainted.—*The Sunday Times*, March 6, 1858.

We noticed the first volume of this work some time ago. It is in many respects remarkable. The author not only thoroughly appreciates the grand old English Poet, but has such a mastery over his own brilliant but unmalleable language, as to be able to mould it so as to give a wonderfully correct resemblance to the original. The quaint and obsolete French words which he introduces so happily in his translation remind one of early English. He softens as much as possible the coarseness of expression in Chaucer, and veils the indecency of idea. The new volume begins with the immortal story "left half told," the Squire's Tale. M. de Chatelain has evidently put forth his strength of affection to Chaucer in his version of it. It is admi-

nable. The typography is excellent, of course; and it is to be regretted that Chaucer is only an author for students, and not for family reading. This edition will, we doubt not, find a "fit" public, though "few," in the body of French literati.—*The Globe*, March 29, 1858.

Nearly five centuries have passed away since the Father of English Poetry wrote his "Canterbury Tales." His earlier works were principally translations from popular French and Italian writers, though the elegance and freshness of his style gave them the charm of original productions. Although the idea of the "Canterbury Tales" is evidently taken from Boccaccio, and the stories related by the different characters introduced are, in some instances, also of foreign origin, yet the description of the manners, and the mental features which distinguish the different pilgrims to the shrine of St. Thomas, are so vividly and skilfully portrayed, that we seem to feel personally acquainted with the various personages brought before us, and to become the companions of their journey. Few, indeed, are the poets of any age who have displayed a more discriminating knowledge of human nature, and in his life-like pictures we obtain a glimpse of the manners of the olden times that we should seek in vain in the stately pages of history. It is not to be denied that, in some places, his poetry is disfigured by coarseness and impurity, but we are not now to discuss the morality of Chaucer or the age in which he lived, but the merits of the translation given to the public by Le Chevalier de Chatelain, and of that we cannot speak too highly. It must have been no easy task for any foreigner to translate a work so full of obsolete words and old idioms; a work which is, indeed, almost in an unknown tongue, to many of our countrymen. M. de Chatelain has thoroughly mastered all these difficulties, and entered into the spirit of the original; and the result is a translation which must raise still higher his reputation as a linguist and as a poet. The typography and illustrations of the work are very creditable, and the volume cannot fail to be highly appreciated by the literary world. We present our readers with one of the illustrations, representing the Fair Canace and the poor Falcon, whose mournful tale is related in the Squire's story. We may also mention that M. de Chatelain has, in his literary researches, discovered the source from whence Chaucer derived this beautiful but unfinished story (a question which has long puzzled commentators). It belongs to Adénès le Roy, who flourished before Chaucer's time, and who wrote a poem called "Cléomadès," which, we understand, the Chevalier de Chatelain is now translating into modern French verse, with a view to publication; a fact which will give pleasure to all who are acquainted with his former translations.—*The Lady's Newspaper*, April 10, 1858.

The Chevalier de Chatelain—one of the most accomplished scholars of the day—has just completed his admirable transla-

tion of Chaucer's "Canterbury Tales." All the point of the original is preserved in the French version. Some time ago we noticed the publication of the first volume; we have now received the second, which completes the work. Both volumes are beautifully got up, and are illustrated with a number of clever designs by H. S. Marks. The work is published by Mr. Pickering, Piccadilly.—*Reynolds's Miscellany*, April 24, 1858.

A striking parallel in many characteristics might be drawn between the Normans and the Hellenes. They have both exerted a mighty and a permanent influence over the world. In both of them have been manifested a desire for limited monarchies and a strong spirit of aristocracy; in both we find the same undying energy and thirst for action; in both the same pride, daring, and taste for bravery. Between the two great poets of the two races there are likewise many points of similarity. Chaucer is to the early history of our own country what Homer is to the early history of ancient Greece. In both we have a vivid and faithful picture of the two peoples as they were in the days when these two poets lived: they both are remarkable alike for their truthfulness to nature and the accuracy with which they describe every object, even to a bird, a tree, a leaf; and the study of Chaucer might have the same influence over our drama that Homer had over that of Greece. But the Norman conquest had not been productive of good to our early literature. It had crushed the spirit of the people, and thereby, necessarily, also the national poetry;—but when the national spirit began to be once more formed, and the animosities of the Saxon and the Norman had grown less bitter, then, and not till then, did a national bard arise,—Chaucer, a Norman by descent, yet who, like Homer, was truly the poet of the people; in whose great work, the "Canterbury Tales," we see characteristics of the conquered and the conquerors united in one great and uniform whole.

Alas! Chaucer can no longer be called the poet of the people; his language is now no longer the vernacular language of Englishmen, and he is not now read as universally as he deserves to be; but we rejoice to see that the beauties of Chaucer will now be known in a land where they have hitherto been but little known—the land of our great allies across the Channel; for we have before us Chaucer's "Canterbury Tales" translated into French verse by the Chevalier de Chatelain, a name familiar to most of us as that of the talented translator of Gay's Fables; but the fame which he has achieved for himself by this and his other works must be now far surpassed if he but receive his due meed of praise for the faithfulness and the elegance with which he has translated the greatest work of the great Father of England's poetry. In a translation it is inevitable that the original should lose something, and the question which the translator must ask is, what is the least sacrifice? Ofttimes must M. de Chatelain have repeated this question to himself, for here we

have Chaucer presented to us in another language, and this with the least possible injury; indeed, so true is the translation, that we have no hesitation in saying that to many an Englishman the beauties of Chaucer would appear more vividly beautiful in this translation than in the original. A few passages will at once convey an idea of the execution of the whole. The first passage we have selected is a portion of the Squyere's Prologue, which consists in the original of thirty lines, here translated into twenty-eight. It will hence be seen that, while every idea has been most faithfully given, M. de Chatelain has thought himself at liberty (in such a case as this, where it is a plain metre, and not divided into stanzas) to deviate in this respect from his author, and we think wisely so:—

“‘Ey! Goddes mercy!’ sayd our hoste tho’,  
 ‘Now swyche a wyf I pray God keep me fro’,  
 Lo swiche sleighes and subtilitees  
 In wommen ben; for ay, as busy as bees  
 Ben thay us seely men for to desceyve,  
 And from a soth ever wol they weyve.  
 By this Marchaundes tale it proveth wel,  
 But, douteles, as trewe as eny steel.  
 I have a wyf, though that sche pore be,  
 But of hir tonge a labhyng schrewe is sche;  
 And yit she hath an heap of vices mo,  
 Thereof no fors, let alle swiche thinges go.  
 But wite ye what? in counseil be it seyde,  
 Me rewith sore I am unto hir teyde.”

The translation is as follows:—

“‘Dieu de miséricorde!’ a dit l’Hôte soudain,  
 ‘D’une femme pareille épargne moi le gain!  
 Que de ruses! voyez! et que de fourberies  
 La femme a pour couvrir toutes ses tromperies!  
 Pour se jouer de nous quelle subtilité?  
 Comme elle sait masquer toujours la vérité!  
 De ce digne Marchand le prouve bien l’histoire.  
 Je possède une femme aussi, moi, c’est notoire,  
 Bien que pauvrement née, oh! c’est du pur acier!  
 C’est fidèle à ne pas grimper sur un poirier,  
 Mais ça parle, ça parle, oh! comme une mégère,  
 Et renferme en son sein les vices de la terre;  
 N’importe, n’y puis rien; mais le dis entre nous  
 Je rongerai ce frein là bien souvent vertuchoux!”

In all cases where the tales are divided into stanzas the translation follows such division most strictly; our next quotation shall illustrate the way in which this part of M. de Chatelain’s gigantic task has been performed. The following stanza is the seventh of the Prioress’s Tale:—

"This litel child, his litel book lernynge,  
As he sat in the scole at his primere,  
He *O alma redemptoris* herde synge,  
As children lerned hir antiphonere;  
And as he durst, he drough him ner and neere,  
And herkened ever the wordes and the note,  
Til he the firste vers couthe al by rote."

The close and elegant translation is thus given:—

"Comme ce cher enfant dans son tout petit livre  
Epelait l'alphabet, en son école assis,  
Tout à coup il entend une voix qui l'énivre,  
La voix chantait : *Mater alma Redemptoris* !  
On apprenait alors aux plus grands cette antienne,  
L'enfant s'approche, écoute et bien qu'il ne comprenne,  
De suite apprend par cœur jusqu'à *stella maris*."

It may be that some will wonder that the last line is rendered as it is, but its correctness will be manifest to all who remember the commencement of the antiphon,—

"Alma Redemptoris mater, quæ pervia cœli  
Porta manes, et stella maris, ———."

We will content ourselves with giving one more quotation, which we will take from the Tale of Melibeus; it is interesting to see this tale translated into modern French, when it was itself a mere translation from *Le Livre de Mélébée et Dame Prudence*, and any of our readers who are curious in such matters will find two copies of this piece in French prose in the British Museum, MSS. Reg. 19, c. vii. and xi.:—

"Prudens answerde: 'Certes, wel I wot, attemperel wepyng is no thing defended to him that sorwful is, amongs folke in sorwe, but it is rather graunted him to wepe. The Apostel Poule unto the Romayns writeth, A man schal rejoyce with hem that maken joye, and wepe with swiche folk as wepen. But though attemperel wepyng be graunted, outrageous wepyng certes is defended. Mesure of wepyng schuld be conserved, after the love of Crist that techeth us. Senec: 'whan that the frend is deed,' quod he, 'let nought thin eyen to moyste ben of teers, ne to moche drye; although the teeres come to thine eyghen, let him not falle.'"

The translation is as follows:—

"Prudence a repliqué: 'Certes n'ignore pas  
Que raisonnablement on peut verser des larmes  
Quand on a des chagrins, des ennuis, des alarmes,  
Ou de maux un trop grand amas.  
Fut l'apôtre St. Paul, un galant gentilhomme,  
Un certain jour écrivit aux Romains

Que dans la vie un homme  
 Avec les gens joyeux doit s'égayer, tout comme  
 Des affligés il doit partager les chagrins.  
 Pleurer un tantinet, c'est bonne compagnie,  
 Mais pleurer à sanglots c'est bon pour la mégnie !  
 Il faut donc ne pleurer que convenablement,  
 Et non pas outrageusement,  
 La doctrine du Christ nous l'enseigne. Sénèque :  
 ' Au noir chagrin, sur toi, ne donnes hypothèque,'  
 Dit-il ; ' ton ami mort, ne laisse pas tes yeux  
 Etre humide de pleurs, c'est désavantageux.' "

The foregoing quotations will, we hope, suffice to give our readers some idea of how worthily M. de Chatelain has accomplished the task, the first half of which appeared last summer, and has now been speedily followed by the second and concluding volume.

We cannot close this notice without congratulating Mr. Pickering on the manner in which he has brought out this great work. The two volumes are remarkable for their typographical beauty and excellence. We may here add, for the information of such of our readers as are interested in the history of typography, that a catalogue recently issued by Mr. Pickering is printed in the celebrated type of Aldus, the famous Venetian printer. This is an age of revivals, and this attempt—the first for three hundred years—to revive the beautiful Italian printing, is one to which we wish all success.—*Oxford Chronicle and Berks and Bucks Gazette*, April 24, 1858.

It is the most truthful and reliable translation that has ever been produced.—*Reliquary*, p. 188, Derby.

..... To such as read French fluently the Chevalier de Chatelain's translation of the "Canterbury Tales" will prove of great service. For through its medium they will be able to read and enjoy Chaucer without that continual effort to interpret the true meaning of the poet, which is so detrimental to the effect of any kind of poetical composition. The work of the Chevalier is in many respects so well done, the use of slightly antiquated French words so judicious, the general tone of the poet's thought so well rendered, and the crisp sharp ring of the old metre so happily caught, that, deceived by the quaint turn of phrase, a reader, not deeply versed in the subject, might almost fancy that the language he was reading was a kind of Anglo-Norman-French, in which Chaucer had written his poems, and feel quite delighted at being able to read it and appreciate the beauties with so much ease.

The translation of the great work of Chaucer has evidently been a labour of love to the Chevalier de Chatelain.—*The Constitutional Press*, January 8, 1859.

Il n'y avait qu'une seule manière convenable de reproduire en notre langue les contes quelquefois très risqués, de Chaucer,

c'était de nous les donner en vers. C'était là, d'ailleurs, une besogne à faire reculer les plus intrépides, car les 'Contes de Cantorbéry' comprennent plus de 27,000 vers. C'est cependant ce que le Chevalier de Chatelain a tenté, et hâtons-nous de le dire, il a pleinement réussi.

... Il y a des contes d'une gaité qui n'a d'égale que celle de Boccace et de La Fontaine. D'un autre côté, on y rencontre de charmantes histoires qui, imprimées séparément, pourraient bien figurer dans la bibliothèque choisie d'une demoiselle. Sous ce dernier point de vue, nous citerons le "Conte de l'Homme de Loi" (Constance), le "Conte du Clerc" (Grisildis), et le "Conte du Franc-Tenancier." Dans le genre risqué et parmi les contes à reléguer dans le Musée secret de Naples, nous signalerons le "Conte du Meunier," celui "du Bailli," que nous retrouvons dans La Fontaine; enfin le "Conte du Patron de Navire."—*Le Courrier de l'Europe*, Septembre 22, 1860.

No better commentary on Chaucer can be conceived than a comparison of the Chevalier de Chatelain's translation with the original. Even the English reader will find his acquaintance with the grand old poet improved by the self-imposed task. The translation is as charming as it is noble. We know of nothing better calculated to bring together the leading minds of both countries than this remarkable work.—*The Art World*, March 22, 1862.

M. de Chatelain's "Chaucer" is a performance as marvellous as it is really beautiful. It is the best diction of the day, but with a fine old wine-smack of Clément Marot about it.—*Victoria*, Melbourne, May 30, 1863.

## SHAKESPEAREAN GEMS IN FRENCH AND ENGLISH SETTINGS.

LONDON: WILLIAM TEGG. Price 3s. 6d.

### *Opinions de la Presse.*

THE above useful book is prepared for the use of students by the Chevalier de Chatelain. In the first place the selections made are such as may be, with perfect propriety, placed in the hands of young students. The English blank versè is put into French rhymed lines; and the Chevalier de Chatelain's attachment to the works of Shakespeare is so generally known that

full confidence would be felt as to the good taste and literary ability he would display in undertaking any labour of the kind. French is spoken and read everywhere on the Continent, and it is not too much to expect that the book will originate a love and admiration for our Shakespeare's writings where they are now unknown. The Chevalier makes his extracts from the plays in no particular order. Believing "The Comedy of Errors," to have been the first stage play written by the Bard of Avon, the translator commences with it, and next introduces some fragments from "Love's Labour Lost." The historical plays have their places; and the Chevalier includes extracts from "Titus Andronicus" and "Pericles, Prince of Tyre," two productions attributed to Shakespeare, but concerning which little perfectly authentic is known. The compiler of this excellent work inserts a few remarks regarding the origin or peculiar features of each play brought forward; and in carrying out this very satisfactory part of his plan, has frequent recourse to the criticisms of Doctor Johnson. The Chevalier's book has supplied a want, and in its time such a work must do incalculable good. It is only reasonable to presume that our opposite neighbours, either juvenile or of more mature years, will, on reading these selections, desire to become acquainted with the plays in their perfect shape, and the Chevalier de Chatelain can help them to realise that wish, for he has now rendered into French many of Shakespeare's plays in an unmutated condition.—*The Era*, July 26, 1868.

In the English settings these gems, of course, are admirable. The author has shown excellent taste in his edition. But who can translate Shakespeare either in sound or thought? The vernacular language in which the Great Poet originally robed his ideas is a part of himself. No translation can do him justice. Every attempt, not excepting Victor Hugo's, is a failure; and most attempts, either in French or German, are ridiculous failures. The sweetest, grandest, lines the Bard of Avon ever uttered appear like burlesque in the French *costume*. And yet the effort to render Shakespeare into French is not to be despised. Something of the "bright original" may now and then shine through the translator's disguise. At all events, works like the one before us are admirable text-books for students of French and English. The book is got up in Mr. Tegg's usual good taste, and no doubt it will have a large sale.—*The Cosmopolitan*, July 26, 1868.

This, the translator assures us, being "essentially an *international* work, is intended for the youth of both countries," so "the selection has been carefully made, with a view to admit the volume being placed in the hands of the youngest students of the French language," whilst to form the judgment of the young reader critical notices are prefixed to the specimens of each play, some of them being by well-known commentators, others from the fluent pen of the translator himself. The latter, though well-intentioned, may occasionally puzzle the novice,

owing either to the translator neglecting to explain his meaning at sufficient length, or to his ideas on the subject handled not being of the clearness which the critical function requires. He tells us, for instance, without qualification, "in our opinion, the same may be said of historical dramas as of historical novels—namely, that even the very best are but worthless after all;" whilst of *Macbeth* he states, "we find the same fault with this tragedy as with historical dramas in general, namely, that of perverting history." Now these assertions, we scarcely need say, indicate imperfect knowledge of the distinction between fact and art, whilst they are scarcely calculated to realise the translator's hope of "making Shakespeare better known and appreciated on the Continent than he has hitherto been." M. de Chatelain seems unaware that Shakespeare took materials as he found them, whether in Italian novels, in Plutarch, or in English traditions or chronicles. These, indifferent to archaeological niceties, he worked up into dramas possessing perfect artistic harmony, and expressive of truth which, distinct from that of history, is not less valuable, inasmuch as the lessons taught by it are to the full as instructive. M. de Chatelain is ignorant, we presume, that Shakespeare based his *Macbeth* on the narrative in Holinsbed's "History of Scotland." We quote a passage to show how far he relied on it:—

#### MACBETH'S MEETING WITH THE WITCHES.

It fortuned as Macbeth and Banquo journeyed towards Forres, where the King then lay, they went sporting by the way together, without any other company, save only themselves, passing through the woods and fields, when suddenly, in the midst of a laund (a plain amongst trees), there met them three women in strange and wild apparel, resembling creatures of elder world, whom, when they attentively beheld wondering much at the sight, the first of them spake and said, "All hail, Macbeth, thane of Glamis" (for he had lately entered into that dignity and office by the death of his father Sinell). The second of them said, "Hail, Macbeth, thane of Cawdor!" But the third said, "All hail, Macbeth, that hereafter shall be King of Scotland!"

The old chronicler then goes on to tell how Macbeth's wife was stirred by the suggestion of the "three weird sisters," and incited her husband to kill the king, "as that she was very ambitious, burning in unquenchable desire to bear the name of a Queen." But the details of the murder itself are taken from another narrative in the same chronicle, showing how a King called Duff was treacherously killed in the castle of Forres, by a thane termed Donwald, whose wife also was of the Lady Macbeth type. Macbeth's murder of Banquo and his slaughter of Macduff's wife and children, together with the conversation between this chieftain and Malcolm, and the account of Mac-

beth's defeat and death, are also "taken from Holinshed. Now, all this we are quite willing to admit, may be not fact but fiction, and it is quite possible that Mr. Wright's "History of Scotland from the earliest period to the present time," which the translator quotes, with approval, may contain

#### THE TRUE HISTORY OF MACBETH.

Duncan, the prince of the Britons of Strathclyde, at once succeeded to the throne, apparently without any opposition, although tradition said that his kingdom was disturbed both by some unimportant attacks of the Danes on the coast of Moray and by symptoms of internal dissension. The desire of vengeance against the new king for family injuries lurked in the breasts of two persons who became allied by the closest of ties, that of marriage. Macbeth, who had inherited the territory of Ross from his father, looked forward, in secret impatience, to the moment when he might avenge his death; while Gruoch, the grand-daughter of Kenneth IV., who was slain at the battle of Monivaird, had to mourn, in addition to the death of her ancestor, that of an only brother, slain by order of Malcolm in 1032, shortly before his death. The first husband of the lady Gruoch was the chieftain of Moray, who had been burnt in his castle; and by her second marriage with the celebrated Macbeth she joined her wrongs with his, and brought her first husband's territorial influence to increase his power. For on this marriage Macbeth became chieftain of Moray, during the infancy of his wife's son, Lulach. We are assured by some of the historians that Macbeth himself was the son of Doda, a daughter of Malcolm II.; and therefore he might well enter into competition with Duncan for the crown. We are told by Fordun that it was the custom of Duncan to make progresses through his kingdom, in order to hear the complaints of his subjects and give them redress, and that it was in the course of one of these circuits that he went to Bothgowanan, near Elgin, in the year 1039. He was there within the territorial government of the Lady Gruoch and Macbeth; and the latter attacked him unawares, and left him mortally wounded. His followers carried him to Elgin, where he died. Macbeth had, according to some accounts, as good a claim to the throne of Scotland as Duncan himself; and he was supported by two of the most powerful clans in Scotland, and by all the partisans of Kenneth IV., who had been slain by Duncan's grandfather. On Duncan's death he hastily marched to Scone, and was there inaugurated as king of the Scots, apparently to the satisfaction of everyone. Duncan had married a sister of Siward, king of Northumberland, by whom he left two infant sons, Malcolm and Donald, the last of whom fled to the Cumbrian Britons, while the other sought an asylum in the Hebrides. It appears from all accounts that the administration of Macbeth was vigorous and beneficent. His subjects are said

to have enjoyed during his reign the blessings of peace and plenty; justice was administered with an even hand, and the turbulence of the chieftains was restrained by his courage and authority. Duncan's aged father, Crinan, abbot of Dunkeld, beaded the friends of the late king in a vain attempt to restore his children, and is said to have been slain in battle. Other feeble attempts of a similar character only contributed to establish Macbeth more firmly on the throne. He was supported by the clergy, whose favour he had gained by his great liberality to the Church. But after a while, aware of the plots against him which were forming on each side, he became more rigorous in punishing his enemies; and his wrath was specially turned against the possessions of Macduff, ruler of Fife, who had escaped to England, where he joined the exiled Malcolm. The latter had escaped from Scotland to seek a refuge with his kinsman, Earl Siward, by whose advice he repaired to the Court of Edward the Confessor, and was received there with every mark of interest and favour. With Edward's approval, and probably by his command, Siward conducted a numerous army into Scotland in the year 1054, and penetrated far into the country, probably to Dunsinane. He was there encountered by Macbeth; and in the obstinate battle which followed 3,000 Scots and 1,500 Saxons are said to have been slain. Among the latter was Osbert, the son of Earl Siward. Macbeth, defeated, retired into the north, where he had many friends; and Earl Siward, having left Malcolm in possession, returned to Northumberland, and died at York in 1055. Macbeth was not discouraged by his misfortune; but he continued the contest with Malcolm, until at last he was slain in a skirmish at Lumphanan, by the hand of his bitter enemy Macduff, on the 5th of December, 1056. Such is the veritable history of a chieftain who, from the circumstance of his having been made the hero of one of the best-known tragedies of Shakespeare, has become one of the most celebrated of the earlier Scottish kings. It will be seen that most of the incidents of Shakespeare's play have no foundation in history, though some of them are taken from the fables of the later chronicles. Instead of being hated by his subjects, the name of Macbeth was long popular in Scotland as that of one of the best of their kings; and the Scottish people felt the indignity of a foreign intervention in their domestic affairs. History tells us nothing of the fate of Macbeth's queen; but her son Lulach, on the death of his step-father, assumed the sceptre, and continued the war against Malcolm, whose title to the crown was not so good as his own. For a few months Lulach maintained the struggle against his enterprising competitor, who was supported by foreign mercenaries; but on the 3rd of April, 1057, he was slain in the decisive battle of Essie, in Strathbogie, and his opponent, without further opposition, ascended the throne as Malcolm III.

Supposing this account to be the correct one, it simply shows

what M. de Chatelain may profitably indicate in a future edition, that art is one thing, history another. With regard to the merit of M. de Chatelain's translations, we may style them easy—also, for the most part, very free. But then, to translate a great author perfectly is a task next to impossible. To prove this, let us take a sample in which the translator has evidently striven to render his author as closely as he could—the speech of Brutus on the death of Cæsar. We find that in English the portion of it reaching to the first pause takes twenty-five lines, in French it requires thirty-two. It must be evident, then, to how great an extent the charm of brevity suffers. “Romans, countrymen and lovers,” appear as “Romaines, compatriotes, et ceux d’entre vous qui nous aimez!” and “I pause for a reply” as “Je m’arrête pour avoir une réponse.” How great a dilution this of the simple dignity of the original! Of course the defect here is not in M. de Chatelain, but in his language; he has honestly given English and French side by side, so students of these tongues will find the work, for purposes of comparison, interesting and useful.—*The Weekly Dispatch*, July 26, 1868.

Indefatigable in his poetical labours, the Chevalier de Chatelain has added a fresh sheaf to the result of his former gleanings. His present work is likely to be serviceable in schools, both French and English. It consists of a series of selections from the works of Shakespeare translated into French, the two versions being printed on opposite pages. The advantages of this system are numerous. The task of translation is satisfactorily accomplished.—*The Globe*, August 4, 1868.

We shall be considered without doubt somewhat hypercritical if we suggest that “Joyaux” for the title of this book hardly conveys our notions for “gems” in the sense in which it is used, and we honestly confess at the same time our difficulty in finding a much better word. It enables the compiler, however, to use the rather taking adjunct of “in French and English settings,” which doubtless had something to do with it, and in so very minor a detail let that pass. We think the public will certainly welcome this selection because it is “not cast in the hackneyed mould of the time-honoured ‘Elegant Extracts’ of our forefathers” and is “carefully made, with a view to admit of the volume being placed in the hands of the youngest students of the French language. For, without committing the presumptuous folly of altering what the great Bard has written, we had only to choose from a number of passages in which the purity of the language is equalled by the purity of the thoughts that dictated it.” It will be seen at a glance what mission this book is intended to fulfil, namely, to be a book for students both of French and English, and is therefore in the preface not inaptly termed *international*. Modestly setting forth that “although we are far from maintaining that a translation, however conscientiously performed, can ever be more than the reflection of a sunbeam, as one may say, especially where Shakespeare per-

sonates the sun; still, just as a faint echo gives us the hint of a melodious sound, so we trust that our echo of the great Bard's tuneful numbers will stimulate youthful aspirants to master the language in which the original was written." Our readers will see for themselves the earnest spirit in which the work has been undertaken, and the student in each language may be safely left to himself to learn what he can from a careful study of it. For without study, save to the proficient in both languages, of necessity much of the pith will be lost. The hand of the careful master will be noticed not only in the selection of the extracts but in the arrangement of them. The passages from each play are prefaced with a few remarks, chiefly the recorded opinions of Johnson, Steevens, Farmer, and Thomas Campbell, with occasional original information. Indulgence is craved "in all those cases where the necessity of getting over some insurmountable difficulty has unavoidably rendered the translation less strict than we could have wished, and has led us perforce into any sin of commission or omission." Truly this is the age for editions of Shakespeare, if not the Shakspearean age. It would be a labour of no little time to reckon up the vast number that have appeared within our memory, from the valuable and magnificent one by J. O. Halliwell, Esq., to the latest shilling ones of Dicks, Routledge and Warne, to say nothing of the innumerable extracts and single plays of the great dramatist that in every conceivable shape and form, and at every price have been showered upon us. But Mr. Tegg has in point of utility, we think, distanced them all, and his new venture certainly deserves success. Never to our knowledge has there been any portion of Shakespeare published giving at the same time the French translation, as is done here, the two texts being placed opposite to each other, an arrangement of immense value to the student and very pleasant to the accomplished reader. "Embarras de choix" will utterly fail to make our readers comprehend the difficulty we are in in reviewing this important book. Where all is so well done and consequently so little to be found to complain of, it certainly does not leave much for the critic to do save to reproduce such of the "gems" as strike him most. We do not for a moment set up that we can see the grandeur of Shakespeare's own words in the French rendering, that would be simple nonsense to expect, and we think perhaps on revision certain emendations would be made from time to time, as the genius of the translator was brought more directly to bear on any particular passage, but we can fearlessly assert that taken as a whole it is as perfect as we can ever hope to see it, and will be an enduring record of the great pains, perseverance, and care that have accomplished so delicate and yet so difficult a task. We have hitherto done an injustice in these remarks, and so far done so intentionally, because had we at the outset said the translation was from the handiwork of the Chevalier de Chatelain, it would have left us nothing further to say in the

way of commendation of it. To us it is particularly acceptable to see one more step taken in the direction we are anxious for our part and for the sake of the lettered public, to see the worthy Chevalier take. Having had the pleasure to read his able translations of "Hamlet," "Macbeth," "Julius Cæsar," "The Tempest," and this his latest production, we are not without hope of seeing a complete translation of the works of William Shakespeare issue from the press by this gifted author, than he none could better do the work, than Mr. Tegg none could better bring it out. We can only give two extracts, one from "Romeo and Juliet," Friar Laurence in his cell:—

*"Don. Lau.* Le matin aux yeux gris, s'éveille, souriant,  
Et, d'une main hâtive, entr'ouvre l'orient.  
Devant les pas de jour, la nuit, traînant ses voiles  
Parsemés de rayons, et d'ombres et d'étoiles,  
Comme un homme ivre, marche et fuit en chancelant,  
De peur que le soleil n'ouvre son œil brûlant.—  
Avant que l'astre, roi de la terre embrasée,  
Ait séché, de ses feux, la nocturne rosée,  
Je veux ici remplir ma corbeille de fleurs,  
De simples de tout genre et de toutes couleurs,  
Et d'herbes au parfum suave et salulaire,  
Et de plantes au suc envenimé. La terre  
Est de tout ce qui vit la tombe et le berceau.  
Nous voyons, de son sein, herbe, plante, arbrisseau,  
Grands chênes aux cents bras, lourds métaux, légers sables,  
Inconstantes moissons, rochers impérissables,  
Eclore, enfants nombreux de sa fécondité!  
Quel luxe intelligent, quelle variété,  
Au travail de la terre incessamment préside!  
Dans ses productions, oh! quel pouvoir réside  
Dans tout ce qui végète ou respire, il n'est rien  
De si bas, qui pourtant ne cache quelque bien;  
Rien de si bon qui, loin de sa ligne ordinaire,  
Détourné follement, en mal ne dégénère.  
En vice même on voit la vertu se changer,  
À défaut de raison pour la bien diriger;  
Et par quelques beaux faits, quelque grand acte, il semble  
Que le vice, un instant, à la vertu ressemble.  
Jette petite fleur qui croît sur le gazon,  
Dans son jeune calice enferme le poison,  
Et dans ses plis secrets avec art parvenue,  
La médecine y trouve une force inconnue:  
Parfum, elle séduit d'abord les sens: liqueur,  
Elle tue à la fois et les sens, et le cœur.  
Au sein de l'homme ainsi, bien qu'il n'y pense guère,  
Campent deux ennemis qui sont toujours en guerre:  
La volonté rebelle et la grâce d'en haut  
Quand le mauvais principe a le dessus, il faut

Que l'homme intérieur se dessèche à sa flamme  
Et meure consumé! c'est le poison de l'âme."

And one from King Henry IV., part 2nd:—

"*Le Roi H.* Sommeil! ô doux sommeil! sommeil consolateur!

De la nature, toi puissant réparateur!  
Pourquoi donc me fuis-tu?... Pourquoi de ma paupière  
Faire le jour, la nuit école buissonnière?  
Pourquoi te refuser à me verser l'oubli?  
Pourquoi vas-tu nicher, sans que ça fasse un pli,  
Sous d'immondes grabats, sous d'immondes chaumines,  
Où pullulent... Horreur!... d'innombrables vermines,  
Plutôt que de venir t'abriter sous les dais  
De ces lits somptueux, luxe de nos palais,  
Bercé par les accords de douce mélodie!  
O Dieu sombre et lugubre à l'allure engourdie,  
Pourquoi t'aller coucher comme un sans feu ni lieu,  
Dans des lits dégoûtants, dans des lits sans aveu,  
Où grouille incessamment et la peste et la gale,  
Et dédaigner ainsi notre couche royale?  
Quoi! tu veux bien au haut d'un mât vertigineux  
Du pauvre petit mousse aller clore les yeux,  
Quand l'ouragan sévit, quand noir est le nuage,  
Que le flot en courroux hurle et crache sa rage,  
Si que même la mort en ce tohubohu  
S'éveillant en sursaut a dit: 'Que me veux-tu?'  
Peux-tu donc, ô sommeil... ô sommeil sans vergogne,  
Prodiguer ton repos au marin, à l'ivrogne,  
Et dans la gente nuit de calme et doux émoi  
D'un palais... t'éloigner des paupières d'un Roi!"

Another secret to tell and we have done. Our readers will notice a considerable difference in the manner of treatment in these two passages, and for the best of all reasons, the first one although embodied in the work of the Chevalier de Chatelain, is really from the graceful pen of Emile Deschamps. Let the Chevalier himself tell us this in his own words:—

"And now, be it said, that for this one and only time, it is not our own work which we present to the reader; but that of a friend of ours,—Emile Deschamps,—the graceful and delicious outpourings of whose poetic imagination have overflowed the fields of literature like a sweet and refreshing stream. All the scenes quoted from 'Romeo and Juliet' are therefore to be placed to the account of his elegant and easy pen.

"Having introduced Emile Deschamps to our readers, we will allow that charming poet to speak for himself, and to show cause for our praises by sundry quotations from his work, which we shall merely preface by one or two remarks.

"Generally speaking, French translators of foreign plays—

incited to take a wrong direction by theatrical managers, who fancy everything must yield to their preconceived notions of stage exigencies and theatrical effects—allow themselves to be led into ruthlessly sacrificing all such passages in a foreign author as are not in strict conformity with the unvarying rules that hamper the French stage. Emile Deschamps had the good sense to set his face against the senseless tyranny that requires the work of a foreigner—though he were a Shakespeare, a Schiller, or a Calderon—to be laid on the Procrustes' bed of French theatrical conventionality, under the pretext of expunging all sins against taste; but, in reality, divesting Schiller, Calderon, and Shakespeare of their respective individuality."

It would be invidious and ungracious to add another word save that of wishing well to the "*Joyaux de Shakespeare*."—*The Stratford-upon-Avon Chronicle*, August 7, 1868.

The author of these "*Shakespearean Gems*," who has derived so much well-deserved fame for many excellent translations, has now produced an essentially international work. The rendering of Shakespeare into French is, indeed, a most arduous task, since the necessities of that language require that the poetry should be adapted to rhymed lines. It is obvious that the constantly seeking after rhymes must very frequently call for the insertion of words that were never written by Shakespeare, but we are bound to say that the author has adhered as literally to the text as could possibly be expected under such unfavourable circumstances. To an English reader this rhyming system will be a drawback if he expects to discover a French equivalent for each and every word, but a Frenchman will possibly find the language better suited to his views of poetry. The selections are carefully made, with a view to admit of the volume being placed in the hands of the youngest students of the French language. It is intended for the youth of both countries, and whilst initiating the English scholar into some of the difficulties of the French language it will introduce the French scholar to the beauties of Shakespeare, and will give him some hopes of being able at a future time to read the Immortal Bard in his own language.—*The Observer*, August 9, 1868.

Shakespeare belongs to all men, like Goethe and Cervantes, and Rabelais and Lesage.—*The Athenæum*, 19 September, 1868.

"*Shakespearean Gems*, in French and English Settings," is the title of a useful volume published by Mr. Tegg. On the left-hand pages are given extracts from the tragedies and comedies of Shakespeare, and on the right-hand pages translations of the passages into racy French verse; each play being preceded by a short account of its plot and intention. The editor is the Chevalier de Chatelain, who has performed his task in a very creditable manner.—*The Bookseller*, August, 1868.

L'esprit des grands écrivains est la lumière de l'âme humaine qui éclaire les peuples et les prédispose à la pratique de la liberté. Cette vérité innée est devenue pour ainsi dire palpable depuis la

découverte que fit l'immortel Guttemberg ; grâce à l'imprimerie, en effet, la pensée, privilège des hommes d'élite, devint le patrimoine de tous. Mais cette découverte, en donnant au monde des idées un mode sublime de transmission, devait produire ce qui est arrivé, un grand mouvement rénovateur dans la littérature. Shakespeare fut un des grands initiateurs de ce mouvement. Aussi malgré son génie, ses ouvrages se ressentent-ils de l'époque où il vécut ; c'est-à-dire qu'à côté de beautés de premier ordre, on trouve des passages dont la facture ferait presque douter de la source, si elle pouvait être contestable.

Dans cette condition, les critiques ne devaient pas lui manquer. Voltaire surtout, selon son habitude, fut amer. Mais pour avoir voulu obscurcir ce génie, qu'en est-il résulté ? Les nuages se sont effacés et l'immense soleil littéraire des Anglais est resté resplendissant. L'homme d'ailleurs ne saurait être infailible, qu'elle que soit la puissance de son organisation. La nature ne la pas voulu, pour nous montrer sans doute qu'en leur essence primitive tous les hommes sont égaux. Ne demandons donc pas l'impossible et acceptons le génie tel qu'il est, tel qu'il doit être, avec son vol audacieux et l'empreinte de ses ailes au niveau de ce monde. Malgré ses imperfections, que Shakespeare reste pour l'Angleterre ce que l'aveugle de Smyrne est resté pour l'antique Grèce et ce que Corneille est resté pour la France, l'un des plus grands poètes dont le monde puisse s'honorer.

"Les Joyaux de Shakespeare," morceaux choisis du célèbre barde par Monsieur Le Chevalier de Chatelain, avec la traduction en regard, sont donc une véritable bonne fortune pour tous ceux qui aiment à se pénétrer l'esprit de grandes pensées et de grandes choses. La délicatesse du choix révèle un discernement exquis chez le traducteur ; sans mutiler le génie du poète, il a su donner à ses joyaux la chasteté nécessaire pour qu'ils puissent sans danger être mis dans toutes les mains. La fidélité de la traduction, l'élégance et la pureté du style font de ce livre un écrin d'une valeur incontestable. Il est indispensable à l'étudiant qui cherche à s'initier à la langue de Shakespeare et sera d'un grand charme pour celui qui tout simplement veut apprécier le grand poète en amateur.—*The Glowworm*, November 20, 1868.





## CONTES DROLICHONS, PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

“ S’il est un temps pour la raison,  
Il en est un pour la folie ! ”

*Morale retournée du vieil opéra-comique “ LE PRISONNIER,”  
musique de Della-Maria !—Histoire ancienne.*

### PROSPECTUS.

**U**N journal sérieux—un drôle de corps,  
si jamais il en fut, *The Leader*, puis-  
qu’il faut le nommer, a pris sous son  
bonnet dernièrement (*under his fool’s  
cap*), en rendant compte de notre “ Folle du Logis,”  
de nous accuser d’avoir traité d’une manière *bouffonne*  
le poème que voici :—

### ON NE SAURAIT ENTERRER LE REMORDS.

#### I.

D’enterrer le Remords, n’ayez pas l’espérance,  
Le Remords à toujours conserve l’existence,  
Ainsi que ce vieillard que Sindbad sur son dos,  
Bien malgré lui portait, il s’attache à vos os ;  
Une fois que le crime a sur la conscience  
Mis son grappin, bonfoir à votre indépendance !  
Il navigue avec vous toutes voiles dehors . . .

On ne saurait enterrer le Remords.

## II.

En vain vous dites-vous, nul ne connaît mon crime,  
 Car en le commettant, j'ai gardé l'anonyme ;  
 Mais ce crime avec vous il couche, il dort, il boit,  
 Il est, et tous les jours, l'hôte de votre toit ;  
 Si restez au logis, il reste votre otage,  
 Si vous allez au loin avec vous il voyage,  
 Votre crime est enfin votre garde-du-corps . . .  
 On ne saurait enterrer le Remords.

## III.

Le Remords est vivace, oh ! c'est un dur à cuire,  
 Corde ne peut le pendre, aucun poignard l'occire ;  
 Alors, vous dites-vous, car vous êtes malin,  
 Puisqu'il en est ainsi, noyons-le dans le vin ;  
 Vous videz des hanaps, vous ne cessez de boire,  
 Mais furnage en dépit de vous votre mémoire ;  
 Et toujours du Remords, toujours sentez le mors . . .  
 On ne saurait enterrer le Remords.

## IV.

Ces flots de vin vidés n'ont pu vous donner joie,  
 Ni du Remords non plus n'ont dépiستé la voie ;  
 Le seul effet du vin fut de vous alourdir,  
 Et de vous attrister, et de vous abêtir ;  
 C'est qu'il faut avant tout ne pas perdre la tête  
 Votre secret le vent n'en doit faire conquête,  
 Car on pourrait fort bien enterrer votre corps,  
 Quoiqu'on ne puisse enterrer le Remords.

## V.

Puisque le vin pour vous n'offre pas de remède,  
 Vous voulez du Hatchi vous donner l'intermède,

Et vous fumez pour voir les charmantes houris  
 Dont le bon Mahomet meuble son Paradis ;  
 Mais au lieu de houris ne voyez que fantômes  
 Et de démons narquois, de serpents et de gnomes,  
 Vous grimaçant ces mots sur tous les tons alors :  
 Fou ! qui prétend enterrer le Remords.

VI.

Sentant dans votre cœur l'importune vigie,  
 Avec un fier entrain vous voilà dans l'orgie,  
 Vous hantez les tripots, la drôleffe et le bal,  
 Jouez un jeu d'enfer, vous plongez dans le mal ;  
 Mais le jeu, la drôleffe et le bruit de l'orchestre  
 N'empêchent de venir à vous la voix terrestre  
 Vous disant : Infensé ! pourquoi ces nouveaux torts ?  
 On ne saurait enterrer le Remords.

VII.

Comme le Juif Errant de la vieille légende,  
 Le Remords immortel marche . . . et c'est de com-  
 mande  
 Pour lui que de marcher, de ne pouvoir mourir,  
 Ni de trouver l'oubli même dans le dormir.  
 Cette chose qui vit en nous, la Conscience,  
 Aussitôt qu'est commis le crime, ou bien l'offense,  
 Lâche pour nous saisir sur nous tous ses recors,  
 On ne saurait enterrer le Remords.

VIII.

Traqué par le Remords, ne sachant plus que faire,  
 Le coupable s'en va dans un autre hémisphère,  
 Il espère toujours à son persécuteur  
 Echapper . . . Mais hélas, il est vain son labeur :

Si que voyant enfin qu'immortel est son crime,  
 Qu'il n'en peut enterrer le Remords . . . dans l'abîme  
    En maudissant les cieux,  
    Il s'engloutit le malheureux !

Dans l'abîme du crime, oh ! celui-là qui tombe,  
 Est-il sûr de trouver le repos . . . dans la tombe ?

Ce même poème a été jugé, *comme il doit l'être selon nous*; sauf les éloges qui nous ont été donnés, *par tout homme de sens* qui comprend le français, de la manière suivante par *The Dorset County Chronicle and Somerset Gazette* du 16 Juillet, 1868 :—

..... "There are some skilfully keen pieces of longer form, and a powerful and weighty poem headed "On ne saurait enterrer le Remords," (We cannot bury Remorse, or Conscience!) We would, if we had space, print for those of our readers who know French, the whole of it; but can only give two out of eight verses."

Nous espérons que nos "Contes Drôlichons," dont nous donnons ici, comme spécimens, deux échantillons seulement, ne seront pas pris *trop au sérieux* par le *Leader*—par *Public Opinion*, son esclave—et par la clique de ces deux mauvais pierrots, y compris *l'Etoile*—*étoilée* par nous déjà, et très sêlée—*l'Etoile du Matin*, *The Morning Star* !

Les "CONTES DRÔLICHONS," qui formeront un volume d'environ 400 pages, seront imprimés par Messieurs Whittingham and Wilkins, et paraîtront, d. v. —c'est à dire, *si Dieu nous accorde vie*—le 15 Octobre, 1869.

Qu'on se le dise !!! . . .



## TROIS DAMES BIEN NÉES.

HISTOIRE VRAIE.

“ Le vrai peut quelquefois n’être pas vraisemblable.”



’ETAIT la tante, et la mère, et la fille,  
La fille était, non pas gentille,  
Mais d’une admirable beauté,  
Quoiqu’un peu pâle, en vérité !  
Pour cet âge charmant où parmi maintes choses,  
Du visage on prise les roses !

Or, ce jour, à la Cour, il y avait un bal,  
Où du bon goût, et du bon ton l’élite,  
C’est-à-dire, la fleur de l’esprit, du mérite,  
(La scène n’était pas du tout à Balmoral !)  
Devait se réunir. Aussi pour cette fête,  
Des filles d’Eve, assurément,  
La plus belle, et la plus honnête,  
Au secret de son for, rêvait une conquête,  
Et, je ne blâme pas, moi, pareil sentiment ;  
Car une tante  
Qui n’est pas vieille encore, mais qui reste avenante,  
Est, et sera toujours, oui, toujours dans l’attente

D'un amour inédit, d'un amour en retard,  
     Qui, son bonheur, peut le faire . . . plus tard.  
 Et quant à notre mère, elle était jeune . . . et veuve ;  
     Or, souvent un second hymen  
     Peut ressusciter un Eden,  
     Et faire faire— . . . à la femme peau neuve.  
 Voilà donc ce trio de belles . . . à la fois,  
     Se consultant, en tapinois,  
 A l'effet de savoir comment devenir belle,  
 Belle au superlatif, le soir, à la chandelle,  
     Comment pouvoir braver impunément  
 Le gaz et la bougie, et leur rayonnement.

    " Ah ! " dit soudain la jeune fille,  
     Dont l'œil étincelle et pétille :  
 " Il est de par la ville, un artiste en cheveux,  
     Dont très grande est la renommée,  
     Sa clientèle est une armée,  
 Mais ses prix, on le dit, sont des prix fabuleux.  
 Toutefois il paraît qu'en ses mains, femme laide,  
     A sa laideur trouve un remède."

    " De suite il faut le chercher," dit Maman,  
 " Nous allons rarement au bal, mal an, bon an,  
 Il nous faut cette fois être étonnement belles,  
 Dûssions-nous, toutes trois, vider nos escarcelles."  
 Et le coiffeur—non pas un peintre *en bâtiment*,  
     Mais bien un peintre *en aquarelles*,  
 Faisant à tant par heure, énorme essaim de belles,  
     Est envoyé quérir . . . très promptement.

    Allez vite arrive l'artiste.  
 " Mesdames," a-t-il dit, " je ne suis optimiste,  
     Mais en vous voyant toutes trois,  
 (Je ne suis pas gascon, car je suis champenois)

J'aurai fort peu vraiment à faire,  
 Pour donner le fion,  
 Le fion—chose nécessaire,  
 A si belle carnation.

A toutes trois pourtant j'ôterai des années,  
 Cela vous coûtera seulement trois guinées.

Et parole, par Jupiter !  
 Je ne vous fais pas payer cher !  
 Par ma méthode, hier, d'une vieille Marquise  
 J'ai su faire . . . une chose exquise . . .

Si bien que ce matin, oui, de très bon matin,  
 J'ai reçu d'elle, c'est divin,  
 La bague qu'à mon doigt je porte,  
 Et de plus de bons vins une adorable escorte.

Belles Dames, décidez-vous,  
 Mon temps est précieux, et je fais des jaloux,  
 En vous ayant ce soir donné la préférence.

Le prix est agréé.—Notre artiste commence,  
 Et de suite, en moins d'un clin d'œil,  
 De ces dames il fait des anges,  
 Des anges de beauté dont se monte l'orgueil  
 A des proportions étranges.

“ C'est très-bien ! ” dit Maman ; “ vraiment ! c'est  
 d'un artiste !

Mais de payer autant pour ça, cela m'attriste !  
 Consentez donc, Monsieur, à recevoir moi-même,  
 Trente shillings en moins d'une heure,  
 Est offrande supérieure

A ce que j'ai payé jamais.” . . . —“ Ah ! c'est pitié ! ”  
 Dit l'artiste. . . . “ La vie est un fagot d'épines,  
 Allons, je passerai sous ces fourches caudines !

Seulement laissez-moi, je vous prie, achever  
Mon œuvre . . . il manque encore au nez . . . même  
à la bouche

Un rien . . . une dernière touche ;  
Vos rivales d'ennui certes devront crêver  
A l'aspect de mon œuvre !  
Qui, grâces à vous trois, deviendra mon chef  
d'œuvre !”

Les trois dames complaisamment  
Se prêtent au désir de ce Rachel charmant,  
Au rabais qui les fait plus belles,  
Qui va de leurs beaux yeux tripler les étincelles !  
Toutes trois s'en vont au miroir  
Pour s'admirer, bien plus que pour se voir . . .  
Mais hélas, ô spectacle horrible !  
Ou plutôt spectacle risible !  
La Maman ! . . . c'est bien affligeant,  
Se trouve avoir un nez d'argent,  
La tante un nez d'airain, la jeune demoiselle  
Un beau nez d'or, couleur prune de mirabelle ! . . .

“ Monsieur le coiffeur, c'est affreux !”  
Dit Maman—la colère aux yeux,  
De nous jouer un tour de si rare impudence,  
Çà, rendez-nous *nos nez*, ou bien de votre offense  
Dans un instant pour vous punir  
Je sonne mes laquais—tous mes gens vont venir !”

“ Vous n'en ferez rien, belle Dame !  
Car vos gens vous riraient *au nez*,  
Maintenant vous m'appartenez . . .

Et je ne fortirai d'ici, je le proclame,  
Que lorsque vous m'aurez racheté *votre nez*,  
*Le nez de votre fille*, et le *nez de sa tante*,  
Et long-temps ne serai du paiement dans l'attente.

Le *nez d'or*, et le *nez d'argent*,  
Je ne suis pas très exigeant,  
Tous les deux valent six guinées,  
Du *nez d'airain* ferai des aumônées

Pour mes pauvres à moi,  
Car je suis généreux ; et j'ai le cœur d'un roi ;  
En plus, ce fera donc, seulement, deux guinées.

Si vous payez immédiatement  
Sans vous faire tirer l'oreille,  
Et sans rabais aucun, Belle Dame, à merveille !  
Vers l'heure de midi, demain certainement  
Je viendrai retirer le charme,  
Et rendre à toutes trois de son vrai *nez* le charme ;  
Sinon, malgré vos cris, vos impuissants discours,  
*Les nez* fournis par moi les porterez . . . huit jours !”

Or, soit dit entre nous, pour trois dames *bien nées*,  
Porter pendant huit jours, peut-être plus encor,  
Un *nez d'argent*, *d'airain*, ou *d'or*,  
C'était se faire, hélas ! de tristes destinées ;

Il fallut donc financer et soudain,  
Du ridicule en peur des propagandes,  
Puis attendre, en bisquant, le tardif lendemain.


CONCLUSION : Le bal fut remis aux calendes  
Grecques ; et la Maman dut payer les amendes ! . .





## TROIS FOIS DIX FONT TRENTE.

### HISTOIRE D'UNE ROBE DE CHAMBRE.

 'ETAIT le lendemain, le jour de la naissance  
De son mari, de son cher Fructidor,  
Qu'elle adorait, la charmante Constance,  
Fructidor lui faisant des jours tout filés d'or.  
Il faisait froid, on était en Décembre,  
La jeune épouse se souvint,  
Que son mari n'avait pas de robe de chambre,  
Et l'idée aussitôt lui vint  
De s'en aller voir l'étalage  
De ces vêtements luxueux,  
Se pavanant majestueux  
Des panoramas au passage.  
Constance désirait que son cadeau fût beau,  
Elégant, de bon goût, ample et surtout nouveau.  
Elle avisa bientôt dans la riche boutique  
De ce Roi des tailleurs intitulé Renard,  
Une robe de chambre avec le plus grand art  
Coupée, et dans son genre unique.  
En demander le prix, sans marchander, payer,  
Sans penser même à la faire essayer,  
Tout çà, d'un moment fut l'affaire;

Si que cette épouse exemplaire  
 Fit faire de l'emplette assez large paquet,  
 Puis par un commissionnaire,  
 Fit quérir un cabriolet

De place,  
 Puis au galop, pour raccourcir l'espace,  
 Se fit conduire à sa maison,  
 De son cher Fruëtidor, ainsi que de raison,  
 Par avance escomptant la joie et la surprise.  
 A l'aspect du cadeau, l'époux, c'était de mise,  
 Et l'admire et le préconise.

"On ne vit jamais rien," a-t-il dit, "de plus beau !  
 C'est coquet, et c'est chaud—oh ! quel joli fourreau  
 Pour cet hiver, tu m'as donné, Constance,  
 Quel admirable prévoyance !

Et que c'est donc gentil à toi  
 D'avoir fait si bon choix ; tu me traites en roi !  
 Allons, voyons, que je m'empourpre  
 Tiens, j'ôte mon habit—ajuste-moi . . . ma pourpre !"

Dit Constance : "Tu parles d'or,  
 Mon bien aimé ! mon très cher Fruëtidor !"  
 En proférant ces mots parfumés d'ambre,  
 Notre épouse à l'époux met la robe de chambre.  
 Mais stupéfaction ! . . . ô l'immense malheur !

Ce vêtement si beau—digne d'un empereur,  
 A dix pouces de trop . . . hélas ! en sa longueur.  
 "Console-toi !" dit l'époux à sa femme,

Et du chagrin ne monte pas la gamme,  
 Il y a moins alors qu'il y a plus !

Je puis dire cela, permis est l'hiatus,  
 Victor Hugo le fait, et même Racine

Dans les Plaideurs exclamant *Sang et eau !*  
 A prouvé que ce n'est du Français de cuisine,  
 Et qu'on peut dans les vers s'en servir à gogo.  
 Adonc de ce surplus en défalquant l'escompte,  
 De moins tu trouveras dix pouces dans ton compte,  
 Et la robe de chambre alors  
 Sera d'une longueur convenable à mon corps."

"Plein de bon sens, il est, ton dire !"  
 Dit la femme à l'époux, "et soit moi, soit ta sœur,  
 Nous en profiterons ; et j'ose le prédire,

A sa bonne longueur  
 Nous saurons ajuster et laisser à la mode  
 Ce vêtement que tu trouves commode."

La nuit vient—or la nuit de la fin d'un beau jour,  
 Cette fois est la gente fuite ;  
 Les époux sont couchés—fermée est la guérite  
 D'où nous autres conteurs pouvons guigner l'amour !  
 Cette chose, au conteur, est toujours interdite,  
 De par le bon goût, c'est au mieux !  
 Car nous serions alors des gens trop curieux ;  
 Ce que voit Dame Nuit entre deux amoureux,  
 Doit rester à jamais une phase inédite.

Voilà qu'au milieu de la nuit  
 Ne dormant pas, Constance a déserté son lit.  
 "Employons le temps," se dit-elle,  
 "Sachons l'utiliser, ce n'est que bagatelle  
 De rajuster, de mettre à son niveau  
 De Fructidor le vêtement nouveau."  
 Elle a dit—sur le champ la voilà qui travaille,  
 Qui coupe par ici, d'un autre côté taille,

Si bien qu'avant longtemps, et sans le moindre pli  
 Elle avait gagné sa bataille,  
 Son labeur était accompli,  
 Et gentiment au lit comme une caille,  
 Ayant réalisé l'objet de son désir,  
 Elle allait de nouveau doucement se blottir.

Cependant Fruëtidor, sitôt que la lumière,  
 Vint le matin éclairer sa paupière,  
 Se rappela qu'il avait en ce jour  
 De très bonne heure, à régler une affaire ;  
 Et fus, sans éveiller Constance, son amour,  
 Il prit la poudre d'escampette,  
 Et s'en fut vite, sans tambour ni trompette !

Tandis que le mari dans la ville courait,  
 Sa femme doucement dans son dodo dormait,  
 Caressant dans un gentil rêve  
 Un plaisir inédit, vrai bouton dans sa sève,  
 Le plaisir qu'elle aurait au fortir du dormir  
 De voir son époux applaudir  
 Au labeur, de la nuit au milieu du silence,  
 A bonne fin conduit, selon toute apparence.

Dans la chambre à coucher, mais, qui donc fureteur,  
 En tapinois, à pas comptés s'avance ?  
 Du frère absent, c'est la gentille sœur  
 Qui veut éviter à Constance  
 Le soin de rarranger ce vêtement nouveau  
 Si beau !  
 Qu'il a reçu pour son jour de naissance.  
 La voilà bien heureuse, elle a de Fruëtidor

La robe . . . elle a conquis sa toison d'or!  
 Et la voilà sur le champ qui travaille,  
 Qui coupe par ici, d'un autre côté taille,  
 Si bien qu'avant long-temps, sans que ça fasse un pli,  
     Elle a su gagner sa bataille,  
     Et son labeur est accompli!  
 Alors toujours, d'une façon discrète,  
     Elle replace, en la chambrette,  
     De son frère absent, Fructidor,  
 La robe ayant de moins dix bons pouces encor.

Après avoir dormi la graffe matinée,  
 Constance un peu bien tard commença la journée,  
 Et sachant son mari sorti pour fort longtemps,  
     A l'effet de passer le temps,  
     Et pour ne pas risquer d'être malade,  
 S'en fut avec sa sœur faire une promenade.

Rentra pendant ce temps le cher époux . . . joyeux.

“Tiens,” dit-il, “Ma robe de chambre  
 Encore dans ma chambre, elle fait anti-chambre ?  
 A Constance évitons le travail ennuyeux

    De diminuer de dix pouces  
     Ce vêtement, la plus belle des houffes,  
 Qu'on puisse désirer—que je reçus hier,  
     Et dont j'aurai tout cet hiver, très fier!  
     Et chez le tailleur il l'envoie  
                     Se frayer voie!

“Dix pouces seulement il faut ôter,” dit-il;  
 “Surtout la renvoyer ce soir avec le bill,  
     Qui sera payé sans conteste ”

Le soir est arrivé! Le repas fut très gai.  
 Or advint le tailleur. “ Voyons ma robe, preste! ”  
 Dit l'époux: “ Je veux voir le bel habit que j'ai! ”  
    Le pauvre époux, c'est manifeste,  
 Trente pouces de moins n'avait plus . . . qu'une  
    veste !




---

CHISWICK PRESS:—PRINTED BY WHITTINGHAM AND WILKINS,  
 TOOKS COURT, CHANCERY LANE.



---

*SOUVENIRS DE CE MONDE !*

*Sous Presse : pour paraître le 24 Février, 1869.*

**RONCES ET CHARDONS,**

**POÈSIES POLITIQUES,**

**PAR**

**LE CHEVALIER DE CHATELAIN.**



*Printed for Private Circulation.*





